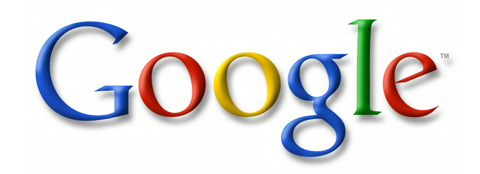




MÉMOIRES
DE
L'ACADÉMIE
DES
BELLES LETTRES
DE CAEN.

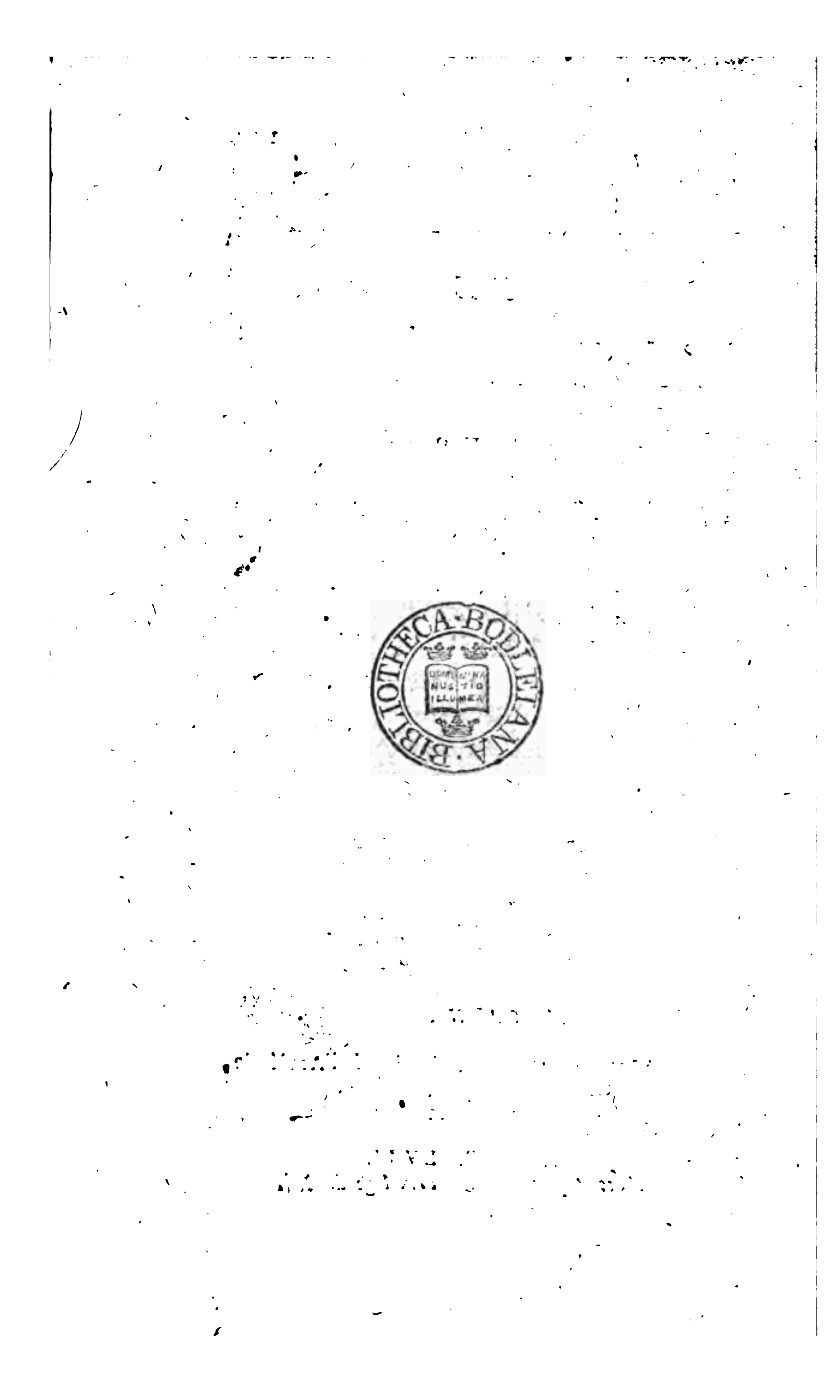


A CAEN,

Chez JACQUES MANOURY, Libraire de l'Académie,
Grande-Ruë Saint Etienne.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA



EXTRAIT
DE LA
SÉANCE PUBLIQUE
DE
L'ACADÉMIE
DES BELLES LETTRES
DE CAEN,

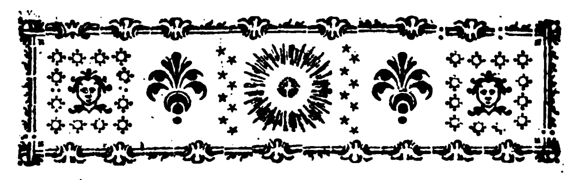
Du Jeudi 18 Novembre 1756.



M. L'Abbé Ygou, Sous-Prieur de l'Abbaye de Troarn, fit l'ouverture de l'Année Académique par la lecture d'un Discours sur le Goût, dans lequel il amena naturellement l'éloge de Louis XIV.

C'eſt un tribut que l'Académie ſe fait gloire de rendre tous les ans à la mémoire de ſon Auguſte Fondateur.

Mr. le Vice-Protecteur répondit au Diſcours de Mr. l'Abbé Ygou : & l'un & l'autre nous ont mis à portée de donner le Diſcours & la Réponſe.



ESSAI SUR LA NÉCESSITÉ DU GOÛT.

Par rapport à la perfection des Sciences, des Lettres & des Arts.

L'Homme n'acquiert de solides connoissances qu'à la faveur d'un flambeau qui éclaire ses veilles & ses travaux. Quel est ce flambeau ? C'est le Goût, dont on n'apperçoit le prix & la nécessité qu'à mesure que l'on perfectionne ses connoissances & que l'on fait des progrès dans les Sciences ou dans les Arts.

Avant que d'examiner combien le Goût est nécessaire, il convient de remonter aux premiers siécles, de fixer le lieu de sa naissance, de le prendre dès

son berceau, & de connoître les diverses époques de ses progrès & de sa décadence. On peut, en dévelopant chaque principe, parvenir à la connoissance parfaite de toutes les vérités : une premiere dont l'évidence est bien connuë, conduit à la découverte d'une infinité d'autres, qui en découlent comme de leur source.

Ainsi pour parvenir au but que je propose, il ne suffit pas de s'être livré seulement à quelque lecture mal digérée, d'avoir pris une légere & superficielle teinture de toutes les Sciences & de tous les Arts ; il faut encore avoir étudié longtems avec fruit, avec sentiment, les précieuses Archives où les prodiges du Goût sont consignés ; il n'est pas moins important de s'être formé un style élevé, élégant, épuré ; de s'être appliqué de bonne heure par des observations, des rapports, des comparaisons, à déveloper, étendre, perfectionner ses idées, ses raisonnemens & ses décisions sur tous les genres divers qui sont du ressort du Goût. Or, il n'est point d'objets dans les Sciences & dans les Arts qu'il ne puisse embellir, & qu'en effet il n'embellisse, quand l'Ecrivain ou l'Artiste en est inspiré.

Ce travail demande donc une étenduë immense de connoissances, une étude profonde & consommée de l'Histoire ancienne & moderne, une sublimité de génie qui embrasse tous les talens, une délicatesse de pinceau, des traits frappans, des nuances fortes qui caractérisent le Goût même, & puissent encore, s'il est possible, contribuer à lui prêter des graces. L'érudition d'un Ecrivain, l'élégance, la délicatesse de sa plume, ses comparaisons justes, ses applications vrayes, ses jugemens solides décelent un Sçavant que le goût a toujours accompagné dans ses veilles ; la mauvaise production n'est jamais marquée à son coin : peut-être que ce foible Essai est en même tems l'exemple & la preuve de cette vérité.

On a tant varié jusqu'à présent sur la définition du Goût, qu'on le définiroit difficilement, si l'on n'entrevoyoit dans la foule des opinions qu'on en a euës, qu'elles ont à peu près rendu le même fond d'idées : c'est donc vainement que l'on s'efforce d'expliquer par des définitions abstraites, ce que c'est que le Goût. Les chefs-d'œuvres du Sçavant, du Littérateur, du Poëte, du Peintre, du Sculpteur, de l'Architecte, de tout Artiste excellent, le

définissent mieux que les raisons peu satisfaisantes de la Philosophie. Cependant comme il n'est point de l'usage méthodique de traiter une matiere sans en définir l'objet, je vais pour m'y conformer, hasarder l'opinion que j'ai conçuë du Goût.

Le Goût en général est pour les Sciences & les Arts, ce que le Soleil est pour les terres naturellement froides ; il les échauffe, les anime & les enrichit ; on peut dire même qu'elles ne produisent qu'autant que la chaleur contribuë à les faire fructifier. Telles sont les Sciences & les Lettres ; tels sont les Arts qu'on se promettroit en vain de bien cultiver sans le secours du Goût : ce sont des fonds précieux par eux-mêmes, mais stériles si son heureuse influence ne les fertilise, & ne leur donne en quelque façon l'existance.

Le Goût considéré en lui-même, est un sentiment qui accompagne le Génie dans toutes ses opérations ; on sent bien mieux sa définition qu'on ne l'exprime : il est le créateur de tous ces ouvrages que nous aimons, que nous admirons, que nous adorons même, si j'ose m'exprimer ainsi, des mouvemens que la lecture d'un Livre sublime, ou l'aspect d'un Chef-d'œuvre de Peinture, d'Architecture, de Sculpture

excite au fond de notre ame : c'eſt lui qui anime, qui enflâme les Sçavans & les Artiſtes ; qui donne ſeul le prix à leurs travaux, qui dirige chaque génie & chaque talent ; c'eſt lui qui fait tout le charme de l'Eloquence, de l'Hiſtoire & de la Poëſie ; il caractériſe les meilleurs Poëmes Épiques ou Dramatiques ; il pare d'une ſimplicité naïve, tendre & naturelle, l'Eglogue & l'Idylle ; il dicte ce badinage léger, ces riantes images, ces alluſions fines qui familiariſent dans la Fable & l'Apologue, les cœurs les plus pervers avec les leçons de la Morale ; il donne au ſimple Madrigal cette penſée délicate & ſaillante qui enlève toujours les ſuffrages de l'eſprit & du cœur ; il répand enfin ſes richeſſes juſques ſur les Mathématiques ; & quoique cette ſcience conſiſte principalement dans la juſteſſe & la préciſion, il ſçait encore la rendre aimable par la maniere agréable d'inſtruire & d'offrir les principes les plus abſtraits & les plus rebutans : en un mot il ſemble donner une ame au marbre, à la pierre, au bois, à la toile, aux couleurs. Voilà les idées que je me ſuis formé du Goût, de cette maniere de penſer, de ce ſentiment qui affecte ſi délicatement nos

organes. Mais qu'il faut avoir de goût pour écrire dignement sur la nécessité du Goût ! Puisse-t-il du moins, favorisant mon amour pour les Lettres, éclairer ma témérité, conduire ma plume, & m'inspirer des expressions capables de tracer son histoire !

Il est difficile de persuader à la raison que l'usage des signes, des symboles & des hiéroglyphes, ait été la seule ressource des premiers hommes ; la Nature exige quelque chose de plus pour l'agrément de la société & le commerce habituel des êtres raisonnables. Quand donc on pourroit établir par des principes certains, qu'on n'a eu aucune idée des Sciences, des Lettres & des Arts, pendant les dix-sept premiers siécles du Monde créé, on ne pourroit cependant douter que les mœurs des premiers hommes n'eussent été douces, aimables, & par conséquent susceptibles de quelque goût : les sentimens & l'humanité qui épuroient leurs actions, les élevoient sans doute au dessus des animaux conduits par le seul instinct. Le Goût alors proportionnoit peut-être ses dons aux besoins de nos Peres ; leurs campagnes & leurs forêts étoient abondantes & paisibles, la culture en étoit

aissée, le séjour en étoit charmant; ils vivoient de fruits délicieux; leurs jours étoient purs & serains; d'où l'on peut conclure qu'ils n'avoient besoin de Sciences & d'Arts, que ce qui leur en falloit pour se construire des maisons de verdure. Le Goût ne pouvoit-il pas présider à l'élégance commode de leur construction, de la même maniere que la douceur & la paix régnoient dans le commerce de leur vie? Mais ce sont de belles fictions, auxquelles l'esprit ami de la vérité ne peut guéres s'arrêter.

Ce seroit donc travailler à pure perte, que de chercher le Goût dans les siécles écoulés depuis la Création jusqu'au Déluge; il n'en est resté aucun monument capable d'aider nos réflexions & nos jugemens. Il est évident que l'esprit & le génie ont été l'appanage de l'homme dès l'ancien Monde; mais il ne l'est pas que le Goût les ait éclairés; on ne peut tout au plus que le soupçonner. Nous serions sans doute beaucoup plus riches en connoissances, si les eaux n'avoient pas englouti les premiers hommes, leurs productions & leurs monumens; la structure seule de l'Arche suffiroit peut-être pour faire naître en nous l'idée du dégré de

perfection auquel les Arts s'étoient déja élevés, si Noë qui présida à la construction de cet ouvrage merveilleux, ne paroissoit pas avoir été inspiré de la Sagesse éternelle; tout nous invite à croire qu'elle en fut l'Architecte, qu'elle en avoit formé le dessein, & qu'elle fit choix de Noë pour le mettre en exécution. Toutes les régles de la plus profonde Géométrie, de la plus ingénieuse Architecture, de la plus sublime Méchanique, avoient été observées pour perfectionner cet édifice flottant, auquel, selon l'Ecriture, nous sommes redevables de la conservation du genre humain. Que ne nous est-il permis de porter notre jugement sur le Méchanisme de cette Arche! Nous y trouverions peut-être l'origine du Goût.

Il est d'ailleurs constant que les Arts étant inséparables de l'érudition & de la science, que l'élévation des uns suivant toujours de près la sublimité des autres, on auroit pû conclure de la merveilleuse structure de l'Arche, que le progrès des Sciences & des Lettres répondoit à celui des Arts, lorsque les eaux submergérent la Terre.

On ne rencontra malheureusement aucune trace de Goût sur la surface de notre

ſphére : l'homme en proye aux injures de l'air, à la voracité des bêtes farouches, fut contraint pour s'affranchir de cet état miſérable, de ſe livrer au travail, à l'induſtrie: avant que d'avoir l'idée du Goût & des Beaux Arts, il fut obligé de penſer à ſe mettre à l'abri de la rigueur des ſaiſons, du froid exceſſif des hyvers, de la chaleur brûlante des étés, des pluyes & des orages ; il fut même contraint pour ſe nourrir, d'avoir recours aux fruits ſauvages des forêts, & de les partager avec les animaux les plus féroces & les plus vils. Etrange extrémité, qui prouve combien l'homme étoit alors éloigné d'avoir les premieres notions du Goût & la connoiſſance des alimens délicieux dont il ſçût ſe repaître dans la ſuite des tems ! Dure néceſſité qui dégradoit ſa raiſon, en le mettant en quelque ſorte au rang des êtres les plus abjects & les plus ſtupides ! Semblable à la brute qui n'a que des ſons articulés, il n'exprimoit ſes beſoins, ſes craintes, ſes peines, ſes plaiſirs, que par des ſignes & des ſymboles qui lui tenoient lieu d'expreſſion & de langage. Cet état étoit déplorable ! Il n'en ſortit que pour entrer dans un autre non moins digne de pitié ; il ſe précipita dans

le cahos énigmatique des hiéroglyphes ; l'organe des oreilles lui devint en quelque ſorte inutile ; il ne s'en ſervit que pour faire paſſer au cœur le ſentiment qui le touche ; à l'eſprit, les charmes de la parole qui le raviſſent ; à la raiſon, le principe évident qui le perſuade ; c'étoit aux yeux qu'il falloit ſe faire entendre ; c'étoit les yeux qu'il falloit toucher, enchanter, convaincre.

En vain pour rencontrer le Goût, remonte-t-on à ces tems de barbarie : quoiqu'il ſoit très-certain que les Chaldéens, les Iduméens & la plûpart des Peuples Orientaux ſe ſoient appliqués à l'étude contemplative des Conſtellations & des Planettes, il eſt évident que les hommes qui étoient privés d'idiomes & de langage, & qui ne pouvoient exprimer leurs penſées que par des types, des ſymboles & des hiéroglyphes, ne devoient tirer de leurs obſervations que de très-foibles avantages.

Ce fut néanmoins ſur la fameuſe Pyramide élevée par Chéops, & ſur quelques autres qui ſubſiſtent encore, que l'on interrogea les Aſtres touchant la durée ou le bouleverſement des Empires ; que l'on obſerva à cet effet le cours pé-

riodique & merveilleux des révolutions de toutes les Planettes, & que l'on se livra enfin aux premiers égaremens de l'Astrologie judiciaire : combien de tems ne falloit-il pas employer pour exprimer sans une langue, sans aucuns sons articulés, les jugemens qui résultoient de ces observations ?

Il faut pourtant avoüer qu'au milieu de ce tems de ténèbres, plusieurs personnages se sont rendus fameux par leurs connoissances. Mesraïm & son Epouse, sans être conduits par le Goût, se firent un grand nom dans l'Egypte, comme Nemrod dans l'Assyrie. Un quatriéme Sage, auquel on doit la découverte du rapport de l'Etoile caniculaire avec le débordement du Nil, fut mis, ainsi que ces premiers Sçavans, au nombre des Dieux que l'on reconnoissoit alors. Leurs types, leurs symboles, leurs hiéroglyphes furent sculptés sur les Pyramides & sur tous les autres monumens de l'Egypte ; on en inventa même de nouveaux pour donner des idées du Nil & de ses inondations : on regarda les figures de ces hommes qu'on avoit divinisés, comme les marques fondamentales de l'écriture courante. Les animaux, les plantes, les fruits, les représentations de

tous les êtres sensibles, placées à la tête, aux mains & aux pieds de ces figures, servirent de lettres significatives, & furent envisagées comme les caractères de l'idiome des hiéroglyphes, qui auroient beaucoup mieux convenu à des muets & à des sourds, qu'à des êtres bien organisés : en effet ces hiéroglyphes se multipliérent de telle sorte, que dans la suite ils devinrent inintelligibles & d'une difficulté presqu'insurmontable. Loin d'aider la raison, ils semblérent ne servir qu'à l'enveloper & l'embarrasser de plus en plus : & telle fut même la difficulté de les comprendre, que la connoissance en fut réservée aux seuls Prêtres, qui s'en servoient habilement pour exprimer la doctrine de la Religion & les Sciences morales & politiques de ces premiers siécles. Jusques là le Goût s'étoit toujours tenu caché sous les sombres voiles qui le couvroient ; il ne dirigeoit pas plus les Artistes dans leurs travaux, qu'il ne régloit ceux qui par leurs observations & leurs recherches, s'efforçoient d'acquérir de la science. Après la destruction de l'ancien Monde, tous les efforts de l'Art pour élever une Tour jusqu'au Ciel, montrérent bien moins l'ouvrage du Goût, que

la preuve de l'orgueilleux délire & de l'aveugle ambition des hommes. Ces murs ſuperbes & ces jardins enchantés que Sémiramis fit élever avec tant de dépenſe, & dont on parle encore comme d'une merveille, furent conſtruits à la vérité par le Génie; mais le Goût n'y préſida pas. L'Eſprit & le Génie ne font aucun progrès, s'ils ne ſont dirigés par le Goût.

On nous vante les Temples de Salomon, de Dagon, de Vulcain, de Jupiter Ammon, comme des édifices d'une Architecture immenſe; il y auroit de l'injuſtice, ſi l'on ſoutenoit qu'ils ne ſont pas des témoignages des eſſais hardis de l'Architecture : ils portent aſſurément l'empreinte de l'amour naturel de l'homme pour le Génie & pour les Arts; mais eſt-il permis de les conſidérer & de les mettre au nombre des chefs-d'œuvres du Goût? Le Voyageur contemple encore avec une ſorte de reſpect & d'admiration les Pyramides d'Egypte. Le motif qui les fit élever pour contempler les Aſtres & acquérir des connoiſſances, eſt, il faut l'avoüer, digne de toute notre eſtime; cependant qu'on ſe dépoüille d'une certaine prévention pour l'Antiquité, qui paroît plus aveugle que raiſonnable à

l'œil philosophique ; que sont-elles en elles-mêmes ces Pyramides, lorsqu'on les examine de près ? ... Des pierres d'une masse énorme, des carrieres amoncelées les unes sur les autres. On est réellement étonné quand on reconnoît que des plans si prodigieux ont été exécutés sans échelles, sans machines, sans échaffaudages ; mais cet étonnement diminuë, dès qu'on est informé que cent mille hommes relevés de trois mois en trois mois, furent occupés à tailler les pierres destinées à la construction d'une seule de ces Pyramides, & que trois cens soixante mille Ouvriers passérent ensuite l'espace de vingt ans à mettre l'ouvrage à sa perfection : ce qu'on ne pouvoit en ce tems-là par le défaut de connoissances & du Goût ; on l'éxécutoit à l'aide d'un nombre infini d'hommes & d'années. L'on sçavoit déjà tracer le plan d'une Ville, d'un Camp ; d'une Forteresse, d'un Palais, d'un Temple, & l'on ne connoissoit point encore l'art de construire des voûtes, d'engrainer, de lier, d'enchaîner plusieurs morceaux de pierre les unes dans les autres : l'influence du Goût ne s'étoit pas plus répanduë sur la Sculpture, la Gravure & la Peinture, que sur l'Architecture, le plus

plus nécessaire de tous les Arts utiles & agréables. Les Artistes Egyptiens employerent donc à pure perte, leur génie, à parer les Types, les Symboles & les Hiéroglyphes de toute la finesse que l'amour du travail pouvoit y répandre ; le Goût dédaigna de se montrer au milieu de leurs ingénieuses folies & de leurs puériles chiméres.

Le crépuscule & l'aurore du Goût ne commencérent enfin à paroître, que lorsque, par des sons articulés & des figures arbitraires, la langue Hébraïque apprit aux hommes à exprimer plus facilement & plus promptement leurs sentimens & leurs pensées. L'invention de cette nouvelle langue, de l'écriture & d'un alphabet, fit bien-tôt renonçer à l'étude ennuyeuse de ces caractéres hiéroglyphiques, que les Peuples de l'Orient & des Colonies Asiatiques avoient apportés en Egypte ; selon le Poëte Lucain & quelques autres Écrivains, on fut redevable à Phénix qui en étoit originaire, de cette belle invention ; tels furent ses talens, telles furent ses vertus, qu'il fut proclamé Roi de Sidon & de Tyr, qu'il forma aux premiers Arts, les Peuples de cette contrée de l'Asie

qu'on appella dans la ſuite de ſon nom, *Phénicie*. D'autres Poëtes & d'autres Hiſtoriens aſſûrent que les Egyptiens & même les Hébreux ont été les inventeurs des caractéres & de l'écriture. Ils citent Memnon, Artiſte fameux, qui a vêcu environ 400 ans avant Phénix. Les uns du nombre deſquels eſt Tibulle, attribuent aux Phéniciens la gloire d'avoir ſçû les premiers conſtruire des Vaiſſeaux, & poſſédé l'art de les conduire ſur les Mers; les autres ſoutiennent que Cadmus frere de Phénix, que les Thébains placérent ſur le Thrône, fut celui qui fit paſſer de l'Egypte dans la Grece les Arts & ſur tout celui de l'Écriture.

On ne ſçauroit donc douter que la Grece n'ait été le berceau du Goût, & la premiere qui l'a enlevé à la foibleſſe de ſon enfance. Solon, Pythagore, Platon, Démocrite, & quelques autres à leur exemple, en ſe répandant dans l'Egypte, dans la Paleſtine & dans la Phénicie, y puiſérent dans les ſources du ſçavoir & du génie; le Goût les ſuivit, les accompagna, s'accrut avec eux, les ramena & remplit, à leur retour, les Villes d'Attique de grands

hommes dans tous les genres. On vit alors un monde nouveau de Philoſophes, de Poëtes & d'Artiſtes s'élever des épaiſſes ténèbres de la ſtupidité & de l'ignorance, & ſe couvrir d'une gloire immortelle.

Les Sciences les plus ſublimes, telles que la Phyſique, les Mathématiques, la Géometrie, l'Aſtronomie, l'Éloquence, l'Hiſtoire, la Poëſie, la Muſique; les Arts agréables, comme l'Architecture, la Sculpture & la Peinture, ne firent plus qu'une même famille, s'éclairérent mutuellement & s'efforcérent de briller par les charmes & les agrémens du Goût qui leur avoit donné naiſſance.

Les Philoſophes les décelérent par la profondeur de leur ſcience, de leur morale & de leur ſageſſe; les Phyſiciens, par la vraiſemblance des ſyſtêmes & des hypothèſes; les Mathématiciens, par la clarté, la précision des problêmes; les Géometres, par la juſteſſe des nombres & des calculs; les Aſtronomes, par la connoiſſance des différentes Planettes; les Orateurs, par la majeſté, la force, l'energie des expreſſions; les Hiſtoriens, par l'Art d'embellir, d'orner la vérité; les

Poëtes, par l'enthousiasme & l'élevation des pensées, par lélégance & l'harmonie du langage; les Peintres, par la delicatesse de la touche, la beauté du coloris, la hardiesse des portraits, l'accord des ombres & des nuances; les Musiciens, par la douceur, le charme des modulations, des cadences, des accents; les Architectes, par l'étenduë des desseins, par l'exactitude des plans & par la maniére de les remplir & de les conduire à la perfection; les Sculpteurs, par la ressemblance réelle des objets & par toutes les graces du relief; les Graveurs, par l'exactitude des proportions, par la finesse du burin: tous enfin, démontrérent par les merveilles de leurs talens, que le Goût les animoit & faisoit tout le prix de leurs chef-d'œuvres divers.

Homere en fut inspiré: ce Prince des Poëtes en inventant le Poëme épique, que l'on regarde comme le plus sublime chef-d'œuvre de l'esprit humain, donna les premieres idées de la Tragédie & de la Comédie, & enseigna dans quelle mesure de vers, il convenoit de chanter les Dieux, les Héros, les Rois, les Grands hommes; de peindre les

combats, les victoires, les défaites, les grandes actions, le courage, la valeur, les vertus & les vices de l'humanité. L'Iliade & l'Odyssée de ce grand homme lui méritérent les suffrages de sa Nation, & l'assûrérent tellement des hommages de la postérité, que sept Villes de la Grece, Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos & Athènes se disputérent long temps la gloire de lui avoir donné le jour.

C'est au Goût que nous devons les Géorgiques, les Poëmes d'Hésiode, qui représenta si bien les agrémens de l'agriculture, les charmes de la vie champêtre; les Églogues de Théocrite de cet ingénieux inventeur de la poësie Pastorale, qui scut si bien dans les plaines de Sicile peindre, par ses chants, les mœurs simples & naïves des habitans des forêts & des campagnes; qui mieux que ce Poëte Berger, posséda l'art heureux de rendre la nature d'après elle-même? Assis à l'ombre des bois & racontant les amours des Bergers, il charma les cœurs par ses riantes peintures. C'est à a délicatesse du Goût, que nous devons encore les tendres productions de Sapho, les Vers naturels & pleins de finesse de Bion & de Moschus.

Le Goût préside à l'arrangement élégant d'un bosquet, à la distribution d'un parterre, comme à la construction des Temples & des Palais; il donne des graces à la simple chanson, & du sublime à l'Ode, au Poëme héroïque. Il fit aimer l'esprit, le génie, le discernement d'Esope, que sa Philosophie & ses talens, malgré la laideur de son visage & la difformité de son corps, mirent au nombre des Sages de la Grece; il orna ses Fables inimitables, ainsi que les Odes immortelles de Pindare. Ce fut le Goût qui dicta au trop voluptueux Anacréon, au Poëte des amours & des graces, les Hymnes charmantes, dont nôtre langue n'a pu encore exprimer le sentiment & atteindre la perfection. Ce fut lui qui rendit à jamais intéressans les Drames d'Eschile & d'Euripide: qui remplit d'une morale délicate, agréable & instructive les Comédies d'Aristophanes & de Ménandre; il conduisit la plume d'Hérodote & de Thucydide dans l'Histoire; il enflamma les esptits d'Isocrate & d'Eschine dans l'Eloquence; il fut le maître d'Anaximandre, de Méton, d'Empédocle, d'Euclide & d'Archimede, dans l'étude des

Mathématiques, de la Physique & de l'Astronomie ; il dirigea les transports, l'enthousiasme & les airs ravissans de Linus, d'Orphée, de Musée, d'Amphion, de Terpandre & d'Arion, qui portérent ces Arts au plus haut dégré de perfection ; il marqua à son coin, l'Architecture, la Sculpture & la Peinture. On vit alors briller de tous ses attraits les Temples célèbres d'Olympie, de Delphes & d'Ephese ; il répandit des agrémens jusques sur les loix de Lycurgue, qui furent écrites en Vers ; enfin il éclaira de son flambeau les esprits de Thalès, de Pittacus, de Bias, de Chilon, de Périander, de Cléobule, qui se rendirent dignes du nom de grands Philosophes par leur genie, leur science & leurs vertus. Quel spectacle enchanteur ! Tandis que le Goût guide les pinceaux des Appelles & le ciseau des Phidias, il enflamme les Périclès, les Sophocles, les Démosthènes ; il s'éleve de l'obscurité à l'éclat le plus solide, le plus brillant, & fait arriver les Sçavans & les Artistes à ce dégré de sublimité, auquel il peut seul les conduire.

Quelle heureuse invention ! A la simplicité du Rhombe, du Systre, de la

Harpe que les Iſraëlites & les Egyptiens faiſoient ſervir à leur Muſique, ſuccéde une foule étonnante d'inſtrumens variés à l'infini & d'une Méchanique auſſi admirable qu'ingénieuſe. La Poëſie noble, harmonieuſe, élégante des Grecs efface, anéantit celle des Orientaux. L'Architecture nouvelle condamne déſormais à l'oubli, les Pyramides, les Obéliſques & tous les veſtiges des édifices gothiques. Un jour nouveau diſſipe à jamais les ténèbres de l'antiquité. On ne conſtruit plus de monumens ſeulement fameux par l'énormité de leur maſſe, mais on bâtit des Palais, des demeures charmantes dont le Goût fait la parure, la richeſſe & l'ornement. Le ciſeau, le burin, le pinceau ne ſont plus maniés que pour imiter la nature telle qu'elle ſe montre dans ſa ſimplicité. A la place de ces hiéroglyphes (les fleaux de l'eſprit, de l'imagination & du bon ſens) on peint, on ſculpte, on grave les Grands hommes que le ſçavoir & les beaux Arts ont illuſtrés; on frappe des médailles à leur mémoire; le bronze, le marbre, la pierre, le bois, la toile les reproduiſent, & toutes les Villes de la Grece diſputent, à l'envi,

la gloire de posséder leur buste, ou leurs statuës, ou leurs portraits.

En vain les Apologistes de l'antiquité se répandent en hyperboles sur la beauté & la magnificence des anciennes Villes d'Assyrie; en vain ils exagérent les descriptions peu vraisemblables des Villes de Ninive & de Babylone, en soutenant que ces vastes Cités n'ont été bâties qu'après avoir été exactement dessinées & allignées : on ne peut en faire aucune comparaison avec celles d'Athènes & de Thébes, où les richesses du Goût ont été depuis étalées avec tant d'éclat, de succès & de perfection. Quel intervalle! quel contraste! quelle différence entre la construction des anciens édifices surchargés d'hiéroglyphes, & celle des chef-d'œuvres des Grecs, où tout montroit l'habileté de l'Architecte, l'élegance, la délicatesse de l'Ouvrier, & où l'ensemble d'un Ouvrage parloit, en même temps, à l'esprit, au sentiment, aux passions, à l'humanité.

Tirons cependant le rideau sur les monumens que la licence des Poëtes, des Peintres & des Sculpteurs de la Grece, a consacrés à la corruption des mœurs : mais sans accréditer les para-

doxes de quelques Sçavans Sophiſtes de nos jours, qui ſoutiennent que les connoiſſances dont on éclaire les hommes, ſont plus pernicieuſes qu'utiles ; ils s'efforcent en vain par des raiſonnemens artificieux, de faire illuſion aux lumieres naturelles de la raiſon ; ils ne perſuaderont jamais que la pareſſe & l'ignorance. Peu de perſonnes ignorent (du moins celles qui ont reçû les premieres idées de la Dialectique) qu'on peut être un très-bon Logicien ſans être Sophiſte ; un Peintre excellent ſans offrir des objets capables d'alarmer & de bleſſer la pudeur ; un Poëte charmant & ſublime, un Orateur perſuaſif & touchant ſans égarer le cœur & l'eſprit ; les obſcénités d'un tableau ou d'une piéce de Vers ne ſont pas des vices de la Peinture & de la Poëſie, mais des écarts des Peintres & des Poëtes, qui s'éloignent des régles & de la décence.

Ce n'eſt donc point aux Sciences, aux Lettres, aux Arts, mais à l'abus qu'on en fait qu'il faut attribuer la dépravation du cœur de l'homme. La Venus de Praxitelles ne corrompit point les mœurs des Gnidiens ; ils aimérent mieux continuer de payer au Roi Ni-

comede le tribut qu'ils lui devoient, que de s'en affranchir en lui faisant le sacrifice d'un des plus beaux ouvrages du Goût, qu'il leur demandoit. La Minerve de Phidias placée dans la Citadelle des Athéniens, loin de les corrompre, réveilloit sans cesse dans leurs cœurs, l'amour de toutes les vertus.

L'envie a souvent cherché des défauts dans les chef-d'œuvres de l'Art. La Grèce eut un Zoïle, qui se faisoit gloire de prendre le surnom de fléau d'Homere; on a vû dans tous les temps, des Erostrates, qui prétendent éterniser leurs noms en osant incendier les Temples des Muses: mais ces Erostrates doivent nous encourager à devenir des Homeres.

Le sort des meilleurs établissemens est d'avoir des contradicteurs & des Aristarques: malgré eux, travaillons à multiplier, à perfectionner, à éterniser nos connoissances; ne perdons point de vuë que les talens sont par tout égaux, lorsque le Goût les anime & les met en action. On pense, on écrit, on rime, on travaille, on fait des ouvrages délicats, brillans & solides dans les Provinces d'un Royaume ou d'un Empire

comme dans la Capitale. Thébes ne céda point à Athènes en supériorité de Sciences & de beaux Arts : il n'est qu'un moyen de les illustrer, c'est d'étendre les domaines du Goût en multipliant les Académies.

Plusieurs ruisseaux réünis forment un Fleuve majestueux ; plusieurs petites forces jointes ensemble établissent une grande puissance. L'homme laborieux & caché dans un coin de la Province, quand il se livre tout entier à quelque genre de Littérature ou à quelque Art utile, quand sur tout il soumet ses travaux à des amis éclairés, à des censeurs sévéres & équitables, est capable des meilleures productions. » Les grands » talens, dit Mr. d'Alembert, n'ont » besoin, pour se déveloper, d'aucun » autre principe que de l'impulsion de la » nature : elle produit des génies ra» res au milieu d'un Peuple barbare, » comme elle fait naître des Plantes » précieuses chez des Peuples sauvages » qui en ignorent la vertu. «

Les talens, selon ce célèbre Ecrivain, sont donc de tous les Pays, & ils sont plus ou moins illustrés, selon qu'ils ont été plus ou moins dirigés par

le Goût ; les encourager, c'eſt lui prêter un appui, c'eſt exciter l'émulation qui ſeule eſt l'ame des grands ſuccès.

Sçaurions-nous que les Grecs ont exiſté, ſi le Goût n'avoit pas été le guide & l'appui de leurs ouvrages ? Nous ſerions encore à l'entrée de la carriere ; nous n'aurions peut-être, comme les Egyptiens, que de très-foibles connoiſſances. Liſons & reliſons les Grecs, ſuivons-les dans les Sciences & dans les Arts ; ils ſont nos modèles ; ils ont couvert de fleurs la route qu'ils nous ont frayée ; nous devrions aller plus loin que ces maîtres, qui n'eurent d'abord que des ronces & des épines a cueillir.

Si j'ai le bonheur, Mrs. de n'avoir point fatigué votre attention, je ſuivrai volontiers dans quelques Séances, la marche du Goût depuis ſa naiſſance chez les Grecs juſques ſous l'Empire d'Auguſte, qu'il combla de ſes faveurs ; je le laiſſerai dans ſon ſommeil léthargique juſqu'au régne de François premier, qui le reveilla de ſon aſſoupiſſement, & qui le tranſmit à Louis le Grand, à votre immortel Fondateur ; ce grand Prince rendit hommage au

Goût : il en fut chéri : il sçut démêler dans les hommes, le Sçavant, le Héros, le Poëte & l'Artiste ; il sçut qu'en étudiant la nature & en la saisissant, on suivoit le conseil du Goût : & ce talent si rare, si beau, si long-temps ignoré, parut dans tout son éclat sous son régne florissant. Cet auguste Monarque, en fondant des Académies, en encourageant les Artistes, préparoit un triomphe au Dieu du Goût qui animoit à son tour le Monarque & ses Ministres. Colbert & Louvois concoururent également à la perfection des Arts comme à la fortune des Artistes, & le choix de ces Grands hommes ajoûtoit à la gloire de Louis le Grand.

Il ne me convient point, Mrs. de parler des travaux guerriers de ce grand Roi si digne de nos éloges; mais tandis que d'une main il terrassoit l'ennemi, de l'autre il élevoit des monumens à la gloire de sa Nation ; il sçavoit rendre au diamant brute tout son éclat : il n'ignoroit pas que la misere & les besoins de la vie enlevent une infinité de Grands hommes aux sociétés Litteraires ; pour prévenir ces désordres ; il faisoit subsister abondamment les Sciences,

les Lettres, les Arts, & multiplioit ainsi les productions du génie dans tous les genres; le Goût marchoit sans cesse à ses côtés; le Poëte, l'Orateur, l'Historien & l'Artiste soutenus par sa royale bienfaisance, avoient appris, sous ses yeux, à faire des Portraits qui caractérisoient l'ame, le courage & les vertus des grands Rois; c'est au Goût seul à diriger ces copies, qui ne doivent recevoir leur prix que de la beauté des originaux. Aussi l'habileté de nos Artistes répondoit toûjours au vœu de la nature: & si le siécle d'Auguste fut celui de la renaissance des Lettres, on peut dire que le régne de LOUIS XIV. fut celui du Goût & de la perfection de tous les talens.

M. le Vice-Protecteur répondit à ce Discours, & dit avec autant d'élégance que de vérité; » Que la difficulté de » loüer LOUIS XIV. augmente chaque » jour du régne de LOUIS XV. « Et après avoir fait le tableau des circonstances favorables à tout ce que le premier fit de grand, Mr. de Fontette ajoûte: » Mais par une fatalité attachée » à tous les Empires, celui-ci sembloit » épuisé lorsqu'il passa à son Successeur.

» La masse des dettes de l'Etat ne pou-
» voit se calculer, & les Impôts ne pou-
» voient plus se multiplier. Le Com-
» merce avoit toutes ses branches, la
» Politique avoit perdu tous les avanta-
» ges, les Guerriers languissoient dans
» la paix, les Provinces étoient dépeu-
» plées, les Sciences avoient fait toutes
» leurs découvertes, les Arts tous leurs
» chef-d'œuvres; & les Nations rivales
» de notre gloire avoient sçû profiter
» de notre industrie & de nos mal-
» heurs, pour enchaîner notre puissan-
» ce! Un nouveau Siécle commence:
» LOUIS XV. n'a de ressources que de
» perfectionner les anciennes, & de tirer
» parti des mines que son Bisayeul n'a-
» voit fait que découvrir. En diminuant
» les abus du Commerce & des Impôts,
» on en augmente nécessairement le pro-
» duit, & il en résulte un double avan-
» tage pour l'Etat & pour les Peuples.

» Mais il faut laisser à l'Histoire & à
» la Poësie le soin de consacrer des fastes
» aussi mémorables; & pour nous ren-
» fermer dans le sujet du Discours que
» nous venons d'entendre, les Sciences
» & les Arts étoient à la mort de Louis
» le Grand, dans le même état que les
» Finances & le Commerce.

» On avoit tout inventé, on avoit » traduit les Livres de toutes les Lan- » gues, on avoit établi toutes les Aca- » démies ; les plus grands Poëtes, les » plus grands Orateurs, les plus grands » Physiciens ; les plus grands Artistes » sembloient n'avoir rien laissé à leurs » Successeurs ; cependant combien de » découvertes de nos jours, dans l'As- » tronomie & la Chirurgie ? Combien de » belles piéces de Théâtre ? Combien de » beaux Discours dans tous les genres ? » La Sculpture & sur tout la Peinture » sont au moment de le disputer, je » ne dis pas au siécle précédent qui n'a » fait qu'imiter l'antiquité, mais aux » chef-d'œuvres de l'ancienne Rome.

» Les Sciences & les Arts sous Louis » XIV. étoient des diamans brutes » qu'on n'avoit fait que dégrossir : on » les brillante aujourd'hui, & une mon- » ture beaucoup plus legére, leur donne » leur véritable éclat. Le Goût est plus » épuré, car le Goût est de tout tems ; » il est l'instinct de la Nature ; c'est l'im- » pression du premier coup d'œil, dont » nous envisageons l'objet qui nous frap- » pe, ou que nous voulons présenter.

» Dans les siécles grossiers où l'on

„ avoit peu de connoiſſances, le Goût
„ étoit moins délicat ; de même que
„ l'oreille eſt moins ſenſible au plaiſir &
„ à la peine dans les perſonnes dont les
„ organes ne ſont pas aſſez dévelopés.
„ C'eſt un ſentiment qui tient à l'ame ;
„ il ne peut ni s'acquérir ni s'expliquer,
„ & l'on pourroit le regarder comme un
„ ſens de plus. L'eſprit peut bien en dé-
„ couvrir la cauſe, mais il ne peut ja-
„ mais en déterminer l'effet ; c'eſt pour-
„ quoi l'on ne voit que trop ſouvent
„ des gens d'eſprit manquer de Goût,
„ & qu'il eſt quelquefois le partage des
„ gens médiocres & des ignorans : en
„ un mot, ce n'eſt qu'une eſpèce de ſym-
„ pathie de l'ame, pour ce qui la frappe
„ agréablement.

„ Dans un ſiécle d'ignorance, tout ce
„ qui portoit la livrée de la ſcience,
„ étoit de mode ; & c'étoit une preuve
„ de Goût dans notre ſiécle, où l'on
„ ne priſe la ſcience qu'autant qu'elle
„ eſt utile. Le Goût a montré de l'an-
„ tipathie pour tout ce qui n'eſt que ſça-
„ vant : l'eſprit en a été d'abord la du-
„ pe, & il eſt devenu frivole ; mais
„ le Goût l'a ramené au vrai. Il répugne
„ également à un diſcours ſolide & ſé-

„ rissé de citations, & à une dissertation „ sur un sujet futile ; quelque bien écrits „ qu'ils puissent être.

„ Aujourd'hui l'esprit est si commun „ & l'éducation si étenduë, que chacun „ prétend sçavoir l'Histoire & les Poë- „ tes ; pour la Morale, on ne croit pas „ devoir recevoir de leçons de personne.

„ On ne permet plus de sciences abs- „ traites, que dans ce qui peut tour- „ ner au profit des Arts & de l'huma- „ nité ; aussi c'est à ces deux objets que „ se fixent les travaux de toutes les Aca- „ démies, & dans ce sens, il est bien „ à désirer que celle-ci ne se distingue „ pas. Ce n'est point donner l'exclusion „ à l'Eloquence ; il en est une particu- „ liére à chaque sujet différent qu'on „ peut traiter. Les fleurs les plus bril- „ lantes sont celles qui naissent des „ épines. Quant à la Poësie, comme elle „ n'a plus qu'à glaner dans les champs „ de l'Idylle, du Madrigal, en un mot „ du Genre Pastoral, il semble qu'elle „ doit s'attacher à traduire dans notre „ Langue, des Vers que la Prose ne peut „ jamais bien rendre, ou à célébrer „ des conquêtes comme celle de * Mi-

* Par M. le Maréchal de Richelieu.

„ norque, dont la vérité semble tenir
„ de la fiction.

„ Au reste il en est du Goût comme
„ de la Poësie : c'est un don de la Na-
„ ture ; on ne peut l'acquérir ni
„ l'enseigner ; on peut tout au plus le
„ perfectionner par des réflexions sur les
„ exemples. Il ne manque à la gloire
„ de notre siécle, que de ne pas laisser
„ celui d'Auguste en possession de four-
„ nir seul de bons modèles.

M. Durville lut ensuite un Discours de Mr. Desforges Maillard, Membre de plusieurs Academies, & connu par ses Poësies, & autres Ouvrages de Littérature. Ce Discours qui tenoit lieu de remerciment pour sa place d'Associé, rouloit principalement sur la nature & les loix de l'Amitié qui doit régner dans les Sociétés Litteraires. Mr. Durville lut aussi une Ode en Vers libres du même Auteur contre les Athées, qui se trouvera à la suite de ce Discours.

DISCOURS SUR L'AMITIÉ.

MESSIEURS,

IL m'est donc permis d'entrer comme en triomphe dans l'endroit le plus beau

de la patrie des Huets, des Malherbes & des Ségrais. J'y puis respirer l'air dont l'efficace influence allumoit dans l'ame de ces Hommes immortels les pures & brillantes étincelles qui revivent dans les vôtres. L'honneur que vous me faites, m'environne d'un jour si lumineux, que mes yeux étonnés s'efforceroient en vain d'en soutenir l'éclat, si vous ne m'offriez un doux azyle sous cette forêt de lauriers, qui couvrit de son ombre les grands Hommes que je viens de citer, & une infinité d'autres dont les noms ont volé par tout sur les aîles de la Gloire; lauriers qui renaissent & refleurissent sous vos mains habiles, & qui forment les précieuses guirlandes dont les Muses vous couronnent.

J'envisage, Mrs. deux choses bien agréables dans l'association dont il vous a plû de m'honorer; la premiere est l'utile avantage d'être en commerce avec d'illustres Confreres, d'être éclairé de leurs lumiéres, & de fixer le choix du vrai aux rayons de leur goût & de leur discernement. En effet tout esprit a ses bornes. Le seul moyen de les étendre est réservé à la société qu'il contracte avec les Sçavans dans le genre pour lequel il

est né ; & ces Sçavans les ont eux-mêmes étenduës par la fréquentation & le commerce qu'ils ont eû avec des Génies qui leur ont communiqué leurs richesses.

C'est ainsi que la science est un héritage, qui par le droit de la parenté d'esprit circule successivement, & sur tout dans les Académies Littéraires, où la perfide jalousie & la malice ambitieuse ne doivent jamais trouver d'accès ; sans quoi les noms de confraternité & de confreres ne feroient plus que des masques trompeurs, propres seulement à couvrir & à colorer l'imposture & l'infidélité.

Loin de vous, Mrs. ces esprits hautains, adorateurs d'eux-mêmes, qui prétendant au despotisme de la Littérature, conçoivent non seulement de l'envie, mais même une haine secrette contre ceux, ou qui se distinguent, ou qui laissent appercevoir les heureuses sémences des talens, auxquels il ne manqueroit d'abord que le secours d'une culture ménagée, & que d'être ensuite de plus en plus encouragés par un accueil favorable, & par des leçons de politesse & de douceur. Plus on est supérieur aux autres par son mérite, plus on doit l'être par son indulgence & par sa modestie. Mais

combien ces trois conditions ſe trouvent-elles difficilement aſſociées dans le même ſujet! Il ſemble qu'on n'eſtime ſes talens qu'autant qu'on en ſçait faire uſage pour déprimer ceux qui commencent à paroître. Ce ſont des chênes orgueilleux de la hauteur de leurs branches, dont l'ombre marâtre étouffe les jeunes arbriſſeaux, qui tâchant de s'élever auprès d'eux, auroient un jour touché le Ciel de leurs branches, ſi un heureux hazard les eût placés dans un meilleur voiſinage.

En ſecond lieu (& cette partie dérive naturellement de celle qui la précéde) ce qui ne me flatte pas moins dans nos Sociétés Académiques, ce ſont les charmes de la ſincére Amitié; je ne parle point ici de celle que Ciceron appélle *Pyladeam Amicitiam*. Je ne prétends pas que, comme le Scythe Abaucas, on laiſſe ſa femme & ſes enfans périr dans l'incendie, pour courir en arracher ſon ami; je ne conſolerai point un pere qui pleure la mort de ſon fils, comme le croyoit faire Sénéque le Philoſophe; & je n'écrirai point à ce pere affligé .... *Vous montrez tant de foibleſſe pour la mort d'un fils, que feriez-vous donc pour la perte d'un ami!* Je remarquerai

même la fausseté de cet argument, en ce que ce fils, indépendamment des sentimens inspirés par la Nature, pourroit être attaché à l'auteur de ses jours par toute l'affection & la tendresse d'un véritable Ami. Le souvenir des célébres Amis de l'antiquité, qui prodiguoient leurs possessions, voloient aux supplices, s'exposoient à tous les périls pour le bonheur & le salut de ceux qu'ils aimoient; ce souvenir ne se fût pas si précieusement conservé, si l'espèce de ces Amis n'eût point alors été aussi rare, qu'elle le peut être dans ce siécle intéressé. Je ne demande pas qu'on aime son Ami autant & plus que soi; je suis content, pourvû qu'on l'aime immédiatement après soi-même, & après ceux que la Nature nous a attachés, quand ils sont dignes de notre affection.

Les amitiés qui paroissent aujourd'hui les plus vrayes, sont ordinairement de deux sortes; celles qui se rencontrent entre ceux que la fortune a promus à certain dégré d'opulence, & celles qui naissent entre deux hommes que la nature a placés dans l'état de la simple médiocrité, plus proche toutes-fois du besoin que de l'abondance commo-

de. Ces amitiés dans l'une & l'autre situation, ont un air sincére ; & ces cœurs détachés en apparence de tout motif étranger, ne semblent respirer que le mutuel plaisir de s'aimer. Cependant si l'un des deux premiers est frappé tout à coup d'un de ces orages imprévûs, qui renversent & submergent en un moment les fortunes les mieux établies, celui qui demeure sur l'eau, n'abandonne pas aussi tôt son ami ; outre qu'il ne peut se dérober à l'étonnante réflexion, que le même sort l'attend peut être ; sa dureté lui feroit tort dans le monde, où le premier mouvement est toûjours celui de l'humanité, qui rend les hommes sensibles au sort des malheureux. Mais la froideur le gagne insensiblement ; le temps altére, efface, détruit bien-tôt les traits d'une amitié, qui n'étoit soutenuë que par le commerce des affaires, le goût de la table, l'enchaînement des voluptés, dont l'attrait flatte presque tous les hommes, & dont l'usage n'est facile qu'à ceux à qui la fortune a donné les moyens d'y mettre des enchéres brillantes. Enfin le tourbillon du faste, de l'orgueil dont il s'envelope, l'emporte si loin de la sphe-

re abjecte, où son ami est tombé, que ne l'apperçevant plus que dans une perspective qui recule toûjours, il ne tarde point à le perdre de vuë.

Passons aux amis qui sont nés dans une condition médiocre, & qui semblent faits pour n'en jamais sortir; compagnons de disette, dedaignés des hommes d'un rang au dessus du leur, peu recherchés des gens comme eux, qu'ils ne sont point en situation de servir; c'est l'habitude d'un ancien voisinage; c'est l'occasion de s'aider mutuellement de leurs minces facultés, c'est le même goût pour les mêmes vulgaires amusemens, ce sont toutes ces choses qui leur ont fait accroire qu'ils sont formés l'un pour l'autre & qu'ils s'aiment indivisiblement; mais qu'un hazard aussi surprenant qu'inattendu, vienne à produire dans le monde un de ces deux amis; qu'un puissant protecteur, l'affectionnant par caprice, se fasse un jeu de le tirer du sein des ténèbres, & de l'affranchir de la fange où le sort l'a plongé; qu'il lui fraye un sûr & court chemin qui le conduise au Palais des richesses, cet homme subitement métamorphosé, ira plus loin dans la route

du mauvais cœur, que l'ancien favori de Plutus, dont le tableau que je viens d'exposer, sert de pendant à celui-ci. Il change sur le champ de caractére & d'humeur, en changeant de condition. Il évite celui dont la basse condition rappelleroit le souvenir de la sienne; mais puisqu'il s'oublie comme le pourroit faire un homme, qui deux fois né perdroit la mémoire de sa premiere origine, doit-on s'étonner qu'il ne se souvienne plus de l'ami qui devoit également partager avec lui les tristes & les heureux hazards de la vie?

Tel est le sort de la plûpart des amitiés, de dépendre de l'incertitude des circonstances, & de relever du caprice de la fortune aussi bizarre qu'elle est souvent injuste.

Les amitiés qui se contractent par le goût de la science & le vrai commerce de l'ame, sont d'un genre tout à fait different. Les premieres sont matérielles, embarrassées sous le poids & les chaînes des choses toutes terrestres. Les autres sont intellectuelles. Dégagées de tout ce que les sens ont de grossier, elles n'ont pour objet que les choses de l'es-

prit. Elles méprisent les accidens de la fortune; elles s'elevent au dessus des nuages brillans & trompeurs, qui flattent les desirs & nourrissent les passions du commun des hommes dont les vices s'accroissent & s'enflent, pour ainsi dire, avec leurs dignités & leurs richesses; aussi semble-t-il que dans nos Académies Littéraires, ce soit tout le sang d'un corps épuré qui passe tendrement dans un nouveau membre; on lui veut du bien; on saisit toutes les occasions de l'attacher de plus en plus; & quoi qu'on se soit recherché sans intérêt, cet intérêt naît de soi-même en faveur d'un nouveau Confrere; de là vient qu'on s'efforce autant de prévenir tout ce qui peut être nuisible à sa gloire, qu'on s'empresse de contribuer à tout ce qui sert à l'augmenter. On peut donc à bon titre appliquer à cette amitié ce bel endroit des œuvres de Madame la Marquise de Lambert : *C'est une Société, c'est un Commerce; enfin ce sont des engagemens réciproques où l'on ne compte rien, où l'on n'exige rien, où le plus honnête homme met davantage, & se trouve heureux d'être en avance.*

Les biens de l'esprit qui lient les ama-

teurs des Lettres, n'étant point d'une nature périſſable, ne ſont point ſujets aux révolutions, qui font ou l'affoibliſſement, ou la perte des autres amitiés; ce ſont des tréſors qui ſe communiquent gratuitement au profit de celui qui reçoit, ſans nul déchet de la part de celui qui donne.

Je puis ancore appuyer le ſentiment de Madame de Lambert, par ce paſſage tiré du Traité de l'Amitié de Ciceron. *Ut enim quiſque ſibi plurimùm confidit, & ut quiſque maximè ſic virtute & ſapientiâ munitus eſt, ut nullo egeat ſuaque omnia in ſe poſita judicet, ità in amicitiis expetendis excolendiſque maximè excellit.*

Telle eſt, Mrs. l'amitié dont vous honorent les deux Grands hommes qui vous protégent; ce Prince de l'Egliſe moins décoré de l'éclat de la Pourpre Romaine, qu'elle ne l'eſt par ſes éminentes vertus; cet illuſtre & ſage Intendant, qui tenant la balance entre le Monarque & le Peuple, eſt toûjours porté par ſa candeur & ſa bienfaiſance naturelle, à la faire incliner pour celui-ci, ſans lui rien faire perdre de l'équilibre qu'il doit au Souverain qui la lui

confie. C'eſt ce que vous ont plus d'une fois exprimé avec autant de grace que d'énergie, avec autant d'eſprit que de ſolidité, les éloquens Diſcours qu'il a prononcés dans vos aſſemblées; Diſcours qui ſont les preuves de ſon goût exquis, & les ſûrs modèles de la conduite que doivent tenir les Sages, à qui le vrai mérite a deſtiné la même place.

Telle eſt encore cette union raviſſante, qui vous aſſocie de vaillans & nobles guerriers, qui font voir dans ce Temple Littéraire, les lauriers du Parnaſſe entrelaſſés avec ceux du Dieu Mars. Vous le connoiſſez, Mrs. ce Héros *, qui trouvant dans la nobleſſe de ſa naiſſance les principes du courage qui l'anime, ſçût y joindre les graces, le ſel & l'élégance d'un eſprit que les Muſes elles-mêmes ont pris plaiſir à cultiver; je pourrois à ce brave & digne Confrere en joindre d'autres, dont vous admirez de concert les talens pour la guerre & le goût décidé pour les beaux Arts, ſi je ne craignois, en prolongeant ce diſcours, de bleſſer la délicateſſe de leur modeſtie.

* Mr. le Comte de Treſſan.

Telle est enfin, Mrs. (à Dieu ne plaise qu'il m'arrive par rapport à vous de peindre les hommes, comme le grand Corneille, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devroient être !) oüi telle est l'agréable & parfaite sympathie, qui de tous vos Membres & vos Associés, ne fait qu'un Corps bien uni, où, comme les fleuves apportent à l'Océan le tribut de leurs ondes, Histoire, Géométrie, Physique, Astronomie, Littérature, apportent à votre Académie le tribut de leurs veilles lumineuses.

Que ne puis-je, Mrs. donner au mien ce qui lui manque, pour le rendre digne de vos suffrages ! Il le seroit sans doute, si, quand vous m'adoptez, mes expressions pouvoient égaler la sincére vivacité de ma juste reconnoissance. C'est donc à l'Amitié vraye, dont je viens d'ébaucher la nature, le caractére & les effets dans la derniere partie de ce Discours, cette Amitié que le plus éloquent des Romains appelle *la même maniere de penser sur les devoirs de la Religion & sur les obligations* de l'honnête homme, accompagnée d'une mutuelle sensibilité & d'une réciproque bienveillance ; c'est à elle de faire passer dans vos ames les

ſentimens d'un cœur qui vous eſt fidèlement dévoüé, & dont ma plume & ma voix ne ſont que d'imparfaits organes & de foibles & ſtériles interprètes.

ODE
CONTRE
LES ATHÉES,

Imitée de la 34e. Ode du premier Livre d'Horace : *Parcus Deorum cultor & infrequens.*

PEndant que je m'endors follement enyvré
Des preſtiges trompeurs d'une Philoſophie,
Dont la curieuſe folie,
En m'éloignant des Dieux & du Culte ſacré,
Séduit de plus en plus mon eſprit égaré ;
Et qu'inſenſé j'admets dans mon vague ſyſtême,
Par un aveuglement extrême,
Le hazard impuiſſant & ſans réalité,
Pour unique Divinité ;

Un bruit ſoudain dans l'air, ſur la terre & ſur l'onde,
Quoique le Ciel fût pur dans ce premier moment,
M'épouvante, me glace ; & mon ſaiſiſſement,
De

De ma sécurité profonde
Rompt le funeste enchantement.

L'Océan qui s'élance, & la foudre qui gronde;
Me forcent à rentrer dans le port où cent fois
Le caprice emporta ma barque vagabonde ;
Jupiter, ai-je dit, est le Maître du Monde,
Tout doit obéir à ses loix.

J'entends ce Dieu vengeur qui peut perdre mon ame ;
A son char attelés, ses chevaux orageux
Vomissent la fumée, & le souffre & la flâme ;
L'air mugit sous leurs bonds fougueux.

D'un trait rouge & bleuâtre il perce, il fend la nuë :
La mort qu'elle avoit retenuë,
S'échapant en fureur de ses flancs entr'ouverts,
Sur des aîles de feu vole en cent lieux divers.
Dans ses creux fondemens la terre en est émuë,
Quadrupedes, Humains, tout s'alarme, tout fuit ;
Les Peuples de l'Erebe & du Ténare horrible
Reconnoissent sa voix terrible,
Et tremblent effrayés dans l'éternelle nuit.

C'est lui qui du sommet en bute à la tempête,
Malgré cent rebelles efforts,
Renverse avec fracas cette superbe tête ;
Pour tirer de la fange & placer sur le faîte
Un malheureux mortel inconnu jusqu'alors.

Aveugles, esprits vains qu'en ses rêts détestables,
Retient obstinément l'orgueil contagieux ;
Dieu régne : à mon exemple ouvrez vos foibles yeux!

Recompenser les bons & punir les coupables,
C'est le but de son œuvre, & le premier dessein
Qu'il conçût, qu'il forma, qu'il nourrit dans son sein.

Tout ce qu'ici l'erreur commune
Ose avec insolence, appeller en tout lieu,
Du titre extravagant de *sort* & de *fortune*,
N'est que la volonté, que l'ordre de ce Dieu,
Qui voyant tout d'un œil bien différent du nôtre,
Refuse son oreille à de folles clameurs;
Qui transporte à son gré, d'une race en une autre,
Les biens, les rangs & les honneurs;
Et qui toujours trop bon, soit qu'il ôte ou qu'il donne,
Contraire dans un temps, favorable aujourd'hui,
Ne fait injustice à personne,
Puisque tout l'Univers, sans partage, est à lui.

M. Massieu de Clerval termina la séance par l'Ode suivante.

HARPOCRATES

OU LE DIEU DU SILENCE.

DIeu du sécret & du silence,
Je viens aujourd'hui t'honorer!
Le succès qui fait ta puissance,
Me force encore à t'admirer;
Toûjours enchanté de ton être,
Je viens te faire reconnoître

Comme un Fils du plus grand des Dieux,
Pour toi je prends le ton sublime,
Et ma Muse te légitime,
Si-tôt que tu fais des heureux !

On a douté s'il est un homme
Qui t'ait érigé des Autels....
J'en trouve un exemple dans Rome,
Digne de ses Dieux immortels:
Comme eux devenu tutélaire,
[1] C'est un Fils qui cèle à sa Mere,
Les entreprises du Sénat;
Dès que sa gloire l'intéresse,
Il vient immoler sa tendresse
A la sûreté de l'Etat.

[2] Toi qui dans la Celtibérie,
Fus l'effroi de Viriathus,
Toi l'ornement de la Patrie
Et le modèle des vertus!
Tonnant sur de coupables têtes,
Tu fis voir que l'art des conquêtes,
Etoit celui d'être discret;
Sous les yeux de Rome assemblée,
Ta robe auroit été brûlée,
Si ta robe eût sçû ton sécret.

[1] Papyrius surnommé Pretextatus.

[2] Metellus.

Parmi les Héros de la Grece,
Le Sécret étoit adoré ;
Dans le Temple de la Sagesse,
Ce Dieu fut toujours réveré.
[1] Ce Guerrier instruit par Socrates,
Encensoit encor Harpocrates,
Dans son exil & ses travaux ;
Malgré la cabale & la haine,
Jamais le vrai sécret d'Athene,
Ne transpira chez ses Rivaux.

[2] Et toi célébre Athenienne,
Ton silence a fait ta grandeur ;
Que ton Héroïsme parvienne
Au Sexe dont tu fais l'honneur !
Contre le fils de Pisistrate,
La conjuration éclate,
Tu sçais en garder le sécret ;
Et l'acier de tes dents déchire
La langue qui pouvoit te nuire
Dans les maux qu'on te préparoit.

Mais pourquoi chercher des exemples

[1] Alcibiade.

[2] Leœna sçût la conspiration d'Harmodius contre Hipparque, & aima mieux se couper la langue avec les dents, que de découvrir les Conjurés, lorsque par l'ordre d'Hippias frere d'Hipparque, elle fut mise à la question. Les Athéniens élevérent en son honneur une statuë qui représentoit une lionne sans langue.

Dans des siécles presqu'inconnus ?
N'a-t-on pas au fond de nos Temples,
Encensé les mêmes vertus ?
Des combats ouvrons la barriére . . .
Couvert de sang & de poussiére,
Villars est venu nous venger ;
A Denain son Conseil de guerre,
Par son sécret calma la Terre
Q'Eugene avoit sçû ravager.

[1] Mânes de ce fameux Sarmate
Qui combattit à Fontenoy ;
Lui, dont le bruit encore éclate
Chez son Bienfaiteur & mon Roi ;
Lui, dont on chérit la mémoire,
Qui cent fois chargea la Victoire
De ses audacieux projets ;
Venez, apprénez à la France,
Que le Sécret & le Silence
Furent l'ame de ses succès !

[2] Fondateur de ta République,
Toi qui plus grand que tes Ayeux,
Reçus de la faveur publique,
Le titre de Silentieux !
Quand les disgraces t'environnent,
Quand Horn & d'Egmont t'abandonnent,
Tu ne quittes point ton objet :

[1] Le Maréchal de Saxe.

[2] Guillaume I. Prince d'Orange.

Gémissante sous l'Ibérie,
Pour rendre libre ta Patrie,
Tu n'eus recours qu'à ton sécret !

❧

C'est assez évoquer la Cendre
De ces illustres Conquérans ;
N'est-il donc plus permis de prendre
Des exemples chez les vivans ?
Armés contre qui nous offense,
Par le courage & la prudence,
[1] Nos Chefs à Mahon sont conduits ;
Et nos Vaisseaux maîtres de l'onde,
Pénetrent dans le nouveau Monde,
A l'insçu de nos ennemis.

❧

Si j'entre dans le ministére,
Je vois Fleury Rival d'Armand,
Rendre le Lorrain tributaire,
Sans en être le Conquérant ;
Le sécret, qui rend tout durable,
Doit sans doute être impénétrable
Chez ceux qui nous donnent des Loix :
Fleury, dès l'âge le plus tendre,
A son éleve fit comprendre,
Que le sécret est l'Art des Rois.

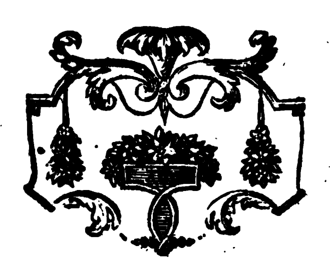
❧

Qui mieux que Louis fait usage

[1] Le Maréchal de Richelieu & le Marquis de Monti.

De cette vertu des Héros ?...
Elle s'allie à ſon courage :
Elle préſide à ſes travaux ;
Ce qu'il reſout eſt un myſtere...
Malgré l'indulgence d'un Pere
Qui donne à tous un libre accès :
De ſon Conſeil rien ne tranſpire,
Et rien ne peut nous en inſtruire,
Que nos Traités & nos ſuccès.

Vû par l'Académie, MASSIEU DE CLERVAL Sécretaire.



A CAEN, de l'Imprimerie de P. CHALOPIN.



EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES DE CAEN,

Du Jeudi 13 Janvier 1757.

MONSIEUR Bocquet du Haut-Bosq qui avoit accepté le Directorat dans la derniere Séance, ouvrit celle-ci par le Discours suivant.

» Quelques hommes à talens se » voyent sans cesse dans leur talent &

» ils s'estiment trop ; certains hommes
» d'esprit ne mettant point de bornes
» au desir qu'ils ont de sçavoir, ne se
» sçavent aucun gré de ce qu'ils possé-
» dent : ils ne voyent que ce qui leur
» manque, & ils ne se donnent aucu-
» ne valeur.

» Le présomptueux se décèle ordi-
» nairement par un langage figuré,
» fastueux & irrégulier, du haut du-
» quel il semble maîtriser les hommes
» & les principes. L'humilité excessive
» est sujette à rendre le discours ram-
» pant & à l'enerver par une exacti-
» tude minutieuse ; on diroit que le
» stile tremble comme l'Auteur.

» Le ton avantageux choque tout
» le monde ; l'humilité est trop souvent
» prise au mot ; on ne vaut rien quand
» on croit beaucoup valoir : on vaut
» peu quand on croit ne valoir rien.

» Tout nous avertit donc d'éviter
» également ces deux extrêmes, & si
» le mérite qui se sent, qui rend justi-
» ce aux autres & qui sçait se mettre
» à sa place, sans s'enfler ni s'avilir,
» mérite seul nos suffrages ; l'assûrance
» modeste qui se contracte dans le com-
» merce des bons Auteurs & des hon-

» nêtes gens & par une longue habi-
» tude de ſouffrir le grand jour, méri-
» te ſeule notre choix ; elle éleve les
» idées, elle eſt la ſource des expreſſions
» nobles, elle tient le ſtile en propor-
» tion avec les choſes & les circonſtan-
» ces, & elle y répand une aménité
» qui ne manque jamais de captiver
» la bienveillance.

» C'eſt cette heureuſe aſſûrance que
» j'invoque aujourd'huy, Mrs. pour ré-
» pondre à l'honneur que vous me fai-
» tes, & pour ne point ſuccomber ſous
» le poids que vous m'impoſez. Accoû-
» tumé depuis long-temps à l'honneur
» de m'aſſeoir parmi vous, j'aurois à
» faire un nouvel eſſai de courage pour
» me placer à votre tête ; mais j'ai dé-
» ja remporté ſur moi-même cette vic-
» toire, dont le fruit doit être de n'a-
» voir plus à ſoutenir un pareil com-
» bat.

» Toutes mes réflexions ſont faites,
» & toutes mes craintes ſont diſſipées ;
» je ſuis ſûr de votre indulgence, & je
» connois mes devoirs ; je ſçais que je
» n'ai la gloire de vous être aſſocié,
» qu'à condition de partager vos tra-
» vaux & vos engagemens. Vous vou-

» lez bien remplir * un nombre de Séan-
» ces publiques, auquel je n'ay pas con-
» noissance qu'aucune Académie se soit
» assujettie; le Public reçoit sans doute
» ce tribut volontaire avec un senti-
» ment qui vous donne une distinction
» de plus parmi les Citoyens : n'est-il
» pas juste que chacun de ceux que
» vous avez honorés de votre choix,
» prouve qu'il en est digne, à ce Public
» bénévole, mais observateur exact &
» peu disposé à hazarder sa considé-
» ration; qui dans son cœur n'accorde
» de de dispense qu'à ceux de qui il re-
» çoit d'ailleurs des services plus essen-
» tiels. On est trop heureux de vous ap-
» partenir, Mrs. & de lui plaire au prix
» de quelques veilles nécessaires par el-
» les-mêmes à la nourriture de l'es-
» prit. Mes fonctions m'enchantent lors-
» que je considére ces avantages, avec
» celui d'entrer dans une route frayée
» par le bon goût de mes prédéces-
» seurs, celui d'avoir devant les yeux
» un modèle perpétuel le plus propre

* L'Académie des Belles Lettres de Caen, s'assemble tous les premiers Jeudis du mois, depuis la St. Martin jusqu'au mois de Juillet inclusivement.

» à m'empêcher de m'en écarter, & la
» précieuse prérogative de gouter avec
» réflexion & le premier, des beautés
» qui passent toûjours trop vite à la
» lecture.

» Il dépendra de vous, Mrs. de ren-
» dre ma satisfaction complette en
» me remettant assez tôt vos Ouvrages,
» pour que j'aye le temps de les traiter
» avec une circonspection digne d'eux,
» & que des fleurs qui auront échapé
» à une main plus délicate, ne soient
» point flétries, s'il est possible, en pas-
» sant par les miennes. «

Après ce Compliment, qui étoit aussi honorable pour l'Académie que pour son Directeur, Mr. Bocquet résuma la premiere partie d'une Dissertation de Mr. de la Londe sur les Antiquités de la Ville de Caen. Cette Ville, selon Mr. de la Londe, doit son origne aux Cadetes descendus des Celtes; les conjectures fondées & les preuves solides dont il appuye son opinion, ne laissent point de vuide dans la Chronologie & satisferont, sans doute, l'esprit des bons patriotes, par un dévelopement de faits & d'idées qui n'avoient point encore été aussi utilement mis en œuvre.

Cette Dissertation sera imprimée à la suite de ces Mémoires; elle mérite d'autant plus de voir le jour, qu'elle est une preuve des sentimens dont Mr. de la Londe est animé. Les embellissemens de la Ville de Caen, les travaux à faire à son Port & à sa Riviere, occupent sans cesse le zèle de cet Académicien; & Mr. Bocquet qui n'a jamais manqué de louer les hommes dignes de l'être, lui a rendu cette justice, en résumant la premiere partie de sa Dissertation, dont le plan nous est tracé dans la Réponse suivante.

» Votre Patriotisme, Mr. s'étend à
» tout; non content d'avoir tenté si
» long-temps, aux dépens de votre
» repos, les moyens de procurer de
» grands avantages à la Ville de Caen,
» vous sacrifiez encore vos veilles à la
» découverte de son origine; vous vou-
» lez qu'elle soit noble & digne d'elle,
» & par une excellente politique, à
» laquelle vous sçavez ajuster la vrai-
» semblance, vous rejettez les Chroni-
» ques qui ne nous font pas remonter
» à des siécles assez reculés; nous ne de-
» mandons qu'à nous élancer avec vous
» au-delà de ces cruels usurpateurs, aux-

» quels nous devons imputer les pré-
» jugés désavantageux qui se sont per-
» pétués sur notre compte ; ils n'ont,
» à le bien prendre, d'autre cause, que
» notre nom malheureusement substi-
» tué à celui de Neustriens que nous
» portions autrefois si honorablement ;
» il nous importe donc beaucoup de ve-
„ nir directement des Celtes descendus
„ de Japhet, appellés par la suite Gau-
„ lois, en possession desquels étoit an-
„ ciennement la Neustrie ; ils avoient
„ (dites-vous, Mr.) l'éloquence, la va-
„ leur, la solidité de l'esprit & toutes
„ les qualités morales, excepté l'huma-
„ nité dans la victoire ; l'univers convient
„ de notre réformation sur ce dernier
„ article.

„ Mais pourquoi Jules César a-t-il
„ nommé tant de Peuples de la Celtique,
„ sans désigner les habitans de Caen ?
„ Il nous suffit d'avoir fait partie d'une
„ Nation dont il faisoit beaucoup de
„ cas, & ce n'est point notre faute, si
„ nous portons un nom qui a été défi-
„ guré tant de fois, qu'on n'entend plus
„ les Historiens, lorsqu'ils en parlent.
„ Nous voyons les Cadetes bien établis
„ à Lisieux & à Bayeux, & c'est là où

„ un nuage qui nous envelope, nous em-
„ pêche d'appercevoir comment la Vil-
„ le de Caen a pû acquérir le titre de
„ Capitale, qui sembloit appartenir à
„ Bayeux.

„ Nous entrevoyons par vos ingénieu-
„ ses conjectures, Mr. que Caen a dû
„ être le lieu choisi pour tous les Sei-
„ gneurs du Peuple des Cadetes, pour
„ leurs assemblées & pour leurs conseils;
„ ce qui a donné occasion d'y cons-
„ truire un Château; que le quartier de
„ Darnetal étant voisin de ce Château,
„ a d'abord été fréquenté & bien-tôt
„ habité par des Marchands de toute
„ espèce de denrées, & vous rappor-
„ tez des preuves suffisantes du Port qui
„ se forma ensuite au confluent de l'Or-
„ ne & de l'Odon, pour l'arrivée des
„ marchandises qui venoient par eau, &
„ pour la défense de ce même quar-
„ tier. Ces commodités, l'abondance
„ des bois, les avantages de ce grand
„ Quay, qui commençoit à la basse Al-
„ lemagne, où la Mer en venant d'Oys-
„ trehan venoit recevoir l'Orne, & le
„ concours des Seigneurs, ont dû, as-
„ sez naturellement, être les causes des
„ aggrandissemens que cette Ville a

„ reçûs

„ reçûs ; elle s'est renduë célèbre par
„ les Siéges qu'elle a soutenus ; sa fidé-
„ lité au Roi lui a mérité des privi-
„ léges, qui par leur étenduë & leur sin-
„ gularité ne pouvoient manquer de
„ la peupler ; l'industrie a mis à profit
„ les avantages de la nature ; elle a
„ produit un grand nombre d'hommes
„ illustres dans tous les genres ; le gé-
„ nie a introduit & multiplié les eta-
„ blissemens qui lui étoient propres ;
„ il ne lui manque plus que des cir-
„ constances favorables au succès du
„ magnifique projet qui vous intéresse
„ & qui doit la mettre dans la premiere
„ classe des Villes du Royaume.

„ Nous partagerons d'avance avec
„ vous, Mr. le plaisir que vous donne-
„ ront les détails de la continuation de
„ votre Traité.

Mr. Blot, Professeur Royal de Médecine & de Botanique, lut ensuite la premiere partie de son Traité sur les Entes ou Greffes comme il avoit déja lû plusieurs Discours sur la génération des Plantes, dont on a promis l'impression, & qui sont analogues à ce Traité, ils paroîtront sans doute un jour, sous le titre collectif des Œuvres de Mr. Blot.

Mr. le Directeur répondit à cet Académicien, d'une façon à ne pas nous faire persévérer dans l'attente de ses Ouvrages. „ Le bon goût, dit-il, de
„ l'instruction, se prête de lui-même au
„ ton naïf que vous avez pris, Mr.
„ pour traiter les sécrets de la Nature.
„ Le stile mystérieux & apprêté de la
„ plûpart des Auteurs, ne vaut pas la
„ simplicité de vos Leçons; celle de vo-
„ tre cœur se manifeste par l'indiffé-
„ rence que vous professez pour le titre
„ d'Inventeur. Rien ne vous touche que
„ l'intérêt de la Société; ce qui m'éton-
„ ne, c'est que vous sembliez ignorer
„ le prix d'un si beau sentiment, en
„ mettant en question, s'il mérite plus
„ ou moins de loüanges, que l'invention
„ elle-même: elle honore certainement
„ l'Inventeur, & il a droit d'en être
„ jaloux; mais elle n'est que l'ouverture
„ d'une carriere immense à parcourir,
„ le premier de tous les dégrés qui mé-
„ nent à la perfection, le germe d'un
„ fruit que la République ne doit cueil-
„ lir qu'avec le tems, & elle est souvent
„ l'effet d'un heureux hazard, qui ne
„ s'adresse pas toujours au plus habile.
„ L'art d'employer les découvertes, de
„ les purifier comme par le creuset, &

„ de les appropriér au genre humain,
„ ne peut être payé que de toute sa re-
„ connoissance : qu'on ne m'objecte point
„ l'emprunt des lumiéres d'autrui ; c'est
„ lui, si je ne me trompe ; qui est es-
„ sentiellement le pere de tout ce qui
„ s'appelle science.

„ Vous nous donnez aujourd'hui, Mr.
„ la premiére partie d'une excellente
„ Dissertation sur l'Incision, Greffe ou
„ Ente ; qui est une branche de votre
„ immense Traité sur la nature appar-
„ tenante à la Végétation.

„ Parmi quelques réflexions générales
„ qui vous servent d'introduction, vous
„ remarquez que, malgré l'ancien-
„ neté de la matiere, les Ouvrages cé-
„ lèbres auxquels elle a donné lieu, &
„ l'expérience successive de tant de sié-
„ cles, l'air neuf que les Modernes ont
„ sçû donner à leurs observations, sou-
„ tenu par l'amour de la nouveauté ;
„ nous a fait illusion : vous nous ouvrez
„ les yeux sur le peu d'acquisitions que
„ nous avons fait, & sur le méchanisme
„ qui régne chez nos Jardiniers.

„ Vous entrez en matiere en nous
„ dévelopant cette lame, couche ou
„ péribois, appellé *Livre* par les An-

„ ciens, qui est entre la partie interne
„ de l'écorce, & la derniere couche
„ boiseuse du tronc ; cette couche étant
„ composée de fibres plus souples & plus
„ dilatées que toutes les autres, admet
„ en plus grande quantité les sucs nécessaires pour fixer son union avec la derniere couche boiseuse : elle doit devenir à son tour couche ligneuse, boiseuse, & marquer son année comme les
„ autres. C'est là la base de la greffe,
„ qui ne s'opére bien qu'en adoptant si
„ parfaitement le *Livre* de la greffe au
„ *Livre* du sujet, que la réünion des
„ vaisseaux par la communication des
„ sucs ne souffre aucune difficulté.

„ Vous appuyez ensuite, Mr. sur des
„ raisonnemens solides, que le sujet
„ & la greffe doivent être absolument
„ de même caractere ; que les unions
„ contre nature, comme celle du rosier
„ avec le genêt, & d'autres faussement
„ rapportées, ne peuvent réüssir ; &
„ que c'est une erreur de croire qu'on
„ peut améliorer les fruits, en répétant
„ l'opération de la greffe avec les propres branches de l'arbre.

„ Vous préférez les pousses nouvelles,
„ qu'on appelle bois de l'année, sans
„ avoir égard à leur exposition, ni à

„ l'âge du ſujet; vous recommandez que „ la greffe ſoit levée ſur un arbre chargé „ de bout à fruit, ce qui influë ſur ſa „ fertilité pendant tout le temps de ſa „ durée; vous choiſiſſez ſoigneuſement „ des rameaux nets, ſains & robuſtes; „ & vous obſervez de les prendre à la „ place, où les branches auxquelles ils „ appartiennent, ont la même direc- „ tion, pente ou courbure, à laquelle „ le ſujet eſt deſtiné; par exemple; pour „ un éventail, des branches horiſonta- „ les ſemées de quatre bourgeons au „ moins, qui ſoient l'eſpérance d'autant „ de branches dans l'année; pour le „ buiſſon ou pour une haute tige à belle „ tête, des jets partant perpendiculai- „ rement de la cime de l'arbre.

„ Cette derniere maxime vous donne „ occaſion de pourvoir à la beauté & à „ l'utilité des plants de pommiers dans „ les campagnes, par une attention de „ trois ou quatre de leurs premieres an- „ nées, à retrancher les branches qui „ s'oppoſent à l'arrondiſſement de leur „ tête; la forme des arbres ſera plus „ agréable, leurs branches ſeront plus „ vigoureuſes; celles du deſſous n'in- „ commoderont point le labourage, &

„ n'en souffriront point ; ils seront moins
„ en prise aux vents, & la terre qu'ils
„ auront offusquée sera féconde. Enfin
„ vous nous indiquez la mousse suffisam-
„ ment humide, qui par sa forme &
„ sa propriété de conserver long-tems
„ sa fraicheur, est l'envelope la plus con-
„ venable pour transporter au loin des
„ greffes, & même en la mouillant da-
„ vantage, des écussons, mais à une
„ moindre distance.

„ Remplis de vos observations géné-
„ rales, nous attendons, Mr. avec em-
„ pressement, les détails que vous nous
„ promettez.

Vû par l'Académie. MASSIEU DE CLERVAL, Sécrétaire.



A CAEN, de l'Imprimerie de P. CHALOPIN.



EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES DE CAEN,

Du 4 Février 1757.



MONSIEUR de la Londe lut la seconde partie de ses Recherches sur les Antiquités de la Ville de Caen, & le P. Rondel Jésuite lut un Discours sur la Génération des Couleurs. Nous nous trouvons

encore dans la nécessité de ne faire connoître ce Discours que par la voie de l'analyse : celle ci a été faite par M. le Vice-Protecteur, & c'est un dédommagement pour le Public.

RE'PONSE
DE M. LE VICE-PROTECTEUR
Au Discours du R. P. Rondel.

DAns la nature, il n'y a rien qui ne soit utile ou agréable. Les couleurs nous font distinguer les objets, & nous présentent mille tableaux divers ; elles réünissent donc ces deux avantages.

Les Poëtes qui doivent peindre à l'esprit, & le Vulgaire qui ne peut juger que d'après les sens trompeurs, ont raison de placer les couleurs dans l'objet ; le Philosophe qui le dépoüille de ses charmes étrangers, en leur donnant une autre cause, ne nous prive pas heureusement de l'effet, & nous joüissons également de la pompe éclatante dont la nature brille à nos yeux, quoique leur organe ne fasse qu'exciter dans notre ame la sensation des couleurs, par la

tranſmiſſion des rayons réfléchis ou réfractés, qui ſont entre nous & l'objet. Ainſi la couleur réſide dans notre ame ; c'eſt la premiere queſtion qui ne ſouffre point de difficulté.

Il n'en eſt pas de même de la ſeconde, qui eſt de ſçavoir ſi le principe de la génération des couleurs eſt dans les rayons de lumiere, ou dans la texture des parties du corps, qui les rend propres à donner telle ou telle modification à la lumiere dont ils ſont frappés ; ou (pour mieux m'expliquer) ſi (comme le prétend Newton) l'objet réfléchit les rayons qu'il reçoit colorés ; ou ſi (comme le ſoutient Deſcartes) les rayons n'ont point de couleurs, mais en frappant les corps dont les parties ſont autant de petits clavecins, ils ſont repouſſés plus ou moins fort ; ſuivant que la corde qu'ils ont pincée, eſt plus ou moins tenduë, & la différence des vibrations qui ébranlent la retine, produit la différence des couleurs.

Le célèbre P. Caſtel a voulu réaliſer cette idée. Sept couleurs primitives, comme ſept tons dans la Muſique, ont favoriſé ſon entrepriſe commencée en 1725. mais la facture de ſon clavecin

est si extraordinaire, qu'on a eu tort de se plaindre qu'il se faisoit toûjours & ne s'achevoit pas. La mort de l'Auteur détruit toutes nos espérances ; & il faut s'en tenir à la métaphore de Descartes.

Ce Génie Créateur, qui a appris aux hommes à penser, leur a appris en même tems à le combattre ; & Newton n'a profité du chemin frayé, que pour s'ouvrir une route nouvelle. Il a attaqué avec un succès presque égal, le systême des tourbillons & celui des couleurs.

Il est vrai que nous venons d'entendre des objections d'autant plus fortes, qu'elles sont fondées sur des expériences nouvelles ; mais il faut essayer de trouver la solution de ces difficultés dans les principes de Newton, qui ne les a pas prévûës.

Le Prisme (dit-on) fait & défait les couleurs, d'où l'on conclut qu'elles ne sont pas inaltérables, & par conséquent qu'elles ne font point partie de l'essence des rayons : voici l'expérience sur laquelle on se fonde. Si vous regardez dans la chambre obscure avec un prisme, un spectre coloré par un autre prisme qui lui transmet la lumiere, vous ne verrez qu'une bande lumineuse sans aucune

teinte ; si au contraire vous regardez avec un prisme une bande lumineuse, elle vous paroîtra colorée.

Il me semble qu'on peut répondre, que l'effet du prisme qui transmet la lumiere à l'objet, doit être différent de l'effet du prisme qui reçoit la lumiere de l'objet.

Le prisme qui reçoit la lumiere avant l'objet, divise le rayon avant que de le transmettre, & le rayon divisé colore le spectre ; si alors vous prenez un autre prisme pour regarder le spectre coloré, ce second prisme réünit les parties du rayon que la réfraction avoit écartées les unes des autres, & cette réunion qui ne vous présente qu'une bande lumineuse, ne peut en aucune maniere tendre à détruire ou à altérer la nature des rayons.

La même raison explique la seconde partie de l'expérience. Le rayon introduit sans prisme dans la chambre obscure, ne présente à vos yeux qu'une bande lumineuse ; mais si vous prenez un prisme, ce rayon est séparé, & vous voyez un spectre coloré, où sans prisme, vous ne voyez qu'une bande lumineuse.

Je passe aux autres expériences qui

ſemblent détruire l'immutabilité des rayons.

Dans la chambre obſcure, ſi l'on place une baguette entre le priſme & le ſpectre coloré, on voit l'ombre de la baguette, & que les couleurs voiſines s'altérent; en plein air, ſi l'on met une tache noire ſur une feuille de papier blanc, on voit autour de la tache la même bordure ou les mêmes franges colorées qu'on ne voyoit auparavant qu'autour de la feuille de papier, lorſqu'il étoit tout blanc.

Je réponds par un principe de Newton, qui dit que ces bordures ne ſont autre choſe que les extrémités d'autant d'images de l'objet entier, qu'il y a de différentes couleurs dans la lumiere, & qui ne tombent pas toutes dans le même lieu, à cauſe des différentes réfrangibilités des rayons; d'où il s'enſuit que ſur le ſpectre coloré, l'ombre de la baguette, & ſur le papier blanc la tache noire, doivent avoir une bordure pareille à celle de l'extremité de la feüille de papier, parce que l'ombre de la baguette & la tache noire termine les images de l'objet comme les bords de la feüille de papier.

Mais, dit-on, ſi derriere la feüille de

papier, on met un corps plus ſombre, les franges colorées changent de place, les unes montent & les autres deſcendent.

La réponſe eſt, que la différence de la réfrangibilité donne les couleurs dans un ordre renverſé, à cauſe du croiſſement des rayons, & que l'épaiſſeur de l'objet décide de la réfrangibilité.

Au lieu de nous arrêter ſur une feüille de papier, conſidérons la peau du viſage. Il eſt certain qu'elle n'eſt point colorée par elle-même, puiſque la couleur du viſage varie ſuivant les différentes affections de l'ame & du corps.

Le viſage le plus rouge, par un changement ſubit, devient blanc, ſi le corps reçoit une atteinte douloureuſe, ou l'ame une nouvelle effrayante.

Je vous * vois, Mrs. encore palir, en vous rappellant cet affreux moment, où nous fûmes accablés par le déteſtable attentat qui a menacé les jours du meilleurs des Rois! Heureux ſous un Monarque bien-aimé qui n'entreprend, qu'à regret & à la derniere extrémité, la Guerre la plus juſte; qui n'uſe de ſa

* Il n'appartenoit qu'à Mr. de Fontette, de faire ſortir auſſi adroitement de ſon Sujet, les ſentimens dont il eſt affecté.

Puissance que pour nous donner la paix, & dont la bonté du cœur, connuë de tous ses Sujets, pardonneroit au Monstre qui la frappé, s'il ne devoit pas une vengeance à l'État, qui demande la sûreté d'une vie si précieuse à son bonheur ; quelle surprise d'apprendre qu'elle est attaquée, & que la main furieuse & sacrilége est celle d'un François ! En vain on nous rassûre sur le danger ; la blessure est guérie, mais la playe que la gloire de la Nation en a reçuë, saignera toûjours !

Nous frémissons encore de honte & de douleur, & cette cruelle idée suspend la circulation du sang : ne pouvant plus aborder dans les petits vaisseaux lympathiques, il laisse affaisser les artéres capillaires extrêmement fines qui rampent dans la peau, & parconséquent augmentent son épaisseur, dont l'effet est la pâleur qui prouve nôtre juste consternation, & qui démontre que la réfrangibilité des rayons varie, suivant l'épaisseur de l'objet qu'on regarde.

Enfin on prétend prouver que les rayons changent de place sans que les couleurs en changent.

L'expérience est simple. Dans la

chambre obſcure, il ne s'agit que d'approcher ou d'éloigner le carton du côté convexe du Priſme, ſur le haut duquel on a placé un T renverſé ; on voit ſon ombre traverſer ſucceſſivement les ſept bandes colorées & dans un certain point ſe redreſſer.

Il faut l'avouer, l'objection eſt embarraſſante ; en effet de ce que le T renverſé ſe redreſſe, on conclut avec raiſon, que c'eſt l'effet du croiſſement des rayons dans un certain point, où ceux d'en bas ſont forcés de porter en haut, & ceux d'en haut de porter en bas, & dans ce cas (ſelon Newton) les couleurs étant eſſentielles aux raïons, elles devroient les ſuivre dans leur changement, ce qui n'arrive pas.

D'un autre côté, c'eſt un principe certain que les rayons les moins réfractés doivent être réunis le plus loin, & l'expérience prouve que ſi le carton eſt placé avant le foyer, les rayons rouges ſont ſur les bords, & ſi le carton eſt placé après le foyer, c'eſt au contraire les rayons bleus réünis les premiers, qui alors renferment les autres & ſont ſur les bords, d'où il s'enſuit que de ce que dans l'expérience propoſée, les couleurs ne changent pas de place, il en faut

conclure que le chemin que parcourt le carton, n'est pas plus grand que l'espèce du foyer, & par conséquent que les rayons ne se croisent pas ; mais s'ils ne se croisent pas, comment l'ombre du T renversé peut-elle se redresser ?

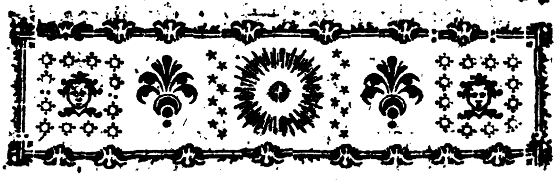
Cette objection, je le répete, est embarrassante ; mais si elle attaque une des parties du systême de Newton, elle ne prouve rien pour celui de Descartes.

Il faut donc suspendre nos recherches, jusqu'à ce que l'on soit plus instruit sur la nature de la lumiere & des corps, c'est-à-dire qu'il faut attendre long-temps & peut-être toûjours. Pour entreprendre de pénétrer un pareil mystére, il faut des yeux plus perçans que les miens ; je crains même que les regards que j'ai jettés sur les couleurs, ne paroissent profanes ; trop heureux, si l'on ne me taxe pas d'en avoir parlé comme un aveugle !

Cette derniere réflexion n'est qu'un élégant badinage ; on ne peut s'y méprendre & l'on ne rabattra rien d'un éloge que la modestie désavouë.

Vû par l'Académie. Massieu de Clerval, Sécrétaire.

Extrait



EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES DE CAEN,

Du 3 Mars 1757

M De la Londe lut dans cette Séance, la troisiéme partie de sa Dissertation ou de ses recherches sur les Antiquités de la Ville de Caen. Mr. Bocquet lui répondit avec autant de politesse que de vérité „ que son esprit

„ de persévérance & de ressource l'a-
„ voit heureusement conduit à travers
„ la nuit des temps ; qu'il étoit parvé-
„ nu à une époque où une lumiere
„ plus claire alloit s'offrir à ses regards
„ curieux. Qu'elle fourniroit vraisem-
„ blablement assez pour assurer ses pas
„ jusqu'à ces beaux jours, que nous ne
„ comptons plus que par les embellis-
„ semens que nous voyons se projetter
„ & s'achever avec la même rapidité ; "
Mr. Bocquet fait ici allusion aux travaux entrepris & commencés par les Maire & Echevins de la Ville de Caen :
„ Ce sont, dit-il, des fruits de la pro-
„ pagation du goût des Arts : ce sont
„ autant de merveilles, si l'on consi-
„ dére les circonstances dans lesquelles
„ ils ont été entrepris, & si l'on com-
„ pare ces circonstances à celles dont
„ on n'avoit tiré nul parti, quoique
„ beaucoup plus favorables ; & ce sont
„ des preuves certaines & durables du
„ zèle & de l'habileté des Magistrats
„ à qui nous les devons.

Mr. de Bléville lut ensuite une Dissertation sur le déplacement des Fossiles, composée par feu Mr. de Bleville du Bocage. Mr. Bocquet plaignit l'Académie

ſur la perte qu'elle a faite par la mort de cet habile Académicien, à qui il donna des loüanges bien méritées.

» A peine, dit-il, avons-nous eû le
» temps, Mrs. de nous féliciter d'avoir
» pour Associé Mr. du Bocage de Ble-
» ville, du Havre de Grace, Membre
» de l'Académie de Rouen, qu'une mort
» prématurée nous l'a enlevé. Nous de-
» vons les regrets les plus sincéres aux
» qualités de ſon cœur, aux talens de
» ſon esprit, à ſon respect pour la Re-
» ligion, à la pureté de ſes mœurs, &
» aux études profondes & ſuivies qu'il
» ſe proposoit de partager avec nous,
» par une correspondance auſſi utile
» qu'agréable. Aſſez peu de tems avant
» ſa mort, il l'avoit commencée, en nous
» envoyant une Diſſertation ſur le dé-
» placement des Coquilles Foſſiles : c'eſt
» reconnoître ſon bienfait que d'en offrir
» la lecture, & c'eſt la maniere de le
» loüer la plus complette.



ESSAI
SUR LE DÉPLACEMENT
DES COQUILLES FOSSILES,

Par M. de Bleville du Bocage.

ON découvre aux environs du Havre, lorſque la Mer ſe retire, un grand Banc pétrifié & fort dur, rempli d'une prodigieuſe quantité de coquillages d'eſpèces différentes, qui m'ont fait naître pluſieurs réflexions, dont celles que je hazarde aujourd'hui ſont la ſuite.

Trouver dans la Mer un rocher intérieurement & extérieurement rempli de coquilles qu'elle ſeule produit ; rien ne paroît en cela de fort extraordinaire ; parmi ces coquilles en diſtinguer un nombre infini qu'on n'a jamais vû exiſter dans nos Mers, & qu'on ne pêche que fort loin, en remarquer même pluſieurs dont l'eſpèce eſt abſolument inconnuë, c'eſt un objet aſſez ſurprenant en ſoi ; mais la ſurpriſe fait bientôt place à l'admi-

ration, lorſque l'on vient à conſidérer que ces ſortes de coquillages foſſiles, ainſi qu'une infinité de poiſſons, de plantes marines & d'autres productions de la Mer, ſe trouvent pétrifiées & répanduës dans les quatre parties du Monde aux lieux les plus éloignés de la Mer, dans les Iſles comme dans le Continent, ſur les plus hautes montagnes comme dans les plus profondes carrieres, au milieu des marnes, des ardoiſes, des pierres, des marbres même, les uns iſolés, ſéparés de toute matiere, & preſque ſans aucune différence de ce qu'ils ſont vivans dans la Mer, d'autres parfaitement bien conſervés dans la marne & la craye, d'autres adhérens aux corps les plus durs, même au ſilex, devenus ſilex eux mêmes & quelquefois auſſi comme agatifiés, d'autres enfin remplis de matiere ferrugineuſe : ce Phénomène ſingulier a de tous temps exercé le raiſonnement des Phyſiciens.

Je ne prétends point examiner ici ſi la plûpart des coquillages foſſiles qui paroiſſent pétrifiés, le ſont en effet ; ou bien ſi, ſuivant le ſentiment de pluſieurs Sçavans, & particuliérement celui de Mr. Bernard de Juſſieu, qui nie abſolu-

ment, & peut-être avec raiſon, toute eſpèce de pétrification en ce genre, ces coquillages n'ont fait que ſervir de moule & donner la forme au ſuc pétrifiant, à la matiere ou à la concrétion qui les repréſentent au naturel, & ſe ſont enſuite détruits avec le temps. Je ne prétends point non plus traiter de la maniere dont cette pétrification ou concrétion quelle qu'elle ſoit, s'eſt opérée; il eſt tant de Sçavans qui ont épié la nature dans ſes longues & ſécretes opérations telles que celles ci, qu'on ne peut qu'admirer ce qu'ils en ont dit, & qu'il ne me convient pas d'entrer en lice avec eux.

Mais les raiſons qu'on a renduës juſqu'ici du déplacement des foſſiles, ne me paroiſſant pas ſatisfaiſantes & laiſſant des difficultés inſurmontables, j'ai crû pouvoir hazarder mes conjectures, ſuivant leſquelles ce déplacement ceſſeroit d'être étonnant.

Il ſeroit trop long & trop difficile de rapporter le nombre des différens ſyſtêmes qui ont été formés à ce ſujet: quelques-uns pour trancher toute difficulté, ont aſſuré que ces ſortes de foſſiles n'étoient autre choſe qu'un pur jeu de la nature, & ne tenoient des coquillages,

des plantes, &c. que la ressemblance ; sentiment absurde & insoutenable : il ne faut que voir les coquillages fossiles toujours les mêmes & sans variété, chacun en son genre, & les confronter avec ceux de leur espèce qu'on pêche vivans, pour être convaincu qu'ils sont eux-mêmes de vrais coquillages ; quoiqu'il faille convenir de bonne foi qu'il en est quelques-uns dont on ne connoît point absolument l'espèce vivante, telle est, par exemple, celle qu'on nomme Cornes d'Ammon : leur forme analogue à toutes les autres coquilles avec lesquelles on les trouve confonduës dans les rochers, prouve incontestablement que ces Cornes d'Ammon sont elles-mêmes des coquilles, & de ce qu'on n'en voit aucune de vivante, on ne doit pas conclure qu'elles n'existent point ; on doit au contraire conjecturer que cette sorte de poisson n'habite que dans le fond de la Mer, & n'approche jamais des rivages : peut-être aussi se tient-il dans des Isles ou des Continens qui n'ont point encore été découverts.

D'autres ont avancé avec aussi peu de fondement, que les coquillages poussés par la Mer dans les cavités de la terre

s'y étoient nourris, & qu'ensuite ils étoient d'eux-mêmes, avec le secours de la chaleur & des vapeurs, parvenus à monter jusques sur les montagnes où nous les voyons.

D'autres dans la vieille erreur que la plûpart des Insectes se formoient sans suivre les voyes ordinaires de la génération, ont cru que les coquillages fossiles s'étoient engendré d'eux-mêmes dans la terre, & qu'ils y avoient vêcu.

Il en est qui ont soutenu que les sémences & les œufs des coquillages y ayant été portés par la Mer, les rivieres, les canaux souterrains ou autrement, jusques dans le sein de la terre, ils y avoient pû, quoique hors de leur élément propre, éclorre, vivre, croître & dans la suite des temps s'y pétrifier.

Il en est enfin qui ont pensé que des hommes, des oiseaux ou même le vent, avoient porté les coquillages dans tous les endroits où ils se trouvent aujourd'hui.

Tous ces systêmes qui ne méritent pas d'être sérieusement réfutés, l'ont cependant été; ensorte que personne n'osant maintenant les adopter, on s'accorde presque unanimement à n'attribuer la cause du déplacement des coquillages,

dont plusieurs ne prennent naissance & ne vivent que dans les Indes & dans l'Amérique, & qu'on trouve cependant en cent endroits différens de l'Europe, qu'à un bouleversement général de la matiere qui compose le Globe Terrestre.

Des rochers qui en plusieurs lieux paroissent culbutés au milieu des plaines, sans qu'on remarque aux environs aucune montagne dont ils ayent pû se détacher, les couches & les lits de pierre qui sont dans leur état naturel parallele à l'horison, & qu'on voit cependant en quantité de carrieres rompuës & inclinées en divers sens, sont encore des preuves manifestes de la réalité de ce bouleversement, dont nous ne trouverions d'ailleurs aucune époque, si nous n'étions pas assurés qu'il y a eu un Déluge.

C'est donc au Déluge que la plus grande, & j'ose le dire, que la plus saine partie des Physiciens attribuë la cause du déplacement des Fossiles. Néanmoins parmi ceux qui adoptent encore ce systême, les opinions sont encore partagées sur la façon dont les coquillages ont dû être déplacés & transportés au temps du Déluge; on peut réduire ces opinions à

deux principales, que je me contenterai d'extraire & de réfuter en peu de mots.

La premiere, que pendant le Déluge, toute la matiere du Globe Terrestre fut entiérement dissoluë par les eaux, que les particules de pierre, de marbre & des autres fossiles furent désunies, qu'elles se trouvérent flottantes & suspenduës & enlevées dans l'eau avec des coquillages, des plantes, &c. & que l'eau cessant de tenir suspenduës toutes ces substances, elles sont retombées dans l'état où elles étoient auparavant, & ont entraîné avec soi les coquillages & les plantes qu'on trouve aujourd'hui parmi elles.

L'expérience nous démontre que l'eau n'est point un dissolvant tel qu'on le suppose gratuitement ici; la terre a bien pû être détrempée & amollie sur sa surface pendant la durée du Déluge, mais on n'a aucune raison de croire que tous les corps durs qui la composent ayent pour lors été détruits & réduits en poudre; & quand on admettroit cette supposition extraordinaire, qu'en résulteroit-il? Tombe t-il sous les sens, que des particules telles que celles qui forment les pierres & les marbres, & qui sont fort avant

dans la terre, ayent pû devenir flottantes : qu'enfin la matiere la plus dure ait été dissoluë, tandis que des corps fragiles & délicats tels que la plupart des coquillages, auront résisté à ce dissolvant ; que les arbres, les plantes & leur sémence ; les feuilles même n'en auront reçu aucune altération, & se seront conservés pour couvrir une seconde fois la Terre ?

La seconde opinion n'attribuë qu'à la violence des eaux & des vents au temps du Déluge le déplacement des coquillages, en sorte que le concours de ces deux élemens a pû les arracher du fond de la Mer, les transporter d'un bout de la Terre à l'autre & jusques sur les plus hautes montagnes, & qu'avec le temps une partie de ces coquillages s'est enfoncé par son propre poids, s'y est pétrifié, &c.

Quelque violence que l'on suppose aux eaux & aux vents du Deluge, il est difficile de penser qu'ils ayent été capables d'arracher du fond de la Mer, & de transporter à plusieurs milliers de lieuës & jusques sur les plus hautes montagnes, des corps pesans qui ne flottent point, & souvent d'un volume & d'un poids considérable. Il est des Cornes d'Ammon qui pesent plus de 300 liv. En travaillant

il y a quelques années, aux fortifications de Metz, les Soldats en trouvérent une qui avoit plus de trois pieds de diamétre ; elle s'ouvrit en deux parties égales d'un seul coup de masse : Mr. de Cormontagne, Ingénieur en Chef, en conserve encore une moitié.

Croira-t-on, dis-je, qu'un corps de ce volume & plusieurs autres de différente espèce plus grands encore, qu'on trouve dans les carrieres, ayent pû être entraînées par les eaux ? On peut me dire que les rivages de la Mer sont remplis de cailloux & de coquilles qu'elle roule continuellement ; mais tout ce qu'on y rencontre de corps solides, ne provient que de ses bords ou des endroits qui en sont peu éloignés, & jamais du fond de la Mer, où il est aisé de concevoir qu'elle n'a pas le mouvement, l'impétuosité & la force qu'on lui connoît sur sa surface, & particuliérement dans les lieux qui lui résistent & où elle se brise. Ainsi quand on conviendroit qu'elle pouvoit avoir dans le temps qu'elle monta sur la terre, autant & infiniment plus de rapidité, que n'en ont les plus impétueux torrens, on concevra qu'elle a pû entraîner une partie de ce qui se sera trouvé dans son cours, tandis

que les corps résidans dans le fond de son bassin n'auront presque rien perdu de leur tranquillité ; d'ailleurs les cailloux que la Mer roule doivent être, & sont en effet arrondis, & les coquilles frustes, c'est à-dire, qui ont perdu par le frottement & en roulant, une partie de leur configuration extérieure ; les coquillages fossiles roulés & poussés violemment par les eaux du Déluge devroient donc être frustes, ce qu'on ne remarque point ; la plûpart au contraire sont aussi entiers que s'ils sortoient de la Mer. Mais supposons que tous les corps marins ayent pû être arrachés & transportés sans se briser ou s'altérer, qu'ils ayent pû même, si l'on veut, devenir flottans, ce systême nous montreroit bien la cause du déplacement des coquillages qu'on trouve sur la terre & jusques sur les montagnes ; mais non de ces sortes de fossiles qu'on tire du sein de la terre & des carrieres à quelque profondeur qu'on les puisse creuser : dira-t-on qu'ils s'y sont enfoncés par leur propre poids ? Il s'y en trouve de si délicats & de si légers, tels que l'*Echinites*, par exemple, qu'ils auroient dû par les loix de l'équilibre demeurer toûjours sur la superficie, & qu'ils n'au-

roient assurément pû s'enfoncer sans la briser.

Je ne fais aucun doute que le Déluge ne soit l'unique cause du déplacement des coquillages; le déplacement étoit naturel & même nécessaire dans la façon dont je conçois que le Déluge s'est opéré.

Il faut d'abord convenir d'un principe, c'est que le Déluge, de quelque façon qu'on le conçoive, n'a pû arriver que par un miracle, je veux dire par le renversement de l'ordre établi dans la Nature: l'admettre, & en vouloir donner des raisons purement Physiques, ce seroit une illusion; pour moi je tire mes preuves de l'Ecriture Sainte dont je ne prétends point m'écarter. Il est constant qu'en suivant littéralement les expressions du I. Chapitre de la Genese, on conçoit que Dieu créa d'abord la Terre unie dans sa surface, c'est-à-dire, sans montagnes, ni vallées, ni abysme, & dans cet état il falloit nécessairement qu'elle fût telle qu'elle a été au temps du Déluge, c'est-à-dire, toute envelopée des eaux qui n'avoient point encore de lieu propre pour leur retraite; & cela est si vrai, que le vent, que l'air n'étoit porté que sur les eaux: *Spiritus Domini fere-*

batur super aquas. Je ne crois pas qu'on s'avise de penser qu'il soit question de l'Esprit de Dieu, qui n'avoit pas assurément besoin d'être porté sur les eaux. Il n'est personne qui ne sente que le mot *Spiritus* ne signifie ici autre chose que le vent & l'air, ainsi qu'il est employé en ce sens en différens endroits de l'Ecriture.

Si les montagnes eussent existé dès-lors, si une partie de la Terre eût été découverte, l'Ecriture n'eût pas dit simplement que ce souffle du Seigneur, cet air n'étoit porté que sur les eaux ; l'expression eût été impropre, & il eût fallu dire en ce cas, que l'air étoit porté sur la terre, & sur les eaux comme il l'est aujourd'hui.

Mais une preuve bien plus frappante, c'est que Dieu qui avoit créé les eaux dès le premier jour, ne découvrit la Terre & ne forma la Mer que le troisiéme jour de la Création : *Congregentur aquæ quæ sub Cœlo sunt in locum unum & appareat arida.* On voit bien positivement que ce ne fut qu'à cette parole de Dieu que la Terre fut en partie délivrée des eaux qui l'envelopoient ; alors le bassin de la Mer se creusa à ses dépens,

les montagnes s'élevérent, & les eaux en suivant la pente & les loix de l'équilibre que Dieu leur avoit imposées au moment de leur création, se précipitérent dans ce bassin; alors seulement la Terre & la Mer cessérent d'être confonduës, & reçurent chacune un nom: *Et vocavit Deus aridam Terram, congregationesque aquarum appellavit Mare.*

A ne consulter même que ce qui se passe continuellement sur la terre, tout semble nous annoncer que la surface en a dû être unie, & qu'elle le seroit encore si une force surnaturelle ne lui avoit fait perdre cette forme qu'elle reprend insensiblement. En effet, un des forts argumens dont on se soit servi contre ceux qui osent avancer que le Monde est éternel, c'est l'existance des montagnes, puisqu'on ne peut nier qu'elles ne perdent peu à peu quelque chose de leur élévation, à moins que de démentir toutes les observations & les expériences; le vent, la pluye, les orages en emportent continuellement quelques legéres parties, qui s'arrêtant pour un temps dans le fond des vallées, les rendent moins profondes; les rochers même les plus durs ne résistent point aux injures

de

de l'air lorsqu'ils y sont exposés ; la révolution alternative & du froid & du chaud, du sec & de l'humide, la gelée, les fendent, les calcinent & les détruisent entiérement à la longue.

Tout démontre aussi que les vallées sont aujourd'hui plus élevées qu'elles ne l'ont été : premiérement on y trouve toûjours beaucoup plus de terre franche que sur les montagnes où le tuf est souvent découvert, tandis que dans le fond des vallées on ne le rencontre qu'après avoir ordinairement beaucoup fouillé ; en second lieu on observe à peu près la même chose par rapport aux lits de glaise, sur lesquels les eaux qui forment les fontaines & les sources s'arrêtent & coulent ; en sorte qu'un puits abondant fait au pied & sur le penchant d'un côteau, n'a souvent que quatre toises de profondeur, tandis que celui qu'on aura creusé un peu plus loin & dans le fond d'une vallée, en aura deux fois autant ; ce qui ne se trouve néanmoins vrai que dans les vallées au milieu desquelles il ne coule pas de riviere ; car alors plus on approche des rivieres, moins les puits sont profonds : la raison en est sensible, mais elle n'a aucun trait à la matiere que je traite.

Nous voyons enfin que les anciens édifices bâtis au fond des vallées, sont presque ensévelis dans la terre par la partie extérieure de leurs murailles, de façon qu'on n'entre dans l'intérieur qu'en descendant : les fossés des Villes & des Châteaux, & les autres endroits creux se remplissent & se comblent insensiblement, d'ou l'on ne peut s'empêcher de conclure que les lieux élevés décroissent d'autant.

Les rivieres & les torrens entraînent sans cesse avec eux du limon, du sable, du gravier, des pierres qu'ils portent à la Mer; la Mer même le long des côtes mine & déracine peu à peu les rochers, emporte des parties considérables de terres & de montagnes.

De toutes ces observations, il résulte que si la Mer perd tous les jours quelque chose de sa profondeur, elle gagne tous les jours quelque chose en surface; de façon qu'après une révolution de plusieurs milliers de siécles (s'il plaisoit à Dieu de donner une telle durée à la Terre) les montagnes s'anéantiroient absolument, l'abysme se combleroit, & la Terre enfin reprendroit sa premiere forme, & redeviendroit unie dans sa surface telle que Dieu la créa d'abord.

En vain m'objecteroit-on que ceque la Mer emporte d'un côté elle le rapporte de l'autre, & qu'on voit quelquefois des terres d'alluvion se former, & quelquefois même aussi des Isles qui s'élèvent du fond de la Mer; dans le premier cas qui est plus particulier aux rivieres, il n'est pas surprenant qu'au moyen de quelque obstacle qui se rencontre, le courant dépose & accumule peu à peu une partie des terres qu'il enlève sans cesse: d'ailleurs quant au second qui n'a peut-être que la même cause, mais qu'on n'attribue communément qu'à l'effet de quelques volcans ou feux souterrains, il faut convenir que c'est une espèce de phénomène aussi admirable qu'il est rare; mais dans l'un & l'autre cas, on ne peut pas dire que ces nouveaux amas de terre soient en aucune sorte comparables à la quantité que la Mer & les rivieres en enlèvent sans cesse partout; de plus on n'a jamais vû dans les terres-d'alluvion & dans les nouvelles Isles, des montagnes s'élever & des rochers se former ou paroître: ces terres s'élèvent à peine au dessus du niveau de la Mer, cependant les montagnes & les rochers décroissent en effet; donc

cette objection ne détruit point ce que j'ai avancé.

Si l'on m'accorde qu'au moment de la Création, la Terre étoit unie dans sa surface, sans montagnes ni vallées (& je ne crois pas qu'il soit possible de démontrer qu'elle ait eû une autre forme) dès-là, dis-je, on doit juger qu'elle reprît cette même forme au temps du Déluge; & qu'à ce moyen les eaux dûrent une seconde fois enveloper toute la Terre, comme elles le faisoient au commencement.

Il est certain que lorsque ce Déluge arriva, Dieu ne créa point de nouvelles eaux; l'Ecriture dit simplement que les eaux inondérent la Terre, que toutes les fontaines de l'abysme furent rompuës, les cataractes du Ciel ouverts, & que la pluye tomba pendant quarante jours & quarante nuits. Les cataractes du Ciel, pour me servir de l'Ecriture, formérent une pluye continuelle pendant quarante jours & quarante nuits; quelque forte qu'on la puisse supposer, ce n'étoit toûjours qu'une pluye & non pas un torrent, puisqu'en ce cas l'Arche n'y auroit pas pû certainement résister, & que d'ailleurs l'Ecriture nous dit positivement

que c'étoit une pluye : or une pluye de quarante jours & de quarante nuits ne pouvoit fournir un volume d'eau capable d'enveloper toute la Terre & de couvrir les plus hautes montagnes. On a observé que les pluyes produisent en ce pays, année commune environ dix-huit pouces d'eau en hauteur; en supposant que lorsque le Déluge arriva, il tomboit en vingt-quatre heures autant de pluye sur la terre qu'il en tombe aujourd'hui pendant une année, en triplant même cette quantité, & cette supposition est sans contredit assez forte, une telle pluye n'auroit produit en quarante jours & quarante nuits, qu'une hauteur d'eau de deux mille cent soixante pouces ou trente toises; ce qui n'approche assurément pas de l'élévation des moindres montagnes, à les mesurer du niveau de la Mer. Aussi Dieu eut-il recours aux eaux du grand Abysme : *Rupti sunt fontes Abyssi magnæ*. Que peut on entendre par ce grand Abysme, sinon celui dans lequel Dieu rassembla toutes les eaux au troisiéme jour de la Création, & qu'il nomma Mer ?

Nous voyons que dans tout l'ordre de la Nature, Dieu s'est assujetti aux loix

d'œconomie les plus ſimples & les plus courtes d'opérer : or la maniere la plus ſimple & la plus courte d'obliger les eaux d'inonder toute la Terre, ſans rien changer aux loix de l'équilibre que le Créateur leur avoit pour toûjours impoſées, c'étoit d'anéantir l'Abyſme, de combler le baſſin de la Mer ; l'unique moyen de le faire, c'étoit de donner le mouvement aux montagnes, & de les laiſſer s'affaiſſer & s'écrouler pour réduire la Terre dans ſa premiere forme ; c'eſt-à-dire, la rendre une ſeconde fois unie dans ſa ſurface, & par conſéquent envelopée des eaux. David ſemble nous indiquer cet écroulement des montagnes ; * *Montes ſicut cera fluxerunt à facie Domini.* Il ſemble auſſi nous indiquer la façon dont le Déluge finit en ſuivant mon hypothèſe : ** *Montes exultaverunt ſicut arietes, & colles ſicut agni ovium. A facie Domini remota eſt Terra.* Nous ne voyons aucun autre événement auquel des expreſſions auſſi fortes puiſſent être appliquées.

Ce bouleverſement de toute la Terre n'a pas dû ſe faire par un mouvement

* Pſalm. 93.
** Pſalm. 113.

ſubit & violent qui auroit néceſſairement culbuté toute la ſurface du Globe Terreſtre, & enſéveli dans ſes ruines tout ce qui le couvroit. La Terre a pû ſuperficiellement s'écrouler en quelques endroits ; elle a pû ſimplement s'affaiſſer dans d'autres, & conſerver par ce moyen quelques parties de ſa ſurface. La main qui conduiſoit cet Ouvrage, le faiſoit avec autant de ſageſſe que d'œconomie. Les corps faciles à ſe mouvoir, tels que les ſables, le limon & autres ſemblables, purent couler doucement dans l'Abyſme, tandis que les rochers & les autres corps ſolides auxquels ceux-ci avoient ſervi de baſe, pûrent y rouler & s'y précipiter : d'ailleurs le Déluge ayant duré en tout plus d'un an, & par conſéquent l'Abyſme ayant été ſix mois environ à ſe remplir, & autant de temps à ſe recreuſer, on conçoit que le mouvement des corps terreſtres dans ces deux révolutions ne dut pas être précipité, & qu'ainſi la plûpart des arbres & des plantes avec leurs ſémences, furent conſervés pour croître & multiplier de nouveau.

On objectera peut-être à la deſtruction que je ſuppoſe des montagnes, ces

paroles de la Geneſe : *Quindecim cubitis altior fuit aqua ſuper montes quos operuerat.*

Malgré le reſpect qui eſt dû aux expreſſions de l'Ecriture, on peut interpréter celles-ci, en diſant que les montagnes furent tellement abaiſſées, que l'eau les couvroit de 15 coudées. La liberté que je me donne n'eſt pas ſans exemple ; le S. Eſprit en dictant aux Hiſtoriens Sacrés les faits & les miracles, a pû leur laiſſer ignorer les moyens qu'il a pris pour les opérer.

L'Ecriture eſt remplie d'expreſſions qui marquent la ſtabilité de la Terre & le mouvement du Soleil autour d'elle. Joſué a dit poſitivement : *Sol ne movearis...Steteruntque Sol & Luna.* Cela n'empêche pas que le ſyſtême de Copernic n'ait été établi, & ne ſoit aujourd'hui univerſellement reçu parmi les Chrétiens.

Dès qu'il plut à Dieu de faire ceſſer le Déluge, la même puiſſance qui avoit creuſé l'Abyſme le troiſiéme jour de la Création, le creuſa de nouveau ; pour lors les eaux s'y précipitérent, les montagnes s'élèvérent, & formérent une Terre telle que nous la voyons aujourd'hui,

& non telle qu'elle étoit avant le Déluge, Dieu ne s'étant point assujetti à lui rendre exactement sa premiere configuration. Les parties de la Terre qui avoient été peu auparavant occupées par la Mer, purent se trouver élevées en montagnes, celles qui avoient été montagnes purent devenir des Abysmes ; & dans le désordre causé par deux mouvemens si différens de toute la matiere, pour former & pour faire cesser le Déluge, quantité de corps ont été transportés & confondus avec d'autres qui leur étoient tout à fait étrangers.

Or en admettant ce systême, le déplacemeut des coquilles cesse d'être étonnant ; on conçoit même qu'il a dû nécessairement arriver : car pour remplir la profondeur immense de l'Abysme, il a dû se faire un écroulement immense ; les montagnes ont dû s'affaisser de fort loin, lorsque Dieu donna à la matiere qui le compose une sorte de fluidité qui les détermina à couler dans l'Abysme ; elles ont dû de même retourner fort loin sur leurs pas, lorsque l'Abysme fut creusé une seconde fois, & ce double mouvement a dû transporter les corps à plusieurs milliers de lieuës de l'endroit où ils

avoient pris naissance ; & je ne doute pas que s'il étoit possible de creuser dans le fond de la Mer, on y trouveroit quantité de plantes & de corps terrestres, comme nous en trouvons de marins sur la Terre & dans les carrieres.

Ces coquillages ayant roulé parmi les sables, la terre & les autres corps avec lesquels ils se trouvérent mêlés lors du Déluge, ils s'arrêtérent enfin aux lieux où nous les voyons aujourd'hui ; & les différens états dans lesquels nous les remarquons, dépendent des différens endroits où ils ont été fixés, & des différentes matiéres qui les ont envelopés : ceux qu'on tire du fond de la terre ont été remplis des sucs pétrifians, de concrétions qui les ont pénétrés, remplis & détruits, & qui n'ont conservé que leur forme ; d'autres ensévelis dans la glaise, la craye & les marnes, ont été conservés sans aucune altération de même que ceux qui sont demeurés sur la superficie de la Terre.

La conservation de ces fossiles n'a rien de surprenant dans mon hypothèse ; la terre & le sable avec lesquels ils étoient mêlés, ont dû les garantir du frottement violent & de la destruction ; ils ont pû

(ainsi envelopés) rouler fort loin & fort long temps, sans que le mouvement les ait rendus frustes ou altéré leur configuration.

Au reste, comme j'ai dit qu'en tout ceci je ne prétends pas m'écarter de l'Ecriture Sainte, on pourroit m'accuser d'avoir ignoré ou celé ce qu'elle pourroit avoir de plus opposé à mon sentiment, si je ne le rapportois pas.

L'Arche s'arrêta sur les montagnes d'Armenie : les fleuves qui existoient avant le Déluge coulent encore, puisque l'Ecriture nous en nomme quelques-uns comme existans en parlant du Paradis Terrestre ; donc les montagnes n'ont pas été détruites, ni la surface de la Terre changée par le Déluge.

Je réponds premiérement que rien ne nous démontre que la montagne sur laquelle l'Arche s'arrêta ait existé avant & pendant le Déluge ; car de ce que l'Histoire l'appelle Montagne d'Armenie, il seroit absurde de conclure qu'il y ait eû avant le Déluge une contrée portant ce nom, qui ne lui a été donné que long-temps après par Aram fils de Sem, qui s'y vint établir : or je conçois que lorsque les eaux s'écoulérent & les monta-

gnes se relevérent, l'Arche se trouvant alors au dessus de l'une de celles qui s'élevoient ainsi, elle s'y arrêta. L'Historien n'a pû autrement désigner cette montagne, que par le nom qu'elle portoit au temps qu'il écrivoit. Quant aux fleuves, j'avouë de bonne foi que l'objection est forte, mais je ne la crois pas sans replique. 1°. Le Paradis Terrestre dont on cherche aujourd'hui vainement la place & les vestiges, n'existant constamment plus, je conclus qu'il a été détruit par le Déluge, & sa destruction est une preuve de la vérité de mon systême. Je ne suis assurément pas le premier qui ait attribué au Déluge la destruction du Paradis Terrestre ; * plusieurs Sçavans l'ont soutenu, quoiqu'ils n'ayent pas pensé d'ailleurs que le Déluge se soit opéré par le bouleversement que j'imagine. 2°. Tout le monde ne convient pas que les fleuves qui arrosoient ce Jardin de délices, existent encore ; les sentimens sont tellement partagés sur l'endroit où peuvent couler ceux que l'Ecriture appelle *Phison* & *Géhon*, les conjéctures que l'on forme à ce sujet,

* Blais. Viega Jesuit. Portugais = Gilbert Genebrard Archevêque d'Aix. Jérôme. Oleaster Dominic. Portug. Ces. Jansenius. Le Pere Berruyer.

ont si peu de rapport avec la description qu'en fait la Genese, qu'on peut conclure hardiment qu'ils n'existent plus, au moins tels qu'ils étoient avant le Déluge. Si l'Historien parle de leurs cours à présent, c'est peut-être par un Hébraïsme fort ordinaire dans l'Ecriture Sainte, où le présent se prend indifféremment pour le *prétérit*, le futur pour l'*imparfait*, &c. Quant à l'Euphrate & au Tigre, en admettant que ceux qui portent aujourd'hui ce nom, soient constamment les mêmes dont il soit parlé dans l'Ecriture Sainte (ce qui paroît très-problématique) il a pu arriver que Dieu, pour perpétuer la mémoire du lieu où il avoit placé le premier Homme, a permis que ce lieu conservât ce foible vestige de sa premiere situation : peut-être aussi après avoir été détruite par le Déluge, lui fut-elle ensuite en partie renduë.

On pourroit sans doute me faire plusieurs autres objections, peut-être aussi fortes que celles-ci. Je passerois les bornes que je me suis prescrites, si je voulois les rapporter & les réfuter toutes.

Au surplus, je ne me flatte pas d'avoir donné à ce nouveau systême l'évidence d'une démonstration ; si j'ai pû

prouver que la maniere dont je conçois que le Déluge s'est opéré, est possible & même vraisemblable, mon objet est rempli, puisqu'on concluëra que le déplacement des coquilles en étoit une suite nécessaire.

La Séance fut terminée par la lecture du Compliment de Mr. Guis, Associé à l'Académie. Quoique l'usage des complimens soit à peine toléré, Mr. de Guis a trouvé sa dispense dans une heureuse façon de s'exprimer.

Si la grandeur, dit-il, d'un bienfait est la mesure de la reconnoissance qu'il exige, la mienne doit être sans bornes. Vous daignez, Mrs. me recevoir dans votre Corps Académique, un des plus illustres que les Muses ayent formé; vous placez mon nom dans vos fastes célèbres, à côté des Noms immortels qui les décorent; vous m'ouvrez ce Sanctuaire respectable, où tant d'Oracles ont été prononcés par les bouches les plus éloquentes; vous mettez sur ma tête le premier laurier qui m'ait couronné; vous m'associez à vos travaux, à votre gloire, à vos triomphes; enfin vous me rendez en quelque façon semblable à vous-mêmes.

Quel bonheur pour moi, & quel titre de la plus vive & de la plus tendre reconnoiſſance ! Qu'il m'eſt doux, Mrs. de devoir à l'amitié une partie de vos bienfaits ! * Mr. Titon du Tillet, un de vos plus dignes Confreres; ce Citoyen ſi zèlé pour la gloire de ſa Nation & pour le progrès des Lettres, cet homme admirable qui devroit vivre autant que ſa réputation, a préparé les voyes qui m'ont conduit juſqu'à vous. Vous avez crû ſur ſon témoignage, que j'avois quelque droit de vous appartenir; & votre déférence pour lui a preſque conſommé l'ouvrage que ſa bonté pour moi avoit commencé.

Je ne dois pas de moindres remercimens à votre illuſtre Vice-Protecteur. A peine Mr. de Fontette a-t-il mis ſous vos yeux quelques foibles productions d'une Muſe timide, à peine a-t-il parlé, que ſa voix a réuni tous les ſuffrages avec la même facilité que ſes qualités perſonnelles lui gagnent tous les cœurs L'Académie me proclame & m'adopte, parce qu'il m'a fait l'honneur de me propoſer. Tel eſt l'empire que le mérite d'un Grand Homme exerce ſur les eſprits !

* Auteur du Parnaſſe François.

Ici, Mrs. l'expreſſion me manque, & ma foible voix ne peut ſuffire aux ſentimens de mon cœur ; ce ſilence que le reſpect m'impoſe, eſt le premier hommage que je rends à Mr. le Cardinal de Luynes. Ce n'eſt ni la nobleſſe de ſon origine, ni les prééminences de ſon rang, ni l'éclat de ſa fortune qui m'éblouiſſent ; je ne vois dans le Mécene glorieux qui vous honore de ſa protection, que ſa vertu indépendante des titres qui l'environnent, & qu'il embellit encore par les graces qu'il lui prête. Quand il n'auroit pas puiſé ſon ſang dans une ſource auſſi illuſtre, quand il manqueroit de tous les avantages que donnent la naiſſance & la faveur, Mr. l'Archevêque de Sens devroit être tout ce qu'il eſt. Le mérite ſeul fait les hommes extraordinaires, la fortune les place.

C'eſt à vous, Mrs. de loüer le grand Prélat que j'admire ; eh ! quelles plus dignes plumes que les vôtres pourroient ſe charger de ce ſoin ? Vous embraſſez, vous réuniſſez tous les genres de Littérature. Je voudrois que les bornes d'un remerciment ſans appareil & que le cœur ſeul me dicte, me permiſſent d'entrer dans le détail ; chacun de vous, Mrs.

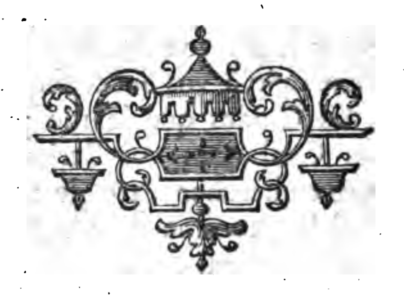
me

me fourniroit un modèle, ou d'un Poëte ſublime, ou d'un Orateur éloquent, ou d'un Hiſtorien exact, ou d'un Critique judicieux, ou d'un Métaphyſicien profond, & tous celui d'un Ecrivain éclairé par la raiſon, poli par l'uſage du monde, inſtruit par la reflexion, & perfectionné par le goût. J'en ai pour garant vos Ecrits; la réputation dont vous jouiſſez, l'aveu de la premiere Académie du Monde, l'eſtime univerſelle; héritiers de l'eſprit des Malherbes, des Ségrais, des Bocharts & des Huets, que votre Ville, Mere féconde en Génies heureux, a portés dans ſon ſein, vous ſervirez à votre tour, d'exemple à vos Succeſſeurs.

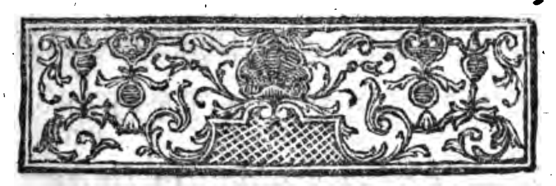
Voilà les Guides que je me propoſe de ſuivre: C'eſt dans vos Ecrits, Mrs. que je veux chercher l'art de me former; c'eſt là, comme dans une ſource pure, que je puiſerai ces beautés ſolides, ces graces naturelles, ce vrai ſi difficile à ſaiſir, qui aſſûrent aux Ouvrages une glorieuſe immortalité. En m'attachant à vous par les liens d'une Aſſociation qui me ſera toujours chere, vous m'avez donné les preuves les plus ſenſibles de votre bienveillance, & j'oſe dire, de votre eſtime. Je veux en me conſacrant

entiérement à vous, en me ſoumettant à la ſageſſe de vos conſeils, en travaillant de tout mon pouvoir à contribuer à la gloire de votre Académie, ſignaler ma gratitude & ma reconnoiſſance.

Vû par l'Académie. MASSIEU DE CLERVAL, Sécrétaire.



A CAEN, de l'Imprimerie de P. CHALOPIN.



EXTRAIT
DE LA
SÉANCE PUBLIQUE
DE
L'ACADÉMIE
DES BELLES LETTRES
DE CAEN,

Du mois d'Avril 1757.

CETTE Séance n'eſt remarquable que par la Diſſertation ſuivante ; elle eſt de Mr. Michaut, Membre de la Société Littéraire de Dijon, Cenſeur Royal & Aſſocié à l'Académie des Belles Lettres de Caen.

DISSERTATION

Sur la Version des Anciens Ouvrages François en Style Moderne.

IL est peu d'objets aussi intéressans pour la Littérature Françoise, que la conservation des anciens monumens de notre Langue, dont les Editions, quoique nombreuses, s'épuisent tous les jours par mille événemens qu'on ne peut prévoir ni éviter. Malgré les soins des Sçavans & des Curieux, non-seulement le temps qui n'épargne rien, réduit en poudre les plus rares trésors de l'esprit humain ; mais l'ignorance, la superstition & l'envie ne cessent d'y porter atteinte. Quels éloges ne méritent donc pas ceux qui consacrent leurs talens & leurs travaux à sauver de l'oubli, des Ouvrages dignes de l'immortalité ; à rajeunir une partie de nos vieux Auteurs, ou plûtôt à les faire renaître, pour ainsi dire, de leurs propres cendres ?

Le projet de remettre en commerce parmi nous une infinité de morceaux précieux qui se perdoient dans l'obscurité

des temps, & qui méritent de reparoître sous une décoration moderne, semble d'abord ouvrir une vaste carriere à nos Littérateurs ; mais en vain foüilleroit-on dans les Archives de l'Antiquité Gauloise, pour trouver les premiers vestiges de notre Langue ; ils n'existent plus, ou, s'il en reste par hazard quelques fragmens, ce n'est que dans des Copies informes, conservées par des Historiens qui sont aujourd'hui presque inconnus eux-mêmes.

En étudiant l'Histoire des révolutions de la Langue Françoise, on la voit d'âge en âge tantôt s'enrichir, & tantôt tomber dans l'indigence ; se polir dans un temps, & se corrompre dans un autre ; & toûjours par des vicissitudes perpétuelles changer de caractere, de goût & de style. Son origine est si obscure & si incertaine, que parmi nos plus habiles Grammairiens & nos plus profonds Etymologistes, les uns la dérivent du Celtique & les autres du Grec ; cependant il paroît que notre Langue, telle que nous la parlons aujourd'hui, n'est qu'une branche de celle des Romains. Lorsque ces fiers Conquérans eurent subjugué les Gaules, ils y établirent

des Préteurs & des Proconſuls annuels, qui adminiſtroient la juſtice en Latin : les Gaulois furent donc obligés pour l'intérêt même de leur fortune, d'en adopter l'idiome, qui corrompu peu à peu dans la bouche du Peuple, forma le *Vulgaire* ou le *Ruſtique Roman*.

Dès que les François commencérent à joüir des douceurs d'une vie tranquille, ils s'amuſérent à chanter leurs plaiſirs & leurs amours. Les Poëtes chargés de célébrer les grandes actions des Héros, y mêlérent la fiction & la galanterie : nos Romans n'étoient donc que des Hiſtoires fabuleuſes, fondées ſur les triomphes de l'amour & ſur la gloire des armes ; peintures naïves des mœurs d'une Nation encore groſſiére, dont les plus fidèles traductions ne nous repréſenteroient que le ridicule, ſans nous en faire ſentir les agrémens. Qu'on jette un coup d'œil ſur ces tableaux composés des merveileuſes avantures de nos anciens Paladins, on n'eſt pas moins frappé de l'extravagance du ſujet principal, que de la bizarrerie des Epiſodes : c'eſt une paſſion héroïque où la Nature ne perd point ſes droits ; c'eſt un Amant qui prépare ſon bonheur par la ſéduction, & le conſomme par l'enlèvement ;

ce sont des fêtes pompeuses terminées par de cruels combats ; ce sont des enchantemens magiques & des événemens incroyables. Il est bien étonnant qu'un goût si singulier ait régné constamment dans l'ancienne Cour de nos Rois. Nous nous souvenons encore de la magnificence des joûtes & des tournois. Ce n'est pas que dans ces brillans exercices il se formât de vaillans Guerriers ; peut-être même que le plus preux des Chevaliers Errans ne feroit aujourd'hui qu'un assez mauvais Soldat : quoiqu'il en soit, nos Historiens galans espéroient du moins que les Amadis déguisés sous un habit de mode, seroient en droit de nous plaire ; mais cette étrange mascarade n'a été favorable ni à l'ancienne Chevalerie, ni aux Inventeurs de ce nouveau Roman.

Il en est à peu près des productions de l'esprit, comme de celle de l'art ; on a plus gâté d'Originaux par la correction, qu'on n'en a perfectionné. En couvrant le fond de l'ancienne Romancie des fleurs de l'élocution moderne, craignons de la dépouiller de cette simplicité naturelle & de cette naïveté de style qui la caractérisent essentiellement. N'éprouvons-nous pas tous les jours, en voulant remplacer

certaines tournûres & certains termes de notre ancienne Langue, que la nouvelle, toute féconde qu'elle est, nous refuse des constructions & des mots équivalens? Parmi nos vieux Auteurs, il en est donc qui jouissent en quelque sorte du privilége exclusif de passer tels qu'ils sont à la postérité la plus reculée.

Quel accueil ferions-nous aux contes licentieux & aux ennuyeuses rapsodies que les Bardes, les Troubadours & les Jongleurs alloient réciter & chanter dans les Cours des Princes? Si sous le régne de S. Louis, ces misérables Rimeurs n'avoient déja plus d'accès chez les Grands, on peut bien assûrer que la plûpart des Comédies du Théâtre Provençal glaceroient aujourd'hui le Spectateur François.

Les Partisans de notre ancienne Poësie, qui vantent sa naïveté, ses graces, & je ne sçais quels charmes auxquels nous sommes devenus presque insensibles, pensent encore y retrouver l'esprit & les beautés des Poëtes Grecs & Latins. Si on en juge cependant par les Fabliaux qu'un Curieux vient de ramasser dans la poussiere de nos Bibliothéques, il faut avoüer que les Auteurs de ces Piéces obscènes, n'ont guéres réussi que dans celles qu'ils

sont tirées de leur propre fond; & que la nature quelqu'inculte qu'elle fût chez eux, valoit encore mieux que l'art grossier avec lequel ils ont mis en œuvre les trésors des Anciens. Mais quand même ces Poësies surannées comporteroient quelques agrémens particuliers dans les images, dans l'expression, ou dans la maniere de raconter, nos Traducteurs pourroient-ils se flatter de conserver si parfaitement dans le style moderne ces beautés naturelles, qu'elles n'y perdissent rien de leur mérite? Outre celles qui dépendent du génie & de la Langue, il en est d'autres attachés au caractere, aux usages & au goût du temps, qui ne passent jamais d'un siécle à l'autre sans décher. Les Poësies en Langues étrangeres, dont nous avons des Traductions Françoises, doivent servir ici de piéces de comparaison, & prouver par avance le peu de succès qu'auroit le rajeunissement de ces vieux Poëtes; & pour ne pas remonter si haut, que pourrions-nous substituer à l'élégant badinage de Marot, dont on n'imitera jamais bien les tournûres & les graces, qu'en le copiant lui-même? Aussi est-ce un genre d'agrémens consacré dans notre Poësie, & qui paroît toûjours avoir le mérite de la nouveauté.

Un autre genre inaccessible, pour ainsi dire, à nos Traducteurs, soit par rapport à la bizarrerie de l'expression, soit à cause de la bassesse & de la singularité du style; c'est le Burlesque, ce Comique populaire & bouffon, avec lequel on s'est trop long-tems familiarisé, singuliérement sur le Parnasse François.

Ceux qui ont fermé aux Traducteurs l'entrée du Temple d'Apollon, fondent cette exclusion sur l'impossibilité de faire passer dans la Version la plus exacte & la plus élégante, l'esprit & l'harmonie poëtiques; c'est-à-dire, la sublimité des pensées, la variété des figures, la magnificence des expressions & des termes. En effet, l'art n'a jamais appris à transporter dans une copie, le feu qui fait vivre & mouvoir les objets d'un tableau original. Parmi les Traducteurs François de Virgile, sans en excepter même le Cardinal du Perron, qui s'imaginoit follement avoir surpassé dans sa Version Poëtique l'Auteur de l'Enéïde, combien de serviles Imitateurs, combien d'infidèles Interprètes, que de foibles Copistes, qui ont quelquefois si mal exprimé les beautés & les graces de ce grand Poëte, qu'on douteroit presque qu'ils les eussent senties!

Par quelle heureuſe métamorphoſe Malherbe traveſti conſerveroit-il encore dans ſes Odes la cadence & l'harmonie dont nos Poëtes Lyriques ſemblent avoir déja perdu le ſécret ? Imitons, s'il ſe peut, & n'eſſayons jamais de traduire littéralement ces Poëtes aimables, qui brillent par une certaine délicateſſe, d'autant plus difficile à rendre dans la Verſion, que notre Langue n'a ſouvent qu'une ſeule maniere d'exprimer un ſentiment du cœur. On a vû, je l'avouë, la Marianne de Triſtan, le Cid de Corneille & d'autres Chef-d'œuvres Dramatiques, retouchés par le célebre Rouſſeau, nous enlever encore des applaudiſſemens un ſiécle après leur naiſſance: mais en donnant un nouveau luſtre aux Vers de la *Pucelle*, cette Héroïne ſi fameuſe dans notre Hiſtoire, & toûjours ſi malheureuſe dans l'Epopée, pourra-t-elle enfin reparoître avec honneur ſur le Parnaſſe François ?

Nos Traducteurs prétendroient-ils étendre leurs conquêtes juſques ſur ces cantons particuliers, où l'uſage conſtant d'un patois bizarre n'a pas permis à notre Langue de percer ? Et comment employer, comment faire ſentir les fineſſes

ſingulieres de ces dialectes ? L'exactitude & la politeſſe de la Langue Françoiſe étoufferoient, n'en doutons pas, les ſaillies & tout le feu des *Avantures du Baron de Fœneſte*.

Paſſons ſous ſilence ces Ouvrages enſévelis pour jamais dans les ténèbres de l'Antiquité, ces farces & ces déclamations indécentes, qui, à la honte des ſiécles qu'elles ont charmés, firent en même temps les délices du Théâtre & de la Chaire. Aujourd'hui que le flambeau de la Philoſophie nous a peut-être, il eſt vrai, trop éclairés, tant de prodiges ridicules confondus dans nos vieilles Chroniques, avec les grands événemens de l'Hiſtoire, ne feroient pas même illuſion au Peuple : auſſi rougiſſons-nous des traditions populaires & des fables abſurdes qui deshonorent nos anciennes Légendes ; ces pieuſes rêveries, où l'on découvre l'ignorance & la ſimplicité de nos Peres, ne ſont plus pour nous qu'un ſujet de ſcandale.

Mais parcourons les autres genres de Littérature ſur leſquels ſe ſont exercés nos Traducteurs, toûjours ſi inférieurs à leurs modèles : on s'imagine qu'en répandant ſur un ancien Ouvrage les graces

d'une nouvelle diction, on lui redonnera sa premiere valeur ; & souvent au contraire, on énerve l'expression, on affoiblit le sens, on détruit la force des pensées, & pour le dire en un mot, on ôte à l'Auteur l'originalité de son caractere.

Le Traducteur de l'ancienne Histoire de Geoffroy de Villehardoin, a-t-il saisi & rendu le ton de cette agréable naïveté qui régnoit dans la Cour du Comte de Champagne, où l'Auteur avoit été élevé ?

Le nouveau Joinville, qu'on a plûtôt corrompu que rectifié, ne ressemble plus à l'ancien que par certains fragmens originaux, qui, lorsqu'on les rapproche du style de l'Editeur, décident autant du mérite de l'un, que du mauvais goût de l'autre.

On préférera toûjours les veritables Mémoires de Sulli, à l'espèce de Paraphrase qu'on vient d'en publier. Qui osera jamais déguiser ainsi Commines, Montluc & Brantome, ces Historiens fameux qui se sont distingués par une façon particuliere de narrer & d'écrire, qu'il seroit impossible à aucun Traducteur de s'approprier ?

La Langue Françoise offre-t-elle aujourd'hui des beautés équivalentes à l'a-

ménité & à la douceur du vieux style d'Amyot, dont Racine lui-même * n'a pas crû pouvoir égaler la grace & l'énergie? Dans le siécle dernier, un Académicien, qui avoit peut-être plus d'esprit que de goût & de délicatesse, fut assez téméraire pour entreprendre une nouvelle Traduction du *Plutarque François*: vain effort; cette Version foible & plus infidèle que la premiere, après avoir été sifflée & flétrie par le satyrique du temps, fut généralement méprisée.

Ceux qui ont tenté de réformer, d'imiter ou de refondre Rabelais, n'ont pas été plus heureux; nous ne sentons plus dans leurs froides copies ni le sel, ni l'enjoûment de ce plaisant Cynique: les Savans mêmes qui ont commenté ses Œuvres, les ont brodées d'une érudition trop souvent étrangere au fond sur lequel elle a été appliquée; tant il est vrai qu'il y a des Ouvrages originaux, où l'on ne peut innover sans les détériorer.

On a traduit quelques passages des *Essais* de Montaigne, on en a détaché des pensées, on a voulu en tirer une sorte de quintessence, & presque toûjours sans succès. Montaigne est un de ces Philoso-

* Préface de sa Tragédie de Mithridate.

phes vifs & hardis, dont les idées sublimes & quelquefois singulieres, sont exprimées non-seulement avec force; mais encore avec une liberté & une franchise originales : ces deux caracteres, qui semblent faire son plus grand mérite, ont échapé à ses Interprètes ; ils l'ont défiguré & traduit en ridicule.

Dans la premiere *Astrée*, nous sommes touchés des discours tendres, délicats & naturels que tiennent entr'eux les Bergers & les Bergeres du Lignon : c'est le langage insinuant du cœur, c'est le véritable style de la passion ; c'est l'amour le plus pur, caché sous le voile d'une fiction agréable. Dans la nouvelle *Astrée*, comme dans presque tous nos Romans modernes, l'esprit est à la place du sentiment, l'art y étouffe la nature : ce n'est plus la candeur ni la Langue des fidèles Pasteurs du Lignon ; ce sont des Bergers fins, ingénieux, qui ont toute l'élégance & le manége de la Cour.

Tel fut à-peu-près le sort de la Version d'une partie des Œuvres de S. François de Sales : ce pieux Auteur, en se dévoüant au genre mystique, s'étoit fait un style qui lui appartenoit, un langage affectueux & propre à l'expression du

sentiment. Un Traducteur indiscret ; qui n'avoit pas même les premiers élémens de la Langue du cœur, l'a revêtu d'une parure si commune ; qu'il l'a rendu méconnoissable.

Pourquoi n'avons-nous donc que des Copies imparfaites de tant d'excellens Originaux ? C'est qu'il y a des beautés qui ne vieillissent point, qui brillent par un caractere & des graces inexprimables. Le style éloquent de Coëffeteau ; & la Prose harmonieuse de Balzac, n'auront-ils pas toûjours des charmes pour une oreille sensible & délicate ? Mais l'inconstance de la Langue a si fort changé notre goût à l'égard des Ouvrages d'esprit ; que nous avons vû quelquefois en moins d'un siécle, l'Ecrivain le plus correct & le plus poli ; devenir presque étranger à sa propre Patrie. Mlle. de Gournay & l'Abbé de Marolles, témoins de ce phénomène, ont avoüé que de leur temps la Langue avoit éprouvé une transformation si rapide ; qu'ils passoient eux-mêmes parmi leurs Contemporains pour de vieux Auteurs.

Aussi l'ancienneté du style a-t-elle rendu quantité de nos meilleurs Livres presque inintelligibles ; & comme ils cessent

déja

déja d'avoir parmi nous une valeur réelle, on se propose de les dénaturer ; car il est presque impossible d'en changer la forme, sans en dégrader le fond. On s'empresse même de toutes parts à traduire des Ouvrages dont le style ne devroit pas encore nous déplaire ; tels sont, par exemple, les Mémoires Historiques de Martin & de Guillaume du Bellay, ainsi que la République de Bodin, qui péchent peut-être moins par le langage, que par la prolixité & le défaut d'ordre. Cependant si nos Traducteurs, en reproduisant ces anciens Ouvrages, sçavent les enrichir de remarques instructives & curieuses, s'ils retranchent, s'ils conservent, s'ils arrangent avec un discernement fin & un goût exquis ; s'ils écrivent d'un style noble, élégant, & toûjours conforme au génie & aux tours de l'Original, le Public pourra-t-il sans injustice, refuser ses suffrages à de si loüables travaux ?

Puisqu'il y a si peu d'avantages à retirer de la Version de nos anciens Romans, puisque les productions de nos vieux Poëtes sont des monumens que l'art des Modernes ne peut ni restaurer, ni embellir ; puisqu'il y a des Ecrits dont

le caractere & l'expression paroissent inimitables ; quels seront donc les sujets propres à nous être transmis dans un nouveau langage ? Quels sont les anciens Auteurs François qu'on puisse rajeunir, si j'ose m'exprimer ainsi, sans altérer leurs traits, ou changer leur physionomie ? Il en est, sans doute, qui se prêteroient aux vûës de nos Traducteurs ; mais voyons auparavant si notre Langue sujette à tant de mutations, auroit pû jusqu'à présent se plier elle-même à toute l'étenduë de leur projet.

Le génie de la Langue Françoise, qui sembloit vouloir se fixer sous le régne de François I. a souffert successivement tant de variétés & d'innovations, qu'il seroit aisé d'y marquer les époques de plusieurs idiomes différens. Ronsard & du Bartas, honteux de son indigence, commençoient à l'enrichir des dépoüilles de la Grèce & de Rome ; mais ils abusérent de leurs conquêtes, & ne sçurent point assez déguiser leurs larcins. Si Henri Estienne ne se fût pas opposé aux progrès d'un jargon *italianisé*, qui en corrompoit déjà le style ; eût-elle si promptement acquis la pureté, la douceur, l'élégance & l'harmonie que nous admirons dans plusieurs

Ouvrages de nos Ecrivains modernes ?

Les Langues sont assujetties aux capri-
es du goût, comme le goût lui-même
épend des mœurs. Dans le beau siécle
Louis XIV. si semblable à celui d'Au-
ste, le luxe & la galanterie conduisi-
t à l'affectation & à la frivolité ; le
-esprit dégénéra, & la Langue se res-
ntit de cette décadence. Ce fut alors
Molière exposa si ingénieusement sur
Théâtre le ridicule des Précieuses &
fausses Sçavantes : cette vive Satyre
êta d'abord les progrès de la conta-
on ; une infinité de Grands Hommes
tout genre firent fleurir la Littéra-
re Françoise, & portérent notre Lan-
e à son plus haut point de splendeur.
omme de toutes celles de l'Europe,
le paroissoit la plus abondante & la
lus polie, elle devint aussi la plus éten-
uë & la plus universelle ; mais ayant
nfin abusé de son opulence, elle prit
out-à-coup un air presque Oriental, tant
lle se plût à cacher mystérieusement le
ns naturel sous le figuré. Dès que notre
angue eut adopté la métaphore, les
antithèses, les jeux de mots, les étincel-
les épigrammatiques, & tout l'appareil
de la fausse éloquence, on vit naître une

foule de ces brillantes bagatelles, qui seront peut-être un jour plus difficiles à traduire, que la plûpart des Ecrits publiés avant le régne de François I. On fût inondé de ces Ouvrages Ephémères, où dominent le génie, le tour & le style du Roman; enfin le Néologisme infecta toutes les parties de la Littérature. Quels troubles ses Partisans n'ont-ils pas excités dans la République des Lettres? Ils ont réduit l'étude de la Nature à de simples amusemens Philosophiques; ils ont banni la vaste & profonde érudition; ils ont répandu de vains ornemens sur les Sciences abstraites; ils ont resserré l'Histoire dans des abregés secs & insipides; leur froide Poësie n'a plus été qu'un amas de sentences & de maximes triviales.

A peine les fleurs *artificielles* du Néologisme commençoient-elles à passer de mode, que le faux Bel-esprit mit en vogue un je ne sçais quel style encore plus confus; un langage metaphysique & quintessencié, une maniere de parler toûjours relative au sentiment & aux mouvemens du cœur: nouveau genre romanesque, qui n'admettoit que des idées profondes & abstraites, des pensées sombres, des images fugitives, quelques

peintes légeres de la volupté, des tours recherchés, des expreſſions guindées, un coloris pâle & triſte : tableaux fades & monotones, dont la froideur parut inſuportable.

L'étude de l'Hiſtoire naturelle & des Arts, ayant ſuccédé au goût de la frivolité & du Roman, nous avons vû l'eſprit Philoſophique régner à ſon tour dans la Littérature. On négligeoit la méthode, l'enchaînement des idées, & par conſéquent la juſteſſe & la force du raiſonnement ; on écrivoit d'une façon ſi vague, que la plûpart des objets ſembloient nager dans le vuide. L'Eſprit Philoſophique qui préſide aujourd'hui à nos Ouvrages, diſtribue les choſes & les penſées, dicte l'expreſſion & les termes ; nouvelle révolution dans la Langue, qui devenant elle-même toute Philoſophique, va bientôt perdre ſes graces naturelles : renfermée dans le cercle de la Phyſique & des Arts, elle ne marchera plus que par circuits & par périphraſes ; mais à la fin fatiguée de ces longs détours, ne tombera-t-elle pas inſenſiblement dans la ſécherεſſe & dans la langueur ?

Quand on conſidére l'inſtabilité de notre Langue, les bizarres variétés du jar-

gon de la bagatelle, & les diverses altérations du goût & du style; on découvre en même tems les difficultés & les obstacles qui se sont toûjours opposés aux succès des nouvelles Traductions. En effet, comment représenter la naïveté de l'ancien langage, avec les expressions ridicules des Précieuses, le style entortillé du Néologisme, ou le ton Philosophique qu'on affecte aujourd'hui? Et d'ailleurs, ces nouveaux idiomes ont-ils jamais dédommagé la Langue des pertes qu'elle a essuyées par la proscription de certains termes pittoresques, tel, par exemple, que celui d'*Ondoyant*, qui exprime si bien l'agitation continuelle du cœur humain?

Mais si pour arrêter le cours des Ecrits futiles & pernicieux, qui corrompent encore tous les jours le goût & la Langue, nos Traducteurs veulent reproduire les chef-d'œuvres de l'ancienne Littérature Françoise; qu'ils prêtent la pureté l'abondance, la noblesse & les agrémens de notre Langue à ces sages Philosophes que l'esprit de systême n'a point égarés; à ces fidèles Historiens qui ont osé publier la vérité; à ces Théologiens paisibles qui n'ont pas eû la témérité de confondre leurs intérêts avec ceux de Dieu mê-

me ; à ces laborieux & ſçavans Juriſconſultes, qui ont combiné ſi heureuſement l'autorité des Loix Romaines avec la force de nos Coutumes & de nos uſages particuliers ; enfin à ces prudens Eſculapes, qu'on n'accuſera jamais d'avoir ſacrifié à des vaines opinions, la ſanté & la vie des hommes.

Quelle abondante & précieuſe récolte, que d'objets importans, que d'amuſemens utiles pour nos Traducteurs ! Qu'ils bornent donc aujourd'hui leur projet aux ſolides avantages que préſentent l'Hiſtoire & la Philoſophie ; qu'ils recherchent parmi les anciens monumens de la Langue Françoiſe, ces Ouvrages dont le bon goût a conſacré la mémoire ; & qu'ils n'aviliſſent point leur plume, en redonnant la vie au Satyrique inſolent, à l'écrivain obſcène, & ſur tout aux Auteurs téméraires que la Religion a condamnés à un ſilence éternel,

Vû par l'Académie. MASSIEU DE CLERVAL, Sécrétaire.

A CAEN, de l'Imprimerie de P. CHALOPIN.



EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES DE CAEN,

Du 5 May 1757.

LE R. P. André, Jesuite, lut un Discours sur *les Merveilles des Sens*. Il peut être regardé comme la suite d'un autre Discours sur les Merveilles du Corps Humain, qui a paru en 1754. avec l'ap-

probation de tous les Connoisseurs. Celui-ci ne dégénere point de la force du premier ; les Ouvrages du R. P. André sont tous marqués au bon coin.

DISCOURS

Sur les Merveilles des Sens.

MESSIEURS,

QUand je vous ai représenté le Corps Humain, * comme une machine, en même temps Statique, Hydraulique, Pneumatique & Chymique, il s'en faut bien que je vous en aye décrit toutes les merveilles ; ce n'est encore là que la moindre partie de l'art du Créateur dans la construction de son Ouvrage. Il avoit en le construisant, un dessein plus vaste ; il s'agissoit de préparer à une Ame raisonnable un palais digne de sa résidence, d'où elle régnât, pour ainsi dire, en Souveraine sur tous les corps étrangers qui nous environnent, pour les faire tous servir au maintien de son état ; c'est ce que nous voyons qu'il a exécuté avec

* Voyez les Mémoires de l'année 1754. page 73.

tant de ſageſſe, par le moyen des Sens, dont je me propoſe d'expliquer les merveilles dans ce Diſcours.

Afin de ne rien omettre d'eſſentiel ſur une matiere ſi intéreſſante, nous prendrons le mot *Sens* dans toute ſon étenduë; c'eſt-à-dire, non-ſeulement pour les organes de nos ſenſations, mais pour les ſenſations mêmes que notre ame en reçoit, en conſéquence des loix de ſon union avec le corps; deux choſes très-diſtinguées, quoique la plûpart des hommes ne les confondent que trop ſouvent. Retenez, s'il vous plaît, mon deſſein. Je parlerai 1°. des merveilles des organes de nos Sens: 2°. des merveilles des Senſations, qu'ils occáſionnent dans notre ame par les ébranlemens qu'ils reçoivent des objets ſenſibles. Entrons en matiere.

Les Auteurs qui nous ont repréſenté le Corps Humain ſous l'image d'une Place de guerre, confiée à notre ame pour veiller à ſa conſervation par le miniſtere des Sens, Platon, Ciceron, pluſieurs autres nous en donnent une idée, qui pour être un peu poëtique, n'en eſt peut-être pas moins exacte. En effet, Meſſieurs, qu'y voyons-nous d'abord? Les yeux poſés au haut de la tête, comme deux ſen- I. Partie.

tinelles dans leurs guérites, pour y veiller pendant le jour; les oreilles placées à droite & à gauche, comme deux autres sentinelles, pour suppléer aux deux premieres pendant la nuit; l'organe de l'odorat entre deux, prominant un peu en dehors comme une espèce de garde avancée, pour veiller à sa maniere, à la sûreté de la Place; le goût à la porte, pour examiner tout ce qui se présente avant que de l'y admettre; enfin dans toute son enceinte extérieure, l'organe, ou plûtôt les organes du tact, rangés tout à l'entour, comme un espèce de corps de garde universel, pour nous avertir de toutes parts des secours qui nous arrivent, ou des périls qui nous menacent.

Voilà, Messieurs, dans l'ordonnance extérieure des cinq organes de nos Sens, bien des sujets d'admiration pour des esprits attentifs. Que seroit ce donc, si nous pouvions en pénétrer l'intérieur avec la même clarté, sur tout si nous pouvions les suivre jusqu'à la partie du cerveau où la Nature a établi le siége de l'ame? Tâchons du moins de les suivre dans leur route, aussi loin que nous y trouverons quelques traces de leur marche. Mais l'Anatomie moderne aidée du Micros-

tope, nous y conduit assez avant pour nous découvrir par tout le dessein du Créateur; pour y admirer ce que nous en connoissons; pour y adorer ce que nous ne connoissons pas; peut-être même, pour en deviner une partie par des conséquences nécessaires, ou du moins si naturelles, que nous pouvons sans scrupule nous en contenter.

Le plus noble de nos Sens, le plus étendu dans sa portée, le plus instructif dans les Sciences & dans les Arts, c'est la Vûë; & il est juste que nous commençions par décrire son organe, puisque c'est par lui que nous connoissons tous les autres.

Peut-on, Messieurs, considérer l'œil, sans y reconnoître d'abord la main d'un grand Maître d'Optique & de Perspective? C'est un Globe creux qui sort un peu hors de la tête, couvert par dehors d'une pellicule transparente; mais qui ne paroît telle, que sur la petite ouverture destinée pour donner passage à la lumiere, c'est-à-dire, sur la prunelle, qui est ronde, mobile, environnée d'une bande circulaire, assez large, concentrique à la prunelle, & diversement colorée, qu'on appelle *Iris*. Combien de

merveilles rassemblées dans cette partie visible de l'œil ? la prunelle est ouverte sous une pellicule transparente pour donner passage aux rayons des objets lumineux ou éclairés ; ronde & sphérique, pour en recevoir un plus grand nombre dans un petit espace ; mobile à nos ordres, pour en recevoir de tous côtés, en la tournant comme il nous plaît ; environnée de l'*Iris*, qui est un amas de petits muscles circulaires, non-seulement pour la faire mouvoir à notre gré, mais encore pour en élargir l'ouverture, ou pour la rétrécir, selon que nous avons besoin de plus ou de moins de lumiere pour mieux voir l'objet.

Ces merveilles extérieures de l'œil sont assez vulgairement connuës. Entrons dans l'intérieur.... Quel spectacle pour des yeux sçavans ?

Au delà de l'ouverture qui donne passage à la lumiere, la Nature a placé trois humeurs de consistence differente, qui remplissent exactement toute la capacité du globe ; l'humeur aqueuse, la crystaline & la vitrée, qui occupe elle seule beaucoup plus de place que les deux autres ensemble, sur la surface concave intérieure de l'œil, qu'on appelle *rétine*

Pourquoi tant d'appareil ? Tout y eſt ordonné par des raiſons d'Optique.

C'eſt au travers de ces trois humeurs ſi artiſtement rangées, que tous les rayons partis de chaque point des objets, ſe rompent ſucceſſivement, ſelon les loix de la Dioptrique, pour s'aller réünir chacun dans le point de la rétine, qui lui répond en ligne droite, & par conſéquent pour y peindre leurs images, comme ſur une toile préparée par la Nature pour les recevoir ; images merveilleuſes dont l'exiſtence eſt démontrée par mille faits conſtans ; mais par malheur la raiſon nous démontre auſſi qu'elles ſont peintes à l'envers ſur la toile qui les reçoit. Les parties de l'objet les plus élevées en bas, les plus baſſes en haut ; celles de la droite à la gauche, & celles de la gauche à la droite, comme celles des objets que nous voyons peints ſur le carton de la chambre obſcure. C'eſt une illuſion d'Optique, dont il falloit garantir nos idées ; comment la Nature y a-t-elle remédié ? C'eſt-à-dire, comment s'y eſt-elle priſe pour nous faire voir les parties des objets dans leur véritable ſituation ?

Toute la ſurface de la rétine, où ils ſe

peignent d'abord, aboutit au fond de l'œil, à un nerf qu'on appelle optique ou visuel, composé d'un nombre infini de filets mobiles, qui entrent dans le cerveau par une ouverture pratiquée sous sa base; d'où ils continuent leur route jusqu'au siége de l'ame, pour y peindre une seconde image à contre-sens de la premiere: mais par quelle sorte de méchanisme? Est-ce en se croisant dès leur entrée dans le cerveau? Est-ce en y continuant leur route, ou en arrivant à leur terme? Il faut avoüer, Messieurs, que la Nature nous dérobe ici sa marche avec une subtilité impénétrable à tous nos microscopes. Nous sçavons seulement par le fait (& cela suffit pour nous la faire admirer) que les images des objets qui sont renversées sur la rétine, se retrouvent redressées dans notre esprit. M. Rohaut. Nous sçavons que chacun de nos yeux reçoit son image particuliere de l'objet que nous considérons, & cependant que nous n'en voyons qu'un seul; preuve sensible que tous les filets correspondans des deux nerfs optiques, se réunissent dans le même point du cerveau, pour reduire les deux images à une seule. Nous sçavons encore qu'avec les deux yeux nous voyons

les objets plus clairement qu'avec un seul ; parce qu'alors les deux nerfs optiques se fortifient nécessairement l'un l'autre par la réünion de leurs forces : nous sçavons enfin que nos yeux nous représentent des objets plus grands que leurs images ; des campagnes, des Mers immenses, un hémisphére entier du Firmament, avec le nombre infini d'étoiles dont il est parsémé. Ne m'en demandez pas davantage sur les merveilles de l'œil ; mes connoissances ne vont pas plus loin.

Le second de nos Sens, & peut-être le premier par la finesse de son discernement par rapport à son objet, c'est l'Oüie. * Un Auteur célèbre qui en avoit examiné l'organe en Philosophe, en Géométre & en Musicien, trouvoit dans sa structure, un art plus exquis que dans celle de tous les autres : vous en jugerez, Messieurs, par la description que nous allons faire d'après les plus sçavans Anatomistes, en le suivant, comme nous avons fait l'œil, jusqu'au siége de l'ame.

* Le P. Mersenne.

L'organe de l'oüie est double, comme celui de la vûë ; il déborde élégamment des deux côtés de la tête, pour recevoir de toutes parts l'action des corps sonores. C'est ce que nous appellons l'oreille

externe, ou en terme d'Anatomie, la *conque*, à cause de sa figure tournée en coquille; ainsi formée non seulement pour lui donner de la grace, mais pour la rendre plus utile à l'oreille interne, qui est une espèce d'instrument de Musique à plusieurs parties. Toutes les piéces qui entrent dans la composition de cet organe, ont chacune leur merveille particuliere.

La *conque* est percée par dehors en forme d'entonnoir, pour donner entrée aux sons, & son ouverture est suivie en dedans d'un conduit oblong, plein d'air, à peu près cylindrique, & posé un peu obliquement par rapport à l'air extérieur; c'est la premiere piéce de l'oreille interne.

Ce conduit oblong, que l'on appelle proprement le conduit auditif, quoiqu'il y en ait un autre, aboutit par son extrémité intérieure, à une membrane déliée, séche & mobile, qui le ferme exactement de toutes parts; on la nomme tympan ou tambour, parce qu'elle en imite assez bien la peau, d'autant mieux qu'il y a au dessous, une cavité pleine d'air, qui en est comme la caisse, nom en effet qu'on lui donne.

La caiſſe du tambour, qui eſt la ſeconde partie ſonore de l'oreille interne, à deux ſingularités remarquables; elle eſt appuyée par deſſous ſur quatre petits oſſelets contigus qui en compoſent le fond; l'os qu'on appelle orbiculaire, l'étrier, le marteau & l'enclume, ainſi dénommés à cauſe de leurs figures. Mais la ſingularité de la caiſſe la plus remarquable eſt, que dans ſon contour, la Nature a percé quatre petites ouvertures; l'une du côté de la bouche, qui eſt un ſecond conduit auditif; & les trois autres du côté oppoſé, pour conduire l'air du tambour dans une troiſiéme cavité, à laquelle on a donné le nom de veſtibule du labyrinthe: vrai labyrinthe par les détours, qui eſt la derniere piéce de l'oreille interne, & la plus induſtrieuſement travaillée.

Le labyrinthe eſt un tiſſu de quatre petits canaux entrelaſſés; trois conſtruits en demi-cercles, & un quatriéme tourné en ligne ſpirale, qui occupe le fond de l'oreille. C'eſt là que nous plaçons l'organe immédiat de l'ouïe; & en effet, c'eſt de là que partent les nerfs optiques au *rendez-vous* général des Sens, qui eſt le cerveau.

Il ne faut que des yeux pour décou-

vrir cette admirable structure de l'oreille interne; & il ne faudra qu'un peu d'attention avec une légere connoissance des instrumens de Musique les plus ordinaires, pour en découvrir les raisons. Pourquoi, par exemple, notre premier conduit auditif est-il ouvert par dehors, sinon pour y admettre, comme dans un tuyau d'orgue, les vibrations de l'air extérieur qui produisent le son? Pourquoi sa position est-elle un peu oblique, sinon pour défendre la membrane délicate du tambour contre les bruits trop violens par l'obliquité du coup? Pourquoi cette membrane est-elle si déliée, seche, mobile & toujours assez tenduë? Sans cela auroit-elle pû recevoir en un instant les vibrations sonores de l'air enfermé dans la caisse? Pourquoi sous la caisse, ces quatre petits osselets contigus, qui la ferment par en-bas? N'est-il pas visible que c'est pour en augmenter la resonnance, en réfléchissant le son comme les échos? Pourquoi le contour de la caisse est-il percé du côté de la bouche, par un second conduit auditif? N'étoit-il pas naturel que l'organe de l'ouie eût une communication intime avec l'organe de la voix?

Mais du côté opposé, pourquoi ces trois autres conduits qui ont leurs embouchures à l'entrée du vestibule du labyrinthe ? C'est manifestement pour y porter l'air comprimé dans la caisse par le battement du tambour, comme les soufflets d'un orgue portent le vent dans les différens jeux qui le composent. Enfin dans ce beau labyrinthe qui occupe tout le fond de l'oreille interne, pourquoi cette membrane spirale, qui présente à l'air du vestibule, une surface variée en tant de manieres ? Sinon pour varier à l'infini ses vibrations sonores qu'elle en reçoit, pour les transmettre au siége de l'ame par le moyen qui nous reste à expliquer.

C'est le nerf acoustique ou auditif, composé comme le nerf optique, d'un nombre infini de filets, qui ont l'une de leurs extrémités sur la membrane spirale, & l'autre dans le cerveau, où ils entrent tous ensemble par une ouverture faite à sa base contre l'os des tempes. La merveille est que malgré leur multitude infinie, malgré la diversité infinie des ébranlemens qu'ils reçoivent des corps sonores, ils en portent les différens sons jusqu'au siége de l'ame, sans se confondre sur la route. Le croira-t-on, Mrs.

si l'expérience universelle n'en étoit la preuve incontestable ? Nous entendons en même temps & sans confusion, un grand concert de voix & d'instrumens de Musique, où il y aura peut-être cent cordes qui résonnent à la fois : je vous laisse à tirer la conséquence. Mais voici un autre sujet d'admiration : comment l'organe de l'ouïe étant double, nous n'entendons néanmoins qu'un seul son avec les deux oreilles ? Et comment nous l'entendons mieux avec les deux ensemble qu'avec une seule ? Nous avons déja répondu à une question semblable, en parlant de l'organe de la vûë ; nous répondrons ici de même. Tous les filets correspondans des deux nerfs acoustiques, se réünissent dans le même point du siége de l'ame ; & de là l'unité du son : ils y joignent leurs forces, & par là le son devient plus clair.

Ne craignons pas, Mrs. que l'Auteur de la Nature ait épuisé tout son art dans la construction des organes de nos deux premiers Sens ; les trois autres, quoique plus simples & plus bornés dans leurs fonctions, n'en contiennent gueres moins, chacun par rapport à son objet, comme nous l'allons faire voir.

Considérons d'abord l'organe de l'odorat ; comme il s'avance entre les deux yeux pour donner du relief au visage ; comme il s'arrête à propos un peu au-dessus de la bouche pour n'en pas troubler les fonctions ; comme sous sa base la Nature a percé artistement deux conduits égaux, & semblables tous deux, tapissés en dedans d'une membrane délicate, pour y recevoir l'action des corps odoriféres ; enfin comme au fond de ces deux conduits, elle en a percé un troisiémé pour les faire communiquer avec l'organe de la respiration, & avec celui du goût : avec l'organe de la respiration, pour attirer les odeurs sur la membrane destinée à les recevoir ; & avec celui du goût, pour nous donner à leur approche, un espèce d'avant-goût des alimens qu'elles exhalent.

Jusques-là tout est visible dans l'organe de l'odorat : c'est à l'Anatomie à nous découvrir le reste ; que nous apprend-t-elle ?

Sous la membrane qui tapisse intérieurement les deux conduits extérieurs de cet organe, on découvre avec le microscope une infinité de petites glandes rondes & molles : on les appelle *houpes*

nerveuses, parce qu'on en voit partir tous les filets qui doivent composer dans le cerveau le nerf olfactoire ; mais le moyen qu'ils y puissent pénétrer ? Il y a sur leur route un os très-dur qui les arrête : la Nature a percé dans cet os, qu'on appelle cribreux par cette raison, un nombre infini de pores ou de petits canaux, pour les conduire au lieu de leur destination ; c'est par là qu'ils entrent tous dans la substance du cerveau, & en y entrant, ils se réünissent dans un seul faisceau, pour se rendre de compagnie au siége de l'ame. C'est ainsi que le Créateur semble quelquefois mettre obstacle à ses desseins, pour les exécuter d'une maniere plus merveilleuse.

L'organe de l'odorat nous conduit naturellement à celui du goût. Ici combien de nouveaux sujets d'admiration ! Sa position & son étenduë ; sa flexibilité surprenante, & sa mobilité dans sa partie principale ; la multitude innombrable des nerfs gustatifs, leur origine & la maniere dont ils se vont rendre au siége de l'ame, pour l'avertir de la présence de son objet, qui sont les saveurs.

D'abord sa position pouvoit-elle être plus sagement ordonnée ? La Nature a

placé le goût à la porte des vivres, pour les examiner au passage selon ses loix : son étenduë contient deux parties ; l'une fixe, qui est le fond du palais autour de l'œsophage ; & l'autre mobile, qui est la langue. C'est dans sa partie mobile, que le goût juge en premiere instance de la qualité des alimens ; & c'est au fond du palais qu'il en juge en dernier ressort, pour nous déclarer s'il est à propos de les admettre dans le corps de la place, ou de les en exclure. Dans toute cette étenduë, l'expérience nous apprend qu'il n'y a aucun point qui ne soit sensible à toutes sortes de saveurs ; au doux & au fade, à l'amer & à l'aigre, au piquant & à l'insipide, à tous les divers mélanges des uns & des autres : quelle doit donc être la multitude des nerfs gustatifs !

Pour connoître les points de l'organe d'où ils partent pour monter au cerveau, consultons notre Oracle ordinaire. L'Anatomie nous découvre sous la pellicule tendre qui l'envelope, un nombre infini de glandules attachées à un pareil nombre de filets nerveux, qui s'élévent de part & d'autre du fond du palais à la racine de la langue : mais quelle route prennent-ils pour arriver à leur terme ?

La Nature change ici un peu de ſyſtême. Les trois premieres eſpèces de nerfs ſenſitifs, les optiques, les acouſtiques & les olfactoires, entrent dans le cerveau immédiatement par des ouvertures pratiquées dans la voute du palais. Il ſemble que l'Architecte ait craint de trop l'affoiblir en y en perçant un plus grand nombre. Quoiqu'il en ſoit, il a tracé aux nerfs guſtatifs une route moins directe pour les conduire au *rendez-vous* général des Sens. Tout le monde ſçait que dans l'épine du dos, il y a un canal rempli d'une ſubſtance molle, qui a ſon embouchure ſous la partie poſtérieure du cerveau, qu'on appelle cervelet : c'eſt la route que la Nature a tracée aux nerfs guſtatifs pour monter plus haut ; ils entrent d'abord dans le canal de la moëlle épiniere, par les intervalles des deux premieres vertebres du col ; mais enfin arrivés là, quelle eſt la nouvelle route qu'ils prennent pour ſe rendre à leur terme ? c'eſt encore un myſtère de la Nature impénétrable à tous les microſcopes. Contentons nous de ſçavoir ce qui eſt conſtant ; que du canal de la moëlle épiniere ils entrent dans le cervelet ; que de-là ils paſſent au travers de

la ſubſtance du cerveau juſqu'au ſiége de l'ame ; & que malgré leur innombrable multitude, ils y parviennent ſans ſe confondre, ni entre eux, ni avec aucun des autres nerfs ſenſitifs. La diſtinction des ſentimens que nous en recevons, en eſt la preuve inconteſtable.

Pour finir ce premier article des organes de nos Sens, que dirons-nous de celui du tact ? Nous y découvrons d'abord une merveille ſinguliere. Nos quatre premiers organes ſenſitifs ſont renfermés dans la tête, où ils occupent même, chacun à part, un territoire très-borné. Les yeux dans leurs cavités orbiculaires ; les oreilles ſur le plan des os pariétaux ; l'odorat entre deux, ſur une baſe encôre plus étroite ; le goût dans l'intérieur de la bouche, & encore n'en occupe-t-il pas toute la capacité. L'organe du tact eſt répandu dans tout le corps ; dans toute ſon envelope extérieure, qui eſt notre premier vêtement naturel ; dans toutes les membranes qui le revêtent par dedans depuis la voûte intérieure du crâne, composée des deux membranes meres, juſqu'aux parties du corps les plus éloignées ; dans toute la ſurface extérieure & intérieure des différens vaiſſeaux qui

le composent ; dans tous les canaux des humeurs, dans les arteres, dans les veines, dans tous les nerfs, dans les muscles, peut-être même jusques dans la moëlle des os ; où, selon l'Histoire de l'Académie Royale (1703.) les Anatomistes modernes ont découvert du sentiment : premiere merveille de l'organe du tact. Son étenduë dans toutes les parties du corps, est une espèce de Sens, sans lequel tous les autres seroient insensibles.

Pour expliquer les autres merveilles du tact, du moins les principales (car qui pourroit entreprendre de les embrasser toutes ?) Je me borne à les considerer dans la partie extérieure de l'organe ; je veux dire dans cette envelope extérieure du corps, qui est notre premier vêtement.

La Nature toûjours prévoyante, l'a formée d'une consistance plus ferme que les membranes intérieures, comme la plus exposée aux coups. C'est une espèce d'armure de pied en cap, dont le Créateur nous a revêtus ; mais une armure sensible au premier tact, pour nous avertir de la présence des corps étrangers, amis ou ennemis, dès le moment qu'ils sont à portée de nous faire du bien ou du mal,

de nous causer du plaisir ou de la douleur ; en un mot pour nous apprendre leurs qualités relatives à notre corps : le froid ou le chaud, le dur ou le mol, le sec ou l'humide, le poli ou le rude, une infinité d'autres qualités semblables ; & ce qui est encore plus digne de notre admiration, pour nous apprendre leurs différens dégrés de force ou d'action sur nos organes tactifs.

Mais quoi ! De ces organes extérieurs il y a bien loin jusqu'au siége de l'ame, où ils doivent porter leur action. Comment pouront-ils au premier tact d'un corps étranger, y faire sentir les ébranlemens qu'ils en reçoivent ?

Rappellez-vous, Messieurs, le systême Anatomique de l'organe du goût & des nerfs gustatifs. La Nature travaille ici sur le même plan ; c'est-à-dire, que dans toute la surface extérieure du corps, comme dans celle de l'organe du goût, il n'y a aucun point physique d'où il ne parte un nombre infini de filets nerveux, pour se rendre dans le canal médullaire ; qu'ils y entrent par les intervalles des vertèbres du col, du dos & des lombes ; qu'en y entrant ils y forment ces divers assemblages de nerfs, que les Anatomis-

tes appellent *conjugaisons* ; & par conséquent que pour le tact seul on peut distinguer autant de conjugaisons nerveuses différentes, qu'il y a d'intervalles entre les 24. ou 25. vertèbres qui composent le canal : autre merveille de cet organe.

Il est vrai, comme nous l'avons remarqué en parlant de l'organe du goût ; que dans l'intérieur même du canal médullaire, nous ne pouvons suivre des yeux les nerfs tactifs : en peut-on conclure qu'ils ne vont pas plus loin ? N'avons-nous dans les Sciences que les yeux du corps pour nous conduire à la vérité ? La raison nous démontre que tous les filets innombrables des nerfs tactifs vont au cerveau, puisque dans le moment qu'ils sont frappés par dehors, notre ame en reçoit le contre-coup. La raison nous démontre avec la même évidence, qu'ils y vont en ordre, sans se confondre dans leur marche dans un canal si étroit, puisque les sensations que nous en recevons à tout moment, sont aussi distinctes que les objets d'où elles nous viennent ; en faut-il davantage pour nous convaincre du fait ? On a dit autrefois qu'il y avoit dans la Grece, une fontaine qui portoit ses eaux en Sicile au travers de

la Mer, sans les y mêler dans un si long cours. C'est la fable d'Aréthuse si célèbre dans les Poëtes : c'est réellement la merveille qui arrive dans le canal médullaire. Combien de ruisseaux d'esprits passent continuellement au travers sans s'y confondre ! Ce qui nous mene encore à d'autres merveilles des Sens, mais d'un ordre infiniment plus élevé ; je veux dire à celles des sensations que nous recevons par les entremises des objets extérieurs. Nouvelle attention, s'il vous plaît ; pour une matiere où l'esprit seul peut atteindre. Allons d'abord au principe.

Que l'Auteur de la Nature, en unissant notre ame & notre corps, l'ait placée dans la tête, comme dans une espèce de Citadelle pour veiller à la conservation de sa place, on ne peut en douter, soit que l'on consulte la raison ou l'expérience, l'autorité des plus grands Philosophes, ou l'opinion commune ; c'est de-là qu'elle donne ses ordres à tout, pour maintenir dans son état la police & l'harmonie nécéssaires à sa sûreté : mais quel étoit le moyen le plus efficace d'y pourvoir ? II. Partie.

Nous ne mettons pas, Messieurs, en

question, si c'étoit le raisonnement ou le sentiment ; un raisonnement fondé sur la connoissance intime des corps étrangers qui nous environnent, & du nôtre en particulier, pour en tirer les conséquences pratiques ; ou un sentiment vif & prompt pour nous déterminer sur le champ au meilleur parti, sans essuyer les longueurs d'une déliberation raisonnée.

Le Créateur nous a épargné cette peine ; il a choisi pour nous la voye du sentiment, ou ce qui me paroît moins équivoque, la voye des sensations : c'est la merveille des Sens, qui me reste à expliquer.

Pour débroüiller la confusion que la plûpart des Philosophes ont jettée sur cette matiere, ou du moins qu'ils y ont laissée, je distingue dans chacune de nos sensations, quatre choses différentes, en comprenant sous ce terme toutes les impressions sensibles que l'action des objets extérieurs produit en nous en même temps ; une sensation proprement dite, un jugement naturel qui l'accompagne toûjours, la passion de l'ame qui suit ce jugement, & enfin l'émotion des esprits que cette passion de l'ame cause dans le corps, pour le mettre dans la posture

la

la plus convenable à ſon intérêt préſent : quatre impreſſions ſimultanées, admirablement bien établies par rapport à la fin du Créateur, qui eſt de nous faire coopérer avec lui à la conſervation de la place dont il nous a confié la garde : entrons dans le détail.

J'appelle *ſenſation* proprement dite, la premiere impreſſion que notre ame reçoit des objets extérieurs par l'entremiſe des Sens : la lumiere & les couleurs par les yeux, le bruit ou le ſon par l'oreille, les odeurs par l'organe de l'odorat, les ſaveurs par celui du goût, les qualités tactiles par l'organe du tact ; c'eſt le premier avis que la Nature nous donne de la préſence des objets ſenſibles. Quoi de mieux ordonné par rapport au deſſein du Créateur !

Il s'agiſſoit de nous intéreſſer dans la conſervation de notre corps ; que falloit-il faire pour nous y rendre attentifs ? Suffiſoit-il de nous en faire un commandement ? Souvenons-nous de nos premiers Peres. La moindre diſtraction nous eût bien-tôt fait perdre de vûë & le commandement & ſon Auteur. Suffiſoit-il de nous y exciter par des promeſſes, ou par des menaces pour l'avenir ? Nous

ne sçavons que trop bien par nos propres expériences, que les plus petits objets présens nous font oublier les plus grands objets futurs. Que falloit-il donc enfin pour nous appliquer plus efficacement au soin de notre corps? Il falloit, pour ainsi dire, nous incorporer avec lui; rendre tous nos intérêts communs & inséparables; en un mot, établir par une loi inviolable, que le bien du corps en fût un pour l'ame, par le plaisir que lui donneroit le bon état de son corps; & un mal actuel, par la douleur que lui causeroit son dérangement. C'est la premiere loi que le Créateur a portée pour nous intéresser dans la conservation de notre corps: nous sommes récompensés dans le moment du soin que nous en prenons, par des sensations agréables: nous sommes punis dans le moment, de la négligence que nous y apportons, par des sensations importunes qui nous y rappellent malgré nous.

Les jugemens naturels qui accompagnent toûjours nos sensations, n'y étoient pas moins nécessaires; je veux dire ces premiers jugemens par lesquels nous rapportons nos sensations les plus intimes aux objets extérieurs, comme à leurs causes

immédiates : la lumiere, par exemple, & les couleurs, aux objets lumineux ou éclairés, comme si véritablement elles y étoient répanduës ; le son & l'harmonie aux corps sonores ou resonnans, comme si ces corps avoient en eux mêmes quelque chose de semblable à ce qu'ils nous font entendre ; les odeurs aux parfums, les saveurs aux alimens, la chaleur au feu, & le froid à la glace, ou à la partie du corps qui en est affectée. Ici la Philosophie a beau nous crier à l'erreur, au préjugé, à l'imposture : tout le monde en juge ainsi par une impression irrésistible ; & les Philosophes mêmes, après nous avoir démontré évidemment que les sensations de l'ame ne peuvent être des modifications du corps, les y rapportent, comme le vulgaire, dans la pratique.

C'est la seconde loi de la Nature, pour nous diriger dans le gouvernement de la place confiée à nos soins. Son existence est indubitable ; considérons-en les merveilles.

Nous venons de dire que par nos sensations, notre ame est en quelque sorte incorporée avec notre corps : nous sommes, par les jugemens naturels dont nous parlons, incorporés pour ainsi dire, avec

tout l'Univers; avec le Soleil & les Astres, par le jugement de la vûë qui nous y transporte; avec toutes les régions circonvoisines de l'air, par les jugemens de l'oreille qui nous y fait entendre au loin le son des trompettes, des tambours, des cloches, les tonnerres mêmes, comme si nous étions dans les nuës; avec tout un parterre de fleurs, par les jugemens de l'odorat, qui nous y répand comme elles les odeurs tout à la ronde; enfin avec tous les objets du goût & du tact, par les jugemens propres de ces deux derniers Sens. Providence admirable du Créateur! qui sans attendre nos réflexions, forme en nous ces jugemens, pour nous épargner la peine de raisonner, quand il est question d'agir; pour nous apprendre en un moment les qualités des corps étrangers relatives aux nôtres, leur convenance ou leur disconvenance, leur éloignement ou leur proximité, leur mouvement ou leur repos, leur approche ou leur application immédiate sur nos organes, & par toutes ces connoissances pratiques, nous dicter le meilleur parti que nous avons à prendre à leur égard.

C'en étoit peut-être assez pour appliquer notre esprit à la considération des

objets sensibles ; mais c'étoit encore trop peu pour nous faire prendre assez tôt notre parti dans certaines circonstances critiques, où la diligence est nécessaire au salut du corps.

En effet, Messieurs, vous le sçavez ; combien l'esprit seul est naturellement long à nous résoudre & à nous déterminer dans la pratique. Avant que d'en venir là, combien de préambules ? Il examine, il compare, il raisonne, il délibére ; & souvent l'occasion passe, pendant qu'il est encore au conseil

C'est à quoi l'Auteur de la Nature a pourvû admirablement par une troisiéme loi. Toutes nos sensations agréables ou désagréables, tous les jugemens naturels que nous portons sur leurs objets, sont toûjours suivis dans l'instant de quelque passion de l'ame pour hâter la conclusion ; je veux dire, de quelque mouvement du cœur, qui nous porte vers ces objets ou qui nous en éloigne ; d'un mouvement d'amour ou de haine, de désir ou de crainte ; en un mot, d'un sentiment vif & animé ; non-seulement qui nous affecte, mais qui nous remuë le cœur.

C'est le motif puissant & victorieux que la Nature employe pour nous résou-

dre à rechercher ou à fuir les objets de nos Sens, ſelon que nous les jugeons utiles ou nuiſibles à la conſervation de notre corps. Le ſentiment de la faim, par exemple, qui eſt un eſpèce d'amour, à prendre de la nourriture ; le dégoût qui eſt une eſpèce de haine, à rebuter certains alimens ; le déſir de réparer la chaleur naturelle, à nous approcher du feu ; la crainte de nous brûler, à nous en tenir à une certaine diſtance. Ainſi à la premiere apparition d'un objet ſenſible, agréable ou déſagréable, utile ou nuiſible au corps, la queſtion de la recherche ou de la fuite, eſt bien-tôt décidée dans le même inſtant indiviſible ; nous le ſentons, nous en jugeons, nous le voulons ou ſaiſir ou éviter ; la réſolution en eſt toûjours priſe avant la délibération. La raiſon délibére : le ſentiment décide.

Mais enfin nous ſommes compoſés d'une ame & d'un corps. Ces premiers mouvemens ou paſſions de l'ame, ne ſuffiroient donc pas encore pour opérer la recherche ou la fuite effective de l'objet bon ou mauvais qui ſe préſente : l'amour du bien ne nous en met pas en poſſeſſion ; la crainte du mal ne l'écarte pas ; le déſir ſeul du plaiſir ne le donne

pas ; la crainte ſeule de la douleur ne la met pas en fuite. Il faut pour ſaiſir le bien du corps, ou pour en éviter le mal, que le corps lui-même ſoit de la partie, & qu'il s'en mette promptement.

C'eſt ici, Meſſieurs, que paroît dans ſon plus grand éclat, la ſageſſe d'une Providence qui veille à notre conſervation. Tous les mouvemens du corps excités par la préſence des objets ſenſibles, agréables ou déſagréables, produiſent toûjours dans le corps l'émotion d'eſprits néceſſaire pour le mettre dans l'attitude la plus convenable à ſon intérêt préſent. C'eſt la quatriéme loi de la Nature, qui par ſon efficacité nous épargne tant de ſoins. Un bien ou un mal du corps se préſente ; nous n'avons pas beſoin de raiſonner ni ſur la qualité de ces eſprits moteurs, ni ſur l'organe où il les faut envoyer, ni ſur la route qu'ils y doivent prendre. Notre cœur eſt à peine émû : leur ordre eſt donné ; ils partent auſſitôt du ſiége de l'ame, & dans le même inſtant tout le corps ſe trouve en action, la main en mouvement pour ſaiſir l'objet, ſi c'eſt un bien ; les bras en garde pour le repouſſer, ſi c'eſt un mal ; & ſi nous nous ſentons trop foibles pour le combat,

les pieds en fuite pour nous sauver du coup qui nous menace : ou si encore, comme il arrive assez souvent, ces trois premiers moyens de salut nous manquent à la fois, que fait la Nature pour suppléer à notre foiblesse, elle nous a formé dans tout notre corps, des organes subsidiaires ; elle y envoye aussi-tôt les esprits, dans l'organe de la voix, pour crier au secours ; dans l'organe de la parole, pour en demander aux spectateurs de nos maux ; dans les yeux, pour implorer leur assistance par nos larmes ; dans tout l'air de notre visage, pour y peindre nos douleurs ; dans tout le reste du corps, pour nous mettre devant eux dans une posture humble & suppliante. La Nature pouvoit-elle nous appeller plus pathétiquement au secours des uns des autres ? Et pour nous y appeller encore plus puissamment, quelle a été sa prévoyance ? Tous les corps humains sont par leur structure montés, pour ainsi dire, sur le même ton ; toutes nos ames sont naturellement sympatiques ; & par cet unisson admirable des deux substances qui nous composent, que voyons nous arriver tous les jours dans la société ? La vûë d'un malheureux qui souffre, devient un mal

pour les ſpectateurs ; ſes cris douloureux en frappant nos oreilles, frappent notre cœur en même temps : on ſe met donc à ſa place, ou plûtôt l'on s'y trouve déjà réellement par le contre-coup que l'on reçoit de ſa miſere ; & par un cours d'eſprits ſympatiques, on ſe ſent porté à le ſoulager ſoi-même.

Concluons, Meſſieurs, & admirons avec reconnoiſſance l'ouvrage du Seigneur, qui eſt ici nous mêmes. Quel ordre dans l'œconomie des cinq organes de nos Sens ? Quel ordre dans les quatre choſes que nous avons diſtinguées dans chacune de nos ſenſations ; & ſi nous en voulions faire l'uſage ordonné par le Créateur, quelles en ſeroient les heureuſes conſéquences, non-ſeulement par rapport à notre conſervation particuliere, mais peut-être encore plus par rapport à la conſervation générale de toute la ſociété humaine, qui eſt en même temps notre devoir & notre intérêt ?

» M. le Directeur (à qui ce Diſcours » avoit cauſé autant d'admiration que » de plaiſir) fit au R. P. André la Ré» ponſe ſuivante.

Vous promenez, mon R. P. notre rai-

ſon dans le pays des enchantemens. Que de prodiges vous nous dévelopez dans notre ſeul individu ! Cette machine que nous portons comme un poids incommode à nous-mêmes, & importun à la ſociété lorſque nous nous en ſervons mal, devient à nos yeux, dirigés par les vôtres, un monde de merveilles, où le jeu combiné de mille reſſorts dont la rencontre eſt inconnuë, opére ſans ceſſe notre bien-être par le concours des deux ſubſtances phyſiquement inalliables. Nous vous ſuivons ; tenez-nous par la main, afin que nous n'allions ni plus vîte, ni plus loin que vous.

Après avoir conſidéré l'ame & le corps ſous tous les aſpects poſſibles, vous nous avez amené à ces cinq organes, dont l'action auſſi prompte que la penſée, porte à l'ame tous les avis du corps, & au corps tous les ordres de l'ame, qui deſſus ſon ſiége, qui eſt dans la tête comme dans une citadelle, ſçait tout, ſent tout, pourvoit à tout.

Le plus étendu & le plus inſtructif des Sens, qui ſe prennent ici pour les organes des ſenſations, pour les ſenſations mêmes, c'eſt la vûë. Nons voyons arriver à l'ame par le cerveau, les innombra-

bles filets mobiles auxquels aboutit la surface de la rétine, & qui partent du nerf optique : ces premieres images reçuës à contre-sens par la rétine, & remises à sens avant que d'être présentées ; les deux images des deux rétines ne se joignant que pour renforcer les traits d'une image unique ; des images qui représentent parfaitement des objets infiniment plus grands qu'elles, même un hémisphére entier du Firmament.

Nous admirons une espèce d'instrument de Musique de la méchanique la plus sage, qui envoye à l'ame par les nerfs acoustiques, cent sons tout à la fois, tous également distincts, & qui peuvent être rendus par une seule oreille, pendant que les deux oreilles ensemble peuvent n'en rendre qu'un, à la vérité plus fort.

Nous observons les deux conduits symétriques de l'odorat, qui communiquent par un troisiéme avec l'organe de la respiration & avec celui du goût, pour nous donner une espèce d'avant-goût des alimens ; & nous sommes saisis d'étonnement, en conduisant de l'œil tous ces filets partis des houpes nerveuses, qui à travers de l'os cribreux vont se réunir

en faiſceau pour porter l'odeur au ſiége de l'ame.

Nous parcourons la route ſinguliere du goût, qui après le premier jugement de la langue, & celui du palais en dernier reſſort, eſt porté à l'ame par les nerfs guſtatifs, introduits dans le canal de la moëlle épiniere par les intervalles des deux premieres vertèbres du col.

En nous bornant à conſidérer le tact par rapport à notre ſurface, nous frémiſſons de plaiſir en examinant ce ſens univerſel, dont les inſtrumens microſcopiques, diſtribués dans tous les points de notre enveloppe, ſe rendent dans le canal médullaire par les intervalles des vertèbres du col, du dos & des lombes, & y forment les *conjugaiſons* nerveuſes qui vont faire ſentir à l'ame le contre-coup de tout ce qui nous affecte au dehors.

Eſt-ce le raiſonnement ou le ſentiment, dites-vous, mon R. P, que l'ame employe dans l'adminiſtration dont elle eſt chargée? Le propre du raiſonnement eſt d'agir conſéqueinment & ſucceſſivement : le ſentiment plus prompt que l'éclair, nous détermine ſur le champ, ſans eſſuyer les longueurs d'une délibération. Chaque ſenſation ſe forme de quatre ac-

tions ſimultanées ; 1°. de la premiere impreſſion des objets ; 2°. du jugement ſoudain, qui ſe rend ſur la foi des ſens malgré le cri de la Philoſophie, & qui nous incorpore, pour ainſi dire, avec tout l'Univers, comme notre ame elle-même eſt en quelque ſorte incorporée ; 3°. de la paſſion qui ſuit toûjours pour hâter le ſecours, de la maniere la plus efficace ; 4°. de la concurrence du corps, que l'émotion d'eſprits néceſſaire à ſon intérêt actuel, détermine toûjours par l'effet des objets préſens ſur le cœur.

A tant de ſecours, qui nous mettent en état de faire une ſi belle défenſe contre tous nos beſoins, vous remarquez, mon R. P. que la Providence en a ajoûté un général & le plus puiſſant de tous, en montant tous les corps, pour ainſi dire, ſur le même ton, & en rendant nos ames naturellement ſympatiques : l'uniſſon de deux ſubſtances qui conſtituent notre être, nous fait ſouffrir en voyant ſouffrir les autres, & nous porte à les ſoulager nous-mêmes. J'ai donc pour moi, non-ſeulement mes propres ſens, mais encore les ſens de tous les hommes qui m'environnent. Nos corps ont eû le corps du premier homme pour principe

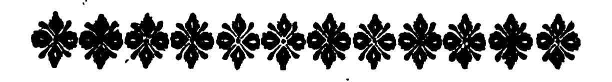
commun, & nos ames ont leur source commune dans le souffle de la Divinité : ne perdons jamais de vûë des rapports si intimes, dont toutes les parties de notre être renouvellent à chaque instant le souvenir aux hommes attentifs. Le Créateur a certainement destiné ces rapports à être le lien universel du Genre humain, qui à ses yeux n'est qu'une famille. Bien convaincus de cette vérité essentielle, nous sentirons comme vous, que dans l'usage de nos facultés, nous devons peut-être plus à la société qu'à nous-mêmes.

Cette même maxime m'autorise à vous exposer, mon R. P. que si le Genre humain a des droits sur les avantages communs, il en a encore plus sur les facultés extraordinaires qui ont été confiées à un petit nombre d'hommes destinés à être les lumieres des autres. Je reconnois que vous avez bien mérité le * repos ; mais je crois que votre esprit & votre cœur ne sont point de cet avis, & qu'ils ne cesseront point de vous fournir ces productions aussi utiles qu'agréables, qui font tant d'honneur à tous les deux.

M. Porée lut ensuite la premiere partie

* Le R. P. André, Jesuite, a plus de 84. ans.

de ses Observations sur les Noms & Surnoms : la seconde fut remise à la Séance prochaine ; mais comme ces Observations ne sont point faites pour être séparées, nous avons crû remplir le vœu du Public en les donnant entieres. Nous placerons à leur suite la Réponse de M. le Directeur, avec l'Ode qui fut lûë dans la derniere de ces Séances.



OBSERVATIONS SUR L'IMPOSITION *DES NOMS PROPRES* ET DES SURNOMS.

CE qu'ont fait les Naturalistes à l'égard des animaux, des plantes, des minéraux, pour discerner les genres & les espèces, est arrivé à l'égard des hommes. Les Nations ont été distinguées entr'elles par des noms donnés à chaque Peuple ; chaque Peuple a imposé des noms différens aux familles dont il est composé ; les familles ont conservé le nom de Ire. Part

leur Auteur ; & par des ſubdiviſions néceſſaires, chaque individu a porté un nom qui le diſtinguoit d'un autre individu. On a fait entrer dans cette nomenclature, la Religion, la politique, les migrations, le commerce, la ſuperſtition, la flatterie, les circonſtances de la naiſſance, les qualités perſonnelles, le caractere, les actions, les avantures, les acquiſitions, les poſſeſſions, les emplois, les métiers, les profeſſions. Voilà les ſources les plus communes & les plus abondantes.

On a dit que Fo-hi, Empereur de la Chine, avoit été l'inventeur des noms & des ſurnoms : frivole érudition, inutile remarque. Quel beſoin d'aller aux extrêmités de l'Orient chercher l'Auteur d'un uſage qu'enſeigne la Nature, que preſcrit la néceſſité, & qui a pris naiſſance avec le Monde ? La Religion a donc occaſionné une partie des noms, la politique en a inventé une autre, la ſuperſtition en a impoſé un grand nombre, la vanité les a multipliés, le hazard en a fourni de bizarres, la malignité en a forgé de ridicules, le vice a appliqué des ſurnoms d'ignominie, la vertu a diſtribué des ſurnoms honorables : elle uſoit de ſon droit.

La Religion a consacré la plûpart des noms chez les Hébreux & les Peuples Orientaux ; la sagesse & la politique les ont donnés chez les Grecs ; les besoins, l'occasion, les mœurs les ont imposés chez les Romains ; la superstition en a produit une multitude dans le Nord. Toutes ces causes diversement combinées sont comme l'inépuisable mine de cette étonnante variété de noms & de surnoms répandus parmi les Hommes. L'esprit philosophique découvre l'usage qu'en fait la société ; ne dédaignons pas de le consulter.

Il faudroit une immense recherche, plus curieuse qu'utile, plus laborieuse que satisfaisante, pour découvrir l'origine du nom de chaque Peuple. Il n'y en a aucun, si vous en exceptez le peuple Juif, dont les Annales soyent fidèles & suivies. La plûpart des Nations se sont donné une antiquité qu'elles font remonter à travers des milliers de siécles ; antiquité fabuleuse, démentie par les vrayes époques des tems. Pour expliquer chaque nom, il faudroit posséder la science des étymologies ; science où il faut plus de mémoire que de jugement, puisqu'elle dépend de la connoissance d'un

grand nombre de Langues & de dialectes, dont les mots primitifs ont changé de signification par des altérations continuelles. S'il restoit encore quelque goût pour une vaste érudition ; on pourroit consulter les Ouvrages du célèbre Bochard, & les Dictionnaires Celtiques qu'on a donné depuis peu ; les Curieux d'un certain caractere y trouveroient de quoi s'amuser : il faut cependant les avertir que les étymologies sont souvent arbitraires, & conséquemment fort sujettes à tromper. Une seule racine Hébraïque renferme quelquefois cinq ou six idées disparates ; un monosyllabe Chinois signifie différentes choses, suivant l'élévation, l'abbaissement & l'inflexion qu'on lui donne : les autres Langues sont éteintes, ou il ne nous en reste que d'informes débris. Quel fond peut-on donc faire sur les étymologies, à moins que certaines circonstances ne les déterminent ? Les premiers Hommes, chez qui les idées de la Création & celles de son Divin Auteur étoient récentes, imposoient à leurs enfans des noms relatifs à la Religion ; la reconnoissance, l'espérance, la crainte, l'amour de la Divinité liés avec quelque circonstance, les dictoient. Ce louable

usage persévera encore long-tems après le Déluge ; par ce moyen, les motifs de l'imposition des noms, s'imprimoient dans la mémoire, & se conservoient dans les familles. Dieu lui-même, par le ministere de ses Anges, imposa des noms qui désignoient l'emploi ou la destinée de ceux à qui il fit cet honneur. Les Sçavans Hébraïstes jouissent du plaisir aujourd'hui trop peu envié de les expliquer ; mais je le répete, les racines des Langues Orientales sont extrêmement équivoques : il est aisé de s'en convaincre. Les Peuples voisins de la Palestine étoient aussi dans l'usage d'employer des noms tirés de leurs Divinités & du culte qui leur étoit rendu. Quand même j'aurois cultivé cette branche d'érudition, je m'abstiendrois d'en faire montre ; notre siécle semble l'avoir réprouvée : il n'y a que la nécessité qui puisse la faire pardonner.

Chez les premiers Grecs, la plûpart des noms furent relatifs à la Religion : cela leur étoit d'autant plus aisé, que le nombre de leurs Dieux alloit à plus de trente mille : l'emprunt en étoit bien facile, les parrains ne pouvoient leur manquer. Chaque Divinité avoit ses dévots ; on s'adressoit à elles pour obtenir des

enfans : étoient-ils nés, on leur faisoit porter un nom qui attestoit qu'on les tenoit de la faveur du Ciel. La même reconnoissance les voüoit aux Dieux, & on tiroit leur nom de l'acte de cette consécration : les plus beaux noms étoient ceux qui exprimoient quelque relation avec les Divinités du premier ordre ; ainsi chez les anciens Peuples, la Religion a influé dans presque toutes les pratiques. Dans la suite un grand nombre de noms fut pris des circonstances où se trouvoient les Grecs. La fin d'une guerre, le commencement d'une autre, un traité de paix, une victoire, la conquête d'une place, un événement heureux, des prix remportés dans les jeux publics, le soin des chevaux destinés aux courses, aux combats, l'art de les dompter, leurs différentes couleurs, en un mot, le goût de la Chevalerie qui étoit très-vif alors, & mille autres circonstances fournissoient les noms dont on avoit besoin. Ici les étymologies sont univoques ; pour les découvrir, il ne faut qu'une médiocre sagacité à ceux qui sçavent le Grec, une des plus riches Langues du Monde.

Nous ne remarquons point que les noms Romains fussent relatifs à la Reli-

gion ; s'il s'en trouve quelqu'un, il appartient à quelque famille Grecque, ou à quelque Affranchi devenu Citoyen. Le culte des Dieux fut néanmoins toûjours sur un bon pied à Rome, jusqu'au tems où les Epicuriens répandirent l'impiété de leurs opinions. Je ne parlerai point de la nomenclature Romaine : les Sçavans du seiziéme siécle ont traité à fond ce point de Littérature ; & nous avons maintenant si peu d'empressement pour ce qui n'est que de pure érudition, que leurs Ouvrages écrits en Latin sont demeurés intraduits. Je dirai seulement que rien n'étoit plus simple que la maniere de nommer les enfans : lorsqu'ils étoient plusieurs dans une famille, on suivoit l'ordre de leur naissance, de là les noms de Secundus, Tertius, Quintus, Sextus & ainsi de suite. La simplicité d'un tel ordre bannissoit toute équivoque, & garantissoit de toute méprise : cette même simplicité s'est trouvée dans le Nord, chez des Peuples que les Romains auroient traités de barbares.

Chez les Chrétiens, la Religion pleine de vénération pour les Martyrs, & pour les personnes d'une sainteté éminente & reconnuë, a emprunté de bonne heure

leurs noms pour les communiquer aux enfans. Les Catholiques leur ont cherché dans le Ciel des protecteurs & des modèles : heureux, si à leur tour, ils en pouvoient servir eux-mêmes ! J'ai desiré plus d'une fois qu'on introduisît l'usage de donner aux enfans le nom de quelqu'un des Saints du jour de leur naissance ou du jour de leur Baptême ; cela produiroit une agréable variété, & enrichiroit la nomenclature. Il est vrai qu'il en résulteroit d'abord un embarras pour ceux qui administrent le Sacrement de notre regénération ; la plûpart ne sont pas assez familiarisés avec les Martyrologes pour latiniser des noms qui ne sont pas originairement Latins, ou qui ont été defigurés par la différence des idiomes. Il y a aussi des noms que l'ignorance regarderoit comme profanes, & une fausse delicatesse comme baroques.

Lorsque je reçûs la Confirmation à Paris (qu'on me passe ce petit trait personnel) un Irlandois qui étoit à côté de moi, interrogé sur son nom, répondit qu'il s'appelloit Terénce. Change de nom, repartit un * Archidiacre, homme brusque, altier, que son séjour à Rome

* M. l'Abbé Chevalier.

n'avoit pas poli, & plus au fait des contestations Théologiques que des noms employés dans les Légendes. Monsieur l'Abbé, lui dis-je, il y a un S. Terence, protecteur d'une Ville d'Italie nommée Pesaro; je l'ai entendu citer dans la lecture du Martyrologe Romain. Qu'il change de nom, continua l'Archidiacre, je ne souffrirai pas qu'un Chrétien porte le nom d'un Comédien. L'Irlandois baissa humblement la tête, & fut nommé Jacques.

Les Protestans, qui ne reconnoissent de canonique que ce qui a été consacré par l'autorité des Livres saints, prennent ordinairement leurs noms dans la Bible, ce qui rétrecit leur nomenclature; les Anglois lui donnent plus d'étenduë, & s'éloignent en ce point, comme sur plusieurs autres, des Protestans rigides qui répudient les Saints de l'Eglise Romaine. Les Saints de l'Eglise Judaïque sont certainement de bons modèles: la vie des Patriarches & de leurs épouses étoit fort simple; mais la conduite des Prophétes & des Apôtres sur bien des points est inimitable: en général les mœurs des uns & des autres étoient édifiantes, & portoient sur les grands principes de la nature & de la révelation.

On ſe contentoit autrefois de donner un ſeul nom ; aujourd'hui on les multiplie à l'excès. L'Eſpagne faſtueuſe dans ſes cérémonies, a donné l'exemple ; la Maiſon d'Autriche l'a continué en Allemagne & l'a répandu dans les Cours d'Italie ; la France qui donne & reçoit les modes, l'a accepté ; l'orgüeil des Grands l'a mis en vogue, & la vanité des petits l'a imité. On peut maintenant s'écrier avec le Notaire du Glorieux :

> Oh, quelle Kyrielle !
> Ma foi ſur tant de noms ma mémoire chancelle.

En Angleterre on ſe contente d'un ſeul nom. La Nation Angloiſe, auſſi judicieuſe que fiere, trouve notre uſage ridicule, & s'en mocque ; elle ne nous a point envié cette branche de notre luxe, elle ſe connoît trop bien en véritables richeſſes. Sur l'étiquette de la Maiſon d'Autriche, on fait un bizarre mélange de noms d'hommes & de femmes, dont on ſurcharge la tête d'un enfant. S'il eſt fidèle aux engagemens de cette nomination hermaphrodite, il aura les vertus des deux ſexes à imiter.

Pluſieurs de ceux qui tiennent les re-

venus de nos Provinces à ferme, donnent à leurs enfans des noms de Conquérans. Conquérans eux-mêmes, ils leur font porter le nom d'Alexandre, de César, de Pompée, d'Annibal. Un tems a été, car la Finance s'est un peu humanisée, & se trouve aujourd'hui régie par plusieurs personnes dignes de l'estime publique, un tems a été qu'ils auroient pû les faire nommer Attila, Totila, Alaric, Genseric, Genghiscam, Tamerlam ; mais laissons au Théâtre le soin de caractériser tous ces travers : l'Académie ne doit pas entreprendre sur la scene ; leurs départemens sont séparés. Je ne puis néanmoins me défendre de rapporter ici le badinage de Pope sur la multiplicité des noms. Je sçais qu'il paroît tomber directement sur les Empereurs Romains, qui se croyoient d'autant plus grands, qu'ils portérent un plus grand nombre d'attributs ; mais il est aisé de voir que la critique de ce Poëte embrasse tous les états, & qu'elle se ressent de la liberté Angloise. » Il y avoit, dit-il, un » certain Severe, qui étoit Empereur » Romain. Je gage que vous n'avez ja- » mais connu ce Prince sous un autre » nom que celui de Severe : eh bien ! il

» s'appelloit de son vivant Lucius, Sep-
» timius, Severus, Pertinax, Augustus,
» Parthicus, Adiabenicus, Arabicus,
» &c. &c. aujourd'hui c'est Severe tout
» court: le temps lui a rongé bien des
» lettres. La seconde vie de ce Prince,
» j'entends celle de son nom, est bien
» déchuë de ce qu'étoit la premiere;
» puisque de tout ce grand cortège de
» titres qu'il avoit, le voilà réduit à six
» lettres. Pour moi, continuë Pope, si
» l'espoir de vivre dans mon nom me
» séduit un jour, je n'aurai de soin à
» prendre que de quatre lettres: pensez-
» vous que je doive craindre que l'on ne
» m'en retranche quelques-unes? Il fau-
» droit en vérité que l'on fût de la plus
» mauvaise humeur; car il n'est guéres
» possible de vivre plus à l'étroit.

On pouvoit assûrer ce Poëte Philosophe, qu'avec un nom de deux syllabes il feroit meilleure figure dans l'Europe entiere, qu'une infinité de personnes avec des noms prólixes & multipliés dans le lieu de leur naissance. Si l'on continuë d'entasser plusieurs noms sur une seule tête, on fera bien d'imiter certains Nobles, qui réduits à un ou deux Fiefs tout au plus, ne laissent pas d'ajoûter, &

autres lieux, avec un myſtérieux *&c.* pour faire entendre ce qui n'exiſte pas. Perſonne n'eſt la dupe d'une pareille formule, qui ne peut convenir qu'à des Princes.

Quelle différence entre un Habitant du Japon & un Iroquois ! Le premier en ſortant de l'adoleſcence, quitte le nom qu'il avoit reçû en naiſſant ; & celui qu'il prend alors, il le quitte dans la vieilleſſe pour en prendre un autre. S'il paſſe d'une condition à une nouvelle, il ſubſtituë un nouveau nom au premier qu'il portoit : ces changemens ſe font avec de grandes cérémonies ; mais quelle confuſion ne cauſent-ils pas dans l'Hiſtoire de cette Nation ? L'Iroquois n'a d'autre nom que celui de ſa famille : cette ſimplicité pourra diſparoître, ſi ce Peuple que nous traitons de ſauvage, devient un jour policé. Les Romains n'eurent d'abord qu'un nom ; ils ne tardérent pas à y en ajoûter un ſecond, & dans la ſuite ils y joignirent un troiſiéme ; enfin un quatriéme fut la récompenſe d'actions héroïques. Sous les Empereurs, la flatterie les a multipliés à l'excès.

Dès les premiers tems, les Orientaux ont été dans l'uſage de changer de nom

ſuivant les événemens : Abraham vit allonger le ſien, & abreger celui de ſon épouſe. L'Ecriture Sainte fournit pluſieurs exemples de cette coutume, qui ſert de clef pour l'intelligence de quelques endroits obſcurs.

Parmi nous pluſieurs Ordres Religieux changent les noms de leurs Néophytes : eſt-ce pour leur faire oublier entiérement le ſiécle, ou pour les cacher aux yeux du Public ? Veut-on leur donner des modèles à imiter, ou des myſtères à méditer ? Car pluſieurs Religieuſes portent le nom des myſtères les plus ſaints, des plus célèbres Peres de l'Egliſe, & des Fêtes les plus ſolemnelles. Le détail n'en ſeroit pas ſérieux, & à Dieu ne plaiſe, que nous faſſions rire aux dépens d'une ſimplicité qu'il ne nous appartient pas de caractériſer. Le P. Théophile Raynaud & M. Thiers l'ont fait avec une liberté qui pouvoit convenir à ces hardis Ecrivains ; mais leur cenſure n'a point encore été reſpectée.

Comme l'on changeoit autrefois le nom de ceux qui avoient été faits eſclaves, l'humilité des Fondateurs ou des Réformateurs de quelques Ordres Monaſtiques, a pû faire attention à cette

coutume, en changeant le nom de ceux qui ſe font Religieux, pour leur faire ſentir qu'ils paſſent de la liberté à la ſervitude. Je n'oſe appuyer fortement ſur cette conjecture, malgré ſa probabilité ; les tems ont changé, & elle pourroit être fort mal accueillie par la délicateſſe de nos jours. On quittoit auſſi ſon nom en paſſant d'une Nation chez une autre : le S. Apôtre qui ſe nommoit *Saul* à Jéruſalem & dans l'Aſie Mineure, prit le nom de *Paul*, qui eſt un nom Romain, lors qu'il annonça l'Evangile en Occident. Quoiqu'il en ſoit, les Religieux qui tiennent à de grandes familles, n'oublient point leur premier nom ; leurs Supérieurs ont même grand ſoin de le leur conſerver. Il arrive donc parmi eux ce qui arrive dans les Régimens, où il n'y a que les ſimples Soldats dont les noms ſoyent changés : pluſieurs de ceux-ci les ont autrefois conſervés après le ſervice, & les ont tranſmis à leurs enfans. Quelques Domeſtiques quittent auſſi le nom de leurs peres, pour prendre des noms affectés à la livrée ; mais ils les réſignent ordinairement à leurs ſucceſſeurs.

Depuis le XI. ſiécle, les Papes à leur exaltation ont changé de nom ; pluſieurs

auroient mieux fait de changer de mœurs. Sergius IV. leur donna, dit-on, cet exemple; il s'appelloit Pierre *Groin de porc*, *Bocca di porco* : il n'osa prendre le nom de Pierre par respect pour ce S. Apôtre, ni celui de *Bucca porci*, par la crainte du ridicule. On a vû de nos jours une Compagnie sçavante modifier le nom de deux Hommes célèbres, l'un par le talent de la Poësie, & l'autre par un goût exquis de Littérature & par d'excellentes Traductions : le premier est mort dans la Société où il étoit entré, le second vit encore pour l'honneur des Académies dont il est Membre. Je crois que l'on devine aisément que je parle du P. Commire & de M. l'Abbé d'Olivet ; * leur nom, par un petit changement, a été amélioré, & leurs Ouvrages ont honoré cette legére métamorphose. Combien de Sçavans avoient préludé, sur tout dans le Nord ? Au XV. & XVI. siécle, la plûpart des noms furent travestis & devinrent Grecs : cette espèce de pédantisme a heureusement disparu pour ceux qui ignorent les Langues, & les vrais Sçavans n'y perdent rien.

Les sobriquets furent extrêmement

* L'un s'appelloit Commere, & l'autre Douillet.

multipliés dans les siécles d'ignorance : cela étoit d'ailleurs dans le génie Italien ; génie burlesque, railleur & caustique ; les plus illustres familles de l'Italie n'ont pû s'en garantir. Capi-lupi, Capi-vacci, Malatesta, Testa Ferrata, Ursini, Caraffa, Pignatelli, quels noms pour des Seigneurs qui ont illustré leurs Maisons ! Castra-cani, quel surnom pour le Héros de Machiavel ! Cependant toutes ces familles ont été illustrées par des Gouvernemens, des Dignités, par la Pourpre Romaine & la Tiare Pontificale ; & ce qui est encore d'une distinction bien supérieure, par de belles actions & même des vertus. Les couplets du Seigneur de Coulanges sur Innocent XII. qui étoit de la famille de Pignatelli, furent chantés à toutes les tables. Trois petits pots qui formoient les Armes parlantes de ce Pontife, & le mot Caraffe, qui étoit le nom de sa mere, fournirent matiere à l'enjoûment de ce célèbre Chansonnier.

Ce fut principalement pendant les guerres opiniâtres des Guelfes & des Gibelins, occasionnées par les démêlés des Papes avec les Empereurs, que se fit l'imposition des sobriquets : chaque parti

employa des noms ridicules ; la vengeance les inventa, la malignité les appliqua, le Tems les a confirmés & l'Histoire les a conservés. Dès les premiers tems de la République, les Romains donnérent des noms bizarres à d'illustres Citoyens. Un Cornelius fut nommé *Scipion*, parce qu'il servoit de conducteur, & pour ainsi dire, de bâton à son pere devenu aveugle. Une branche de cette même famille porta le nom d'*Asina*, parce qu'un Corneille ayant marié sa fille, aima mieux charger une bourrique de la dot de la jeune épouse, que de donner les cautions qu'on exigeoit de lui. Il en est ainsi de plusieurs autres qu'explique Macrobe dans ses Saturnales.

Telle fut à peu près l'origine des noms *léguminaires*, que portoient d'illustres Romains. Nos Collèges retentissent des noms de Fabius, de Pison, de Lentulus, de Ciceron, de Brassica, & de tant d'autres qui font l'ornement de l'Histoire Romaine. A Rome naissante, tous les Soldats étoient Laboureurs, les grandes Maisons conservoient le nom des fruits & des légumes que leurs Auteurs avoient principalement cultivés & dont ils avoient fait leurs délices, ou dont ils avoient procuré

procuré l'abondance : c'est là conjecture de Pline, & elle n'est pas destituée de vraisemblance. Ce Sçavant étoit moins éloigné des sources, & il avoit de meilleurs mémoires que nos Erudits modernes.

Nos Peres eurent la hardiesse d'appliquer des sobriquets aux Maisons les plus illustres. Les Souverains mêmes éprouvérent cette témérité licencieuse : il n'y a qu'à ouvrir nos Annales pour s'en convaincre ; on y verra des Hugues-Capet, des Louis-Hutin, un Géoffroi-grise-gonelle, qui battit le second des Othons, un Etienne-Plante-genêt, qui succéda en Angleterre aux Rois Normands, un Bernard-Plante-veluë, Comte de Mâcon, un Edouard surnommé le Prince Noir à cause de son armure, un Humbert aux blanches mains, tige de la Maison de Savoie, & une infinité d'autres qu'offrent les siécles où les grands Fiefs formérent cette multitude de petits Souverains, presque toûjours armés les uns contre les autres : leurs surnoms étoient pris de leurs bonnes ou mauvaises qualités, ou de quelques singularités qui les rendoient remarquables. Notre siécle trouveroit avec justice de pareilles dénominations puériles : en devenant plus polis, nous

sommes devenus plus sérieux ; il y a aujourd'hui plus de reserve & moins de liberté.

Les Grecs d'Antioche & d'Alexandrie naturellement railleurs, uférent souvent d'antiphrases pour se moquer des successeurs d'Alexandre. Ptolemée II. qui fit mourir deux de ses freres, fut nommé Philadelphe. Ptolemée IV. qui fit empoisonner son pere afin de lui succéder, fut surnommé Philopator. Ptolemée VI. qui haïssoit violemment Cléopatre sa mere, eût le nom de Philometor. Seleucus III. Prince très-foible de corps & d'esprit, & qui ne fit rien de remarquable, fut appellé Ceraunus, c'est-à dire, le Foudre ou le Foudroyant. La connoissance du Grec fait sentir le ridicule de ces épithètes. En lisant l'Histoire, il ne faut donc pas établir le caractére des Rois par les noms qu'une raillerie amere, ou qu'une basse adulation leur ont donnés ; on tomberoit dans de grossieres méprises : c'est par le corps des actions qu'il en faut juger.

Les premiers noms furent donc des descriptions, des signalemens, tels que les noms tirés de la couleur, de la taille, de la stature, des bonnes ou des mauvaises

qualités, des perfections ou des défauts, de la guerre & de la paix, de la liberté & de la servitude, de l'affranchissement, de l'adoption, des terres, des Villes, des Provinces & des Royaumes mêmes. Un coup d'œil sur les noms des Concitoyens, en fournira la preuve : en passant aux enfans, ces noms ont perdu leur signification primitive. Des hommes appellés Morel, le Brun, le Noir, ont eu des enfans blonds ou rouges; le Grand, le Long, le Haut, des enfans de petite taille; le Petit, le Nain, le Bossu, des enfans d'une taille avantageuse : le signalement s'est perdu, le nom est resté. Le premier qui porta le nom de Camus, aujourd'hui si célèbre dans la Magistrature & dans l'Eglise, combien de nez aquilins compteroit-il aujourd'hui parmi ses descendans ? Combien de familles maintenant dans l'éclat, dont le nom a été pris d'un métier, d'un emploi, d'une profession ? Le Tellier, le Potier, le Paulmier, le Fèvre, le Charpentier, le Boucher, le Peltier, les Fabers, les Médicis & tant d'autres, qui, après s'être illustrés, ont illustré leurs familles ? En un mot, il n'y a presque point de nom de profession qui n'ait atteint à la

distinction la plus haute. Je sçais que pour plaire aux Grands, dont le nom est emprunté de quelque profession obscure, l'adulation leur a fait entendre que c'étoit le nom des emplois que leurs Ancêtres avoient auprès des Princes; que par conséquent ces noms étoient honorables: Cela peut être vrai à l'égard de quelques-uns; mais cette interprétation ingénieuse ne peut s'étendre à la pluralité. Eh! quel est le Noble qui n'ait pas commencé par la roture? Ce qu'il y a de plus heureux pour lui, c'est d'en ignorer ou d'en pouvoir cacher la date.

Cette multiplicité de noms & de surnoms dont nous venons d'assigner l'origine, devoit produire nécessairement de la confusion dans l'Etat, & jetter de l'embarras dans les successions & les procédures. L'embarras augmenta par la réünion de plusieurs grandes Provinces que Philippe Auguste reprit sur les Anglois: il fallut donc fixer les surnoms & les rendre héréditaires, pour donner de la stabilité aux engagemens, de la validité aux actes, & pour procurer la sûreté publique. L'institution des fiefs avoit commencé cette fixation.

Il est peu d'animaux dont les hommes

n'ayent reçû ou emprunté des noms. Au XII. ſiécle, cet uſage ſubſiſtoit encore en Allemagne. Un Henri, Duc de Saxe, prit le nom de *Lion*; Albert de Brandebourg prit le nom d'*Ours* : tous deux firent mettre dans leur écuſſon la figure de ces animaux féroces ; les mœurs de leur tems & de leur pays, ſembloient les autoriſer à s'annoncer de la ſorte.

Par une ſuperſtition groſſiere, les anciens Irlandois prenoient les loups pour parrains de leurs enfans ; ils croyoient, dit Cambden, en leur faiſant cet honneur, pouvoir préſerver les filleuls de la dent meurtriere des parrains : encore aujourd'hui, dit l'Auteur des Obſervations faites par un Voyageur, il y a de ces Inſulaires qui rendent une eſpèce de culte aux loups ; ils diſent que Jeſus-Chriſt les aimoit, & c'eſt ce qui les oblige de prier Dieu pour la proſpérité de ces animaux. Je ne crois pas qu'on puiſſe porter la charité à un plus haut dégré. M. l'Abbé Lambert attribuë ce tendre ſentiment aux Iſlandois ; ce qui eſt plus vraiſemblable. Quoiqu'il en ſoit, le nom de *Loup* a été célèbre par les talens, & ſanctifié par les vertus de pluſieurs perſonnes qui l'ont porté.

Dans la Tartarie, il y a des Idolâtres qui imitent les anciens Hibernois, que l'on croit originaires de cette vaste contrée. Lorsque les femmes des Samoïedes ont accouché, leurs maris sortent de leur maison, & le premier animal qu'ils rencontrent, est censé le parrain de leur enfant ; ce cérémonial n'a rien de pénible ni de dispendieux. Les oiseaux partagent cet honneur avec les quadrupedes & les reptiles : de là le nom de Corbin ou Corvinus, tellement commun dans le Nord, qu'un Auteur Allemand a fait un Ouvrage qui a pour titre la *Coracologie*, ou Traité des Corbeaux, en faveur du grand nombre de Sçavans qui ont porté ce nom. Cela est dans le goût Germanique, qui ne néglige aucune sorte d'érudition.

M. Porée commence la seconde partie de son Discours, par une réflexion qui marque assez l'étenduë de sa délicatesse & la supériorité de ses talens. Ses observations sur l'imposition des noms, auroient pû faire souvenir qu'un de nos * Citoyens homme célèbre, avoit autre-

* Gilles-André de la Roque, Sieur de la Lontiere, nâquit dans la Paroisse de Cormelles proche de Caen, & mourut en 1686. âgé de 88. ans. Il fit un Traité de l'origine des Noms & Surnoms, in-douze, à Paris en 1681.

fois traité cette matiere ; M. Porée vient l'avoüer, & ne prend rien ſur le bien d'autrui. » Les Peintres & les Poëtes, » dit-il, peuvent traiter un même ſujet, » pourvû que la diſpoſition & le coloris » ſoient variés. En matiere d'Hiſtoire, » quoique l'on travaille ſur un fond » commun, les dernieres recherches doi- » vent ajoûter aux premieres : elles doi- » vent les rectifier, ſi elles ſont fautives ; » les ſuppléer, ſi elles ſont défectueuſes ; » les éclaircir, ſi elles ſont obſcures ; les » conſtater, ſi elles ſont douteuſes. Etre » ſimplement copiſte, n'appartient qu'à » un eſprit ſervile : il vaudroit mieux faire » réimprimer un Ouvrage devenu rare, » que de le piller après l'avoir mis en » piéces. L'amour du bien public ſe trou- » ve dans le premier parti : il y a de » l'impudence dans le ſecond ; & cette » impudence, pour être aſſez commune, » n'en mérite pas plus d'indulgence.

Il eſt quelquefois néceſſaire de remet- tre ſous les yeux les faits atreſtés par ceux qui ont vêcu avant nous : on peut traiter le même ſujet, ſe rencontrer avec un Auteur, dire ce qu'il a dit, mais en d'autres termes : on convient pour le fond, on différe pour l'expreſſion. M. de

la Roque a précédé M. Porée, sans que ce dernier l'ait suivi : il est assez riche de ses idées, sans emprunter celles des autres.

Continuons, dit-il, nos Observations, quelque puisse être leur sort.

IIe. Part.

Imposer des noms chez les Grecs étoit souvent un effort de réflexion : il y avoit de l'art à en donner de convenables ; mais la Nature leur faisoit trouver une aisance dans leur génie & des facilités dans leur Langue, qui n'ont pas été accordées à tous les Peuples. Chez les Hébreux, l'imposition du nom appartint long-temps aux meres, comme une compensation des incommodités de la grossesse & des douleurs de l'enfantement. Si ces noms dictés souvent par l'entousiasme, envelopoient du mystère & présageoient l'avenir, on ne doit pas s'en étonner : les Germains, au rapport de Tacite, croyoient que les femmes avoient dans l'esprit quelque chose de Divin, & que plusieurs étoient doüées de la faculté d'annoncer les choses futures. Eh ! en effet, ne pouvoient-elles pas être des augures aussi sûrs que les aigles, les corbeaux, les milans, les corneilles que

consultoient les Romains ? Si elles ont perdu ce privilége, qu'elles s'en prennent aux Sciences & à la Philosophie. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes devenuës meres & marraines, avoient un titre de plus pour chérir leurs enfans. A Rome on faisoit un sacrifice d'expiation quelques jours après leur naissance : auroit-on reconnu quelque chose de vicieux dans notre origine ? Le même jour on donnoit le nom aux filles ; le jour suivant on le donnoit aux garçons : l'usage des Grecs étoit d'attendre le dixiéme jour ; les Juifs l'imposent encore aujourd'hui après la Circoncision. A l'égard des filles, ils attendent que la mere soit relevée de ses couches, & qu'elle se soit présentée à la Synagogue.

Le Baptême chez les Chrétiens est accompagné ordinairement de l'imposition du nom ; on ne peut la differer sans dispense. En donnant aux enfans des noms de Saints, on devroit leur choisir des Patrons imitables : c'est un défaut dans la plûpart des Légendistes de ne s'être appliqués qu'à les rendre merveilleux. Tout le monde est appellé à la sainteté : il n'y a point de vocation ordinaire pour les miracles. Les Polonois se sont abstenus

long-temps de donner à leurs filles le nom du plus beau modèle, & en apparence le plus simple, le nom de MARIE, par respect pour l'Auguste Mere de notre Divin Libérateur. Auroient-ils cherché à imiter les Athéniens, qui défendirent de communiquer à qui que ce fût, les noms d'Aristogiton & d'Harmodius, ces illustres vengeurs de la liberté opprimée par les enfans de Pisistrate ? Quoiqu'il en soit de cette reserve pleine d'une singuliere vénération pour la Sainte Vierge, elle n'a point eu lieu à l'égard de notre respectable Reine. Les vertus qui brillent en elle méritoient un privilége.

Marie Leczinski.

Dans ces derniers siécles, on a pris plusieurs noms de Saints, comme les Payens prenoient plusieurs Dieux pour leurs protecteurs; & ils les réünissoient dans une même statuë, ornée des symboles & des attributs propres à ces fabuleuses Déïtés. Il n'est pas rare de voir parmi nous des enfans habillés en Religieux ou en Religieuses, en l'honneur de leurs Patrons : ici les Payens avoient encore préludé; ils habilloient leurs enfans en petits Mercures & en Cupidons : un caducée & des ailerons, un carquois & des fléches étoient les signes visibles de

la consécration. Il y a quelque chose de commun à toutes les Religions ; ce sont les cérémonies. La vérité sanctifie quelques-unes de celles qui ont appartenu à l'erreur : les objets changent ; l'esprit des cérémonies demeure. Moyse avoit emprunté des Egyptiens beaucoup d'usages, qui furent consacrés par ce grand Législateur.

On a cru avec trop de facilité qu'il y avoit des noms heureux & de bon augure, des noms sinistres & d'un funeste présage : malgré le décri où est tombé cette ridicule onomancie, bien des Grands ne sont pas encore guéris sur ces vaines observations, ainsi que sur la distinction des jours. Dans tous les siécles la superstition a corrompu ou altéré la pureté de la Religion. Dans l'administration du Baptême, les Livoniens évitent de donner à l'enfant le nom du pere, ou de quelqu'autre personne de la famille, de peur que cela ne hâte la mort de ceux dont on auroit emprunté le nom. Tout éclairé qu'est notre siécle, on croit assûrer une plus longue vie aux enfans, en les faisant nommer par les premiers pauvres qui se rencontrent : quelques uns en usent ainsi pour s'épargner certains em-

barras ; mais n'est-il pas mieux de procurer aux enfans des nominateurs qui peuvent leur être utiles, s'ils viennent à être privés trop tôt de leurs parens ? L'effet de la superstition est une fausse crainte ; une terreur panique produit à son tour la superstition qui tyrannise les esprits : elles sont cause & effet chacune à leur tour. Ces mêmes Livoniens dont je viens de parler, rebaptisent sécretement leurs enfans dans les six premieres semaines après leur naissance ; & parce qu'ils attribuent le mauvais état de ces enfans à ce qu'on leur a donné un nom qui ne leur convient pas, ils leur en donnent un autre. J'ai emprunré cette remarque de l'Histoire générale des Peuples du Monde, par Mr. l'Abbé Lambert.

Notre propre Histoire nous offre les combinaisons puériles du nombre des lettres qui entroient dans la composition d'un nom : entre plusieurs raisons que l'on apporta pour prouver que le mariage de Louis XIII. & d'Anne d'Autriche étoit convenable, on faisoit voir qu'il y avoit *une merveilleuse & très-héroïque correspondance entre les deux sujets*, parce que leurs noms & surnoms

étoient composés de treize lettres. Rien n'étoit plus commun en ce tems-là, que ces assemblages ridicules de lettres & de nombres : on peut consulter le sixiéme Volume des nouveaux Mémoires de Mr. l'Abbé d'Artigni. L'ignorance des Peuples nouvellement convertis a fait donner des noms bizarres à leurs Néophytes. Parmi les Chrétiens du Paraguai, il y en avoit qui portoient le nom de *Caïphas*, de *Piscina*, de *Capharnaüm* : des Missionnaires éclairés ont soin maintenant de rectifier les méprises de leurs Bedeaux.

En général on doit éviter les noms que le préjugé de l'esprit & la délicatesse de l'oreille trouvent choquans. Alphonse IX. vit les Ambassadeurs de Philippe Auguste rebuter la plus belle de ses filles, parce qu'elle s'appelloit *Urraca* ; ils demanderent l'Infante Blanche pour le jeune Louis, & elle leur fut accordée. Le choix fut justifié par la conduite de cette Princesse, qui fut mere de S. Louis.

Ceux qui ont des noms originairement obscènes, ou dont l'obscénité est devenuë sensible par les vicissitudes auxquelles les Langues vivantes sont sujettes, pourroient obtenir le changement de ces noms qui alarment la pudeur, en pre-

nant les précautions nécessaires pour assûrer leur descendance, leurs possessions & leurs prétentions : c'est ce qu'ont fait plusieurs personnes, qui ont obtenu cette permission de la Chancellerie. Malgré ce moyen ouvert à ceux qui ont besoin d'y recourir, il y a encore des familles qui portent des noms si obscènes, qu'une bonne police devroit les forcer de les quitter. A la vérité presque toutes y ajoûtent un autre surnom ; mais dès qu'il faut employer son nom originaire dans un acte autentique, ces révoltans sobriquets reparoissent & infectent les Notariats, les Greffes, les Bureaux & les Sacristies, où ils sont solemnellement déposés.

Je n'ai point apperçû cette indécence dans les noms que l'Histoire Sainte & que l'Histoire Grecque nous ont conservés ; tous sont d'une signification honnête, soit qu'ils soient simples ou composés. Les Langues de l'Orient & la Langue Grecque, ont de grands avantages pour ces derniers ; cette composition forme un tout sonore & agréable : je prie ceux qui lisent Homere & les Historiens Grecs dans la Langue des Auteurs, d'y faire attention, ils trouveront dans la

plûpart des noms une beauté qu'on ne découvre point dans les noms en usage chez les autres Peuples. Soit préjugé, soit manque d'habitude, les noms Tudesques & les noms Romains me semblent dépourvûs de cet agrément. Les Latins du bas Empire ont tenté d'imiter cette composition; leurs essais ne leur ont point réüssi. *Deus dedit*, *Quod vult Deus*, *A Deo datus*, *Deo gratias*, noms donnés à des enfans, sont d'une dureté Gothique. Qu'ils répondent mal aux mots Grecs *Theodose*, *Theodore*, *Dosithée*, *Dorothée*, *Theobule*, &c. Les Italiens ont été plus supportables dans leurs compositions, *Diodati*, *Bentivoglio*, *Bellarmino*, *Palavicini*, sont d'une prononciation douce & aisée: ajoûtez-y les *Frangipani*, dont on fait descendre les Comtes d'Hapsbourg; cette famille doit ce beau nom à la charité signalée de son Auteur, qui *rompoit son pain*, c'est-à dire, qui distribuoit ses richesses à tous les nécessiteux. Notre Langue resiste ordinairement à cette composition. La Famille Noble qui se nomme en France *Panem-vinum*, n'eût-elle pas mieux fait de prendre le nom de *Panvini*, célèbre au-de-là des Monts? *Maso Fini-*

guerra, inventeur de la Gravure, prit son nom des circonstances de la paix renduë à sa patrie. Les Grecs l'auroient nommé *Teloptolème*.

Nous avons déja observé que l'Italie a beaucoup contribué à la bizarrerie des noms : ses nombreuses Académies, qu'un Auteur fait monter à près de cinq cens vingt, * & les Membres qui les composent, en sont une preuve continuée. A Sienne, dit M. Pelisson, ils sont appellés Intronati, c'est-à-dire, frappés de la foudre; à Florence, Della Crusca; à Rome, Humoristi, Lincei, Fantastici; à Bologne, Otiosi; ce nom conviendroit à bien d'autres. On les nomme à Padouë Ricovrati & Orditi; à Vicenze, Olympici; à Parme, Innominati; à Milan, Nascroti; à Naples, Ardenti; à Mantouë, Invaghiti; à Pavie, Affidati: ajoûtez-y les Offuscati de Cezene, les Desuniti de Fabriano, les Filoponi de Fayence, les Caliginosi d'Ancone, les Adagiati de Rimini; les Assorditi, Insensati, Refrontati, Ostinati, Immobili, Perseveranti, Filannonici, Humorosi,

* Jarxius. V. la Bibliot. Ital. T. I. p. 3. *Intronato* signifie un homme étourdi par le bruit du tonnerre, & qui en a perdu le jugement.

Oscuri,

Oſcuri. Je me laſſe de les nommer, & peut-être m'a-t-on reproché tout bas d'être entré dans ce bruyant détail ; mais on ne doit pas ceſſer d'admirer les caprices d'une Nation reconnuë pour très-ſpirituelle. A quel dégré n'auroit-elle pas porté les Sciences & les Arts, ſi tous ces Académiciens, avec une bonne méthode, avoient été auſſi laborieux que leurs dénominations ſont fantaſques ? Ceux de Florence prirent d'abord le nom d'Humides. La plaiſanterie & l'enjouëment y eurent apparemment bonne part, diſent les Journaliſtes de Trevoux ; & ce qui le fait croire, c'eſt que les Académiciens ſe donnérent des noms aſſez bizarres, relatifs néanmoins au nom commun d'*Humides*. Les Confreres étoient l'Humecté, le Gelé, le Froid, le Trempé, le Tranſi, le Brochet, le Fangeux, le Rocher, l'Ecumeux, le Cygne & ainſi du reſte. Le Grand Duc, * à qui ce nom d'Humides déplaiſoit, voulut que cette Société ſçavante ſe contentât du nom d'Académie de Florence. Ce Prince judicieux donnoit par là une preuve de ſa ſageſſe & de ſon goût : il ſçavoit qu'un certain monde dédaigneux témoigne aſſez de mépris

* Laurent de Médicis, ſi je ne me trompe.

pour les Sociétés Littéraires, sans qu'elles fournissent elles-mêmes matiere à la raillerie. Toute profession publique de Science y est exposée ; c'est un de ses désagrémens : une saine Philosophie l'en console.

Dans les expéditions d'Italie, Charles VIII. prit à sa solde des Spadassins sous le titre de *Condotteri*, c'est-à-dire, de mercenaires. Taglia-braccia, Taglia-coscia, Fracasso, Sacripante, étoient les noms effrayans que prenoient leurs chefs pour intimider le foible vulgaire ; mais les services de ces rodomonts ne furent pas plus utiles aux Armées Françoises, que la plûpart des Académies Ultramontaines l'ont été aux Sciences proprement dites. Cela ne diminuë rien du mérite d'un grand nombre d'Italiens, qui tiennent un rang distingué parmi les Sçavans de l'Europe.

Peu de gens ignorent les noms sublimes & transcendans que se sont donnés si libéralement les Docteurs Scholastiques dans les XII. XIII. XIV. & XV. siécles ; le Ciel & la Terre n'avoient pas de titres trop relevés pour eux : malheureusement pour leur réputation, leurs Ecrits volumineux font seulement nombre dans les

grandes Bibliothéques. Les Ouvrages des Nominaux n'ont plus besoin d'être enchaînés, comme ils le furent par un Edit de Louis XI. pour empêcher les tenans d'en venir aux mains; aujourd'hui ils sont aussi libres que ceux des Réalistes : ce sont de vieilles armes moins curieuses que l'armure de nos anciens Chevaliers. Ces ténèbreuses productions traitoient de tout, & apprenoient peu de choses : le langage étoit barbare, les questions souvent minutieuses, quelquefois ridicules, toûjours vetilleuses. Leur usage aujourd'hui est de servir de piéces de comparaison, pour juger des égaremens de l'esprit humain, & pour apprécier ses progrès.

Ne reviendra-t-on point quelque jour à cette Littérature Arabesque ? C'est ce qu'on n'oseroit assûrer : elle a encore des partisans dans une partie de l'Europe; & tout est circulation dans ce Monde. Il y a une attraction morale, qui, comme l'attraction Physique des Newtoniens, paroît agir à travers des vuides immenses. On en doit juger ainsi, parce que l'esprit humain ne peut suivre les liaisons cachées & les ressorts imperceptibles qui préparent de loin les révolutions, & amenent sourdement les événemens.

L'orgueïl a multiplié les surnoms jusques dans la roture, avec une particule enclitique, qui est différente en chaque Langue : tel est le *Ki* en Pologne, qui termine le nom, *l'O* en Irlande, le *Van* dans les Provinces-Unies, & le *De* en France, qui précédent le nom ou surnom. Cette affectation est montée au plus haut dégré de ridicule : on va jusqu'à placer cette syllabe en hors d'œuvre, avant des noms de Baptême, ou d'autres qui n'en sont nullement susceptibles. De Corneille, de Racine, de Bignon, ainsi que j'ai lû dans quelques Ecrits nouveaux, auroient revolté ces grands Hommes, qui s'appelloient simplement Bignon, Corneille, Racine. Ce *De*, que les besoins de l'Etat devroient mettre en parti, fait pitié à ceux qui ont quelque notion de syntaxe ; mais la sotte vanité ne connoît point de regles : ce n'est qu'en Allemagne qu'elle voit arrêter ses entreprises & punir ses usurpations ; elle se dédommage en s'expatriant. Un Roturier Tudesque, s'il est riche, se donne pour un Noble ; un simple Gentil-homme prend le titre de Baron ; les Italiens & les François se travestissent en Marquis, & les Anglois ont à peine passé

la Mer, qu'ils s'arrogent le titre fastueux de Milords : le plus mince Ecclésiastique est ici un Abbé, & au delà des Alpes un *Monsignor*.

On ne s'en tient pas là, on entasse titre sur titre, on les place par-tout ; & nous voyons des Chevaliers, qui pourroient à peine faire preuve du premier dégré de Noblesse » Je hais le dessus de » vos lettres, où il y a : A Madame la » Marquise de Sevigné, disoit cette Da- » me spirituelle à sa fille ; appellez-moi » Pierrot : les autres adresses sont aima- » bles, & donnent une tendre disposi- » tion à lire le reste.

On annonçoit à Mr. de Poissi, depuis Président de Maisons, certaines gens sous de grands noms : » Ah ! masques, je vous » connois, dît-il, en les voyant entrer.

Aux yeux de la sagesse, cet entassement de noms & de Seigneuries est à peine supportable dans les Rois Indiens, & souverainement ridicule dans quelques Empereurs Romains, comme si le nombre des titres faisoit une grandeur réelle, ou que la puissance se mesurât sur les prétentions. Combien de surnoms attributifs, qui sont à leur égard, ce que sont à une famille les armes à enquérir ? L'Em-

pereur Justinien auroit-il pû soutenir un examen sérieux & une enquête juridique sur tous les titres qu'il s'est donné à la tête de ses Instituts ? A l'égard des Rois Indiens, issus du Ciel, parens ou alliés des Astres, il n'y a que leurs sujets qui puissent respecter le dénombrement de pareils attributs ; mais l'esprit de servitude plie les hommes à tout, & le despotisme profite de cette docilité stupide.

Il n'est rien qui ne puisse entrer en commerce par le moyen des échanges. Les Hébreux donnoient leurs noms à leurs terres ; plusieurs Saints, sans l'avoir voulu ni prévû, ont donné le leur à plusieurs de nos Villes modernes : aujourd'hui c'est des terres qu'on reçoit les noms les plus estimés ; & il y auroit bien des méprises, si les Loix n'obligeoient d'employer les anciens noms de familles dans les contracts & autres actes publics. Ceux qui donnent leur nom à leurs possessions, & aux lieux sur lesquels ils s'attribuent un droit, ont soin de s'assûrer l'honneur de cette communication. C'est ainsi que des Guerriers ont donné leur nom à leurs conquêtes, & aux Villes qu'ils ont fait bâtir ; que des Navigateurs ont désigné leurs découvertes ; que des Officiers de

mer diſtinguent les vaiſſeaux qu'ils font conſtruire ; que des Officiers de terre font remarquer les Régimens que l'Etat ou le Souverain leur permet de lever. Chez l'Empereur des Mogols, les Eléphans reçoivent de leur maître des noms emphatiques & pleins de majeſté : peut-être y ſont-ils ſenſibles. Les Aſtronomes qui s'attribuent des droits ſur ce qu'ils ont découvert, ont voulu être les parrains des Aſtres : toutes les contrées de la Lune portent le nom de quelque fameux Phyſicien. Poſſédant peu de choſes ſur la Terre, pluſieurs de ces Sçavans ſe ſont fait de grands Fiefs dans cette Planette : je laiſſe à deviner quels ſont les hommages, les cens & les redevances qu'ils en ont reçûs.

On peut mettre en queſtion, s'il y a plus de grandeur à faire porter ſon nom à une acquiſition nouvelle, que de gloire à l'emprunter d'une terre Noble : il ſemble que le premier cas a lieu, vû que dans les contracts de mariage, il y a des femmes qui ne contractent qu'à condition que le mari portera le nom de ſon épouſe : d'un autre côté, les Conquérans ſe ſont attribué le nom des Peuples qu'ils avoient ſubjugués, & des pays qu'ils avoient ſou-

mis à leur domination. Dans la Grande-Bretagne c'est une récompense que de porter le nom d'une Terre titrée ; c'est le Roi qui en gratifie ceux qu'il affectionne, ou dont il veut reconnoître les services rendus à sa personne ou à l'Etat. Ces titres réversibles ne sont qu'à vie : ainsi le Souverain a toûjours un fonds certain & un moyen inépuisable de s'attacher les principaux Seigneurs de la Nation. Dans la derniere guerre, deux Généraux * au Service de l'Espagne, furent décorés du nom du lieu où ils avoient remporté la victoire : l'un fut créé Comte de Campo-Santo, & l'autre Duc de Bitonto. Ces récompenses coûtent peu au Souverain, n'incommodent point l'Etat, & honorent infiniment le brave Officier.

Sous le Gouvernement Impérial, les noms de famille étoient conférés arbitrairement : il n'en pouvoit résulter qu'une confusion incommode. Celle qui naît des grandes terres tombées dans les mains des parvenus n'est pas si considérable, quoiqu'elle soit propre à déranger les notions communes.

A l'imitation des fameux Navigateurs qui ont découvert tant de Pays inconnus,

* Le Comte de Gages, le Duc de Montemar.

ceux qui les ont ſuivis ont donné des noms aux Continens, aux Iſles & aux Peuples qu'ils ont rencontrés ſur leur route. Tantôt ce ſont des épithétes honorables, tantôt elles ſont injurieuſes ; ce ſont des alluſions aux mœurs, aux coutumes, aux uſages, à la couleur, à la figure, à la ſituation du Pays ou à ſes propriétés. Quels noms l'Europe n'a-t elle pas donné aux différens Peuples de l'Amérique ? Les Américains à leur tour, n'ont-ils pas déſigné les Européens par des noms qui les caractériſent ? Ceux que nos Navigateurs ont fait connoître ſous le nom de *Puants*, vraiſemblablement ſe ſont vengés par quelque épithéte peu honorable à nos mœurs.

On a banni de chez les Grands les noms de Baptême qu'avoient reçûs les enfans, & on leur a ſubſtitué des noms de Terres : ils traitent de ſimplicité gothique l'uſage de leurs Ancêtres, & même des Princes qui laiſſoient à leurs filles le nom reçû avec la grace du Chriſtianiſme, ſe contentant d'ajoûter le titre de Dame ou de Demoiſelle. Le même dégoût devenu contagieux, a ſaiſi les conditions inférieures. Un ſimple particulier a honte maintenant d'appeller ſes enfans du nom de leurs Saints Patrons :

Il ajoûte à leur nom des noms ambitieux ;
Qui leur font aiſément oublier leurs ayeux.
Ce vernis étendu ſur l'obſcure naiſſance,
Inſpire un ſot orgueïl dès la plus tendre enfance.

Aimable ſimplicité de Racine, qui nommoit tous ſes enfans par leurs noms de Baptême ! Fanchon, Madelon, Nannette. Ces noms qui ſouleveroient à préſent le cœur d'un Bourgeois aiſé, étoient employés par un homme revêtu de Charges honorables, bien venu en Cour dont il recevoit des penſions, avec qui les Princes, & ſur tout un des plus grands Rois, s'entretenoient familiérement. C'eſt la ſolide réflexion d'un Fils pieux, * héritier d'une partie des talens de ſon illuſtre Pere.

L'uſage de terminer les noms des filles par des diminutifs, étoit auſſi ancien que répandu. Cet uſage, qui accordoit la délicateſſe du premier âge avec celle du ſexe, avoit quelque choſe de tendre, de naturel, de naïf, d'agréable : on faiſoit entrer ces diminutifs dans une Chanſon, un Bouquet, un Madrigal, un Impromptu & autres Poëſies badines & legéres ; c'eſt une perte qu'a fait le Parnaſſe, & dont

* Jean Racine.

les Vaudevilles ont profité. La vanité moderne donne un nom tiré de quelque portion de terre, que ces filles dans notre Province n'ont pas droit de posséder, si elles ont des freres.

Depuis quelques années un faux goût de gloire a fait des progrès si rapides, que l'on verra bientôt s'abolir entiérement l'usage modeste & commode de nos Marchands Parisiens & Picards, qui se différentioient dans leurs familles & dans leur commerce, par le nom de Baptême qu'ils faisoient marcher avant leur surnom. Les Procureurs des Parlemens en usoient de la même maniere : de-là le nom de Pe-Fournier, célèbré par Boileau;

Et dont les Cicerons se font chez Pe-Fournier.

De-là les Pepingué, les Pechantré, c'est-à-dire, Pierre Fournier, Pierre Pingué, Pierre Chantré; ce dernier étoit un Poëte Toulousain. Un Procureur d'une Basse Jurisdiction, se croiroit deshonoré aujourd'hui par un pareil distinctif.

Les Anglois ne se sont point encore écartés de cet usage. Le fils est distingué du pere par l'addition de *Fitz* ou de *Son*, l'un avant, l'autre après le nom Baptismal; Fitz-James, Fitz-Morits,

Fitz Gerald; Johnſon, Thomſon, Willamſon. En Baſſe Bretagne *Ker*, en Irlande *Mac*, ſont auſſi des ſyllabes qui déſignent l'origine ou la filiation: Kerfili, Kermadec, Kerkado; Mac Laurin, Mac Donal, Mac Villiams. Les Hébreux opéroient la même diſtinction, en mettant *Bar* ou *Ben* avant leur nom, Bar-Timée, Bar-Kokebas, Bar-Jeſu, Ben-adad, Ben ammi, Ben-amid. Cette ſimplicité antique ſera toujours mal remplacée.

Le même amour-propre qui fait rechercher la pluralité des noms, a changé le *tu* ou *toi* en *vous*, en ſe ſervant du pronom qui ſignifie la pluralité. Par ce moyen nous doublons, nous multiplions en quelque façon les perſonnes; nous augmentons leur exiſtance, en leur donnant la valeur de pluſieurs êtres. Le premier à qui la flatterie adreſſa le *vous*, au lieu du *tu* ou *toi*, crut que l'on faiſoit l'énumération de ſon crédit, de ſes richeſſes, de ſes dignités, de ſes vertus, de ſes talens; il s'incorpora tout ce qui l'environnoit. De ce principe ſont émanés les termes abſtraits, qui déſignent une eſpèce d'univerſalité, tels que ceux de Majeſté, d'Alteſſe, de Sérénité, de Grandeur, d'Eminence, de Sainteté, de

Révérence. Les Romains ſous les Empéreurs, les ont inventés, les Italiens les ont multipliés, & nous les avons reçûs trop facilement de leurs mains. L'eſprit de ſervitude, ſans en être plus humble, eſt ingénieux à ſe rapetiſſer. M. Vernet, Miniſtre de Genève, conſultoit il y a peu de tems M. de Voltaire, ſçavoir ſi dans une Verſion nouvelle de la Bible, on employeroit le *Vous*, au lieu du tutoyement. Le *Vous*, répondit ce rare Génie, eſt de compliment humain; le *Tu* eſt de la belle nature. J'ignore quels égards on a eû pour cette eſpèce d'Oracle. A la vérité le *Vous* eſt aſſez ancien pour uſer de preſcription; & il eſt tellement dominant en Europe, que nous avons perdu l'habitude d'en tirer vanité: c'eſt ce qui arrive à l'égard de tout ce que les foibles mortels inventent pour enfler leur être, & pour occuper un plus grand eſpace dans l'imagination de leurs ſemblables. La ſeule opulence ſe maintient dans la poſſeſſion d'éblouïr les yeux du vulgaire: ſur d'autres points, une fierté éclairée punit ſouvent la ſotte vanité, en réduiſant toutes choſes à leur valeur naturelle. Il n'y a point de vengeur plus redoutable à l'orguëil, que l'orguëil même.

Il est plus d'un moyen de se faire un nom honorable, qui tire celui qui le porte d'une humiliante obscurité, s'il n'en est pas encore sorti ; ou qui l'empêche d'y rentrer, s'il joüit du grand jour. Des services rendus à l'Etat, aux Lettres, aux Arts, au Public, à la Patrie ; un ministère, un emploi, une charge, une administration remplis avec soin, équité, désinteressement, sont une voye plus sûre pour donner du lustre à un nom, à une famille entiere, que les statuës, les inscriptions, les épitaphes : la postérité juge ces monumens, la fortune les renverse, le tems les efface. Si les routes qui conduisent à la célèbrité ne sont pas ouvertes à toutes les conditions, il n'y a personne qui ne puisse rendre son nom aimable à ses proches, à ses voisins, à ses correspondans, & respectable à ses concitoyens, à ses compatriotes. Ce sont là les droits d'une exacte probité ; ce sont les prérogatives d'une solide vertu. Dans une sphère plus ou moins étroite, on participe aux avantages dont on joüit dans une sphère plus étenduë. Une sage modération s'arrête au dégré que la justice lui assigne, & se contente de son partage.

REPONSE DE M. LE DIRECTEUR.

UNe Langue riche en mots, n'étoit pas plus nécessaire aux hommes pour converser ensemble, que des noms particuliers de chaque chose; de chaque classe d'individus, de chaque individu, pour désigner l'objet de la conversation: sans cela, quelle confusion! Combien de tems faudroit-il pour s'entendre, & comment s'exprimeroit-on? Seroit-ce par des especes d'hieroglyphes, seroit-ce par des circonlocutions, seroit-ce par le moyen du pinceau, qui offriroit aux yeux les objets tels qu'ils sont? On sent assez l'impossibilité de toute autre méthode que celle des noms: aussi sont-ils vraisemblablement aussi anciens que les mots; il est même probable que les noms ont été les premiers mots; puisqu'il est plus aisé d'imaginer une conversation par signes avec des noms, qu'une conversation bien fournie de mots, qui s'arrêteroit tout court à chaque besoin de désigner un objet. La Genèse nous parle d'abord des noms que le premier homme fut chargé

d'Impoſer. Allons plus loin ; ne pourroit-on pas dire que preſque tous les mots ſont des noms ?

Dès qu'il y a eû des ſociétés, il y a eu des Langues, & les différens Peuples les ont formées ſuivant leurs affections naturelles. La premiere fois qu'on a nommé quelque choſe ou quelqu'un, on a certainement eû une raiſon pour lui donner un tel nom plûtôt qu'un autre ; mais rien n'eſt plus inutile que de rechercher cette raiſon ; & la ſcience de l'origine des noms ſeroit auſſi vaine que rebutante : d'ailleurs ſi l'on s'attachoit aux étymologies, combien de noms deviendroient de vrayes notes pour des familles les plus honnêtes ; pour cette raiſon ſeule, il en faudroit faire abſtraction : auſſi ne vous en occupez-vous, M. que pour faire de juſtes remarques ſur les différentes idées qu'on y attache dans chaque Pays, comme des idées relatives à la Religion dans l'ancienne Grece, de ſimples idées d'ordre chez les anciens Romains, des idées de piété & d'imitation dans les Pays Chrétiens.

Vous vous arrêtez principalement à la multiplicité des noms & au faſte, ou à la fauſſe ſignification dès ſurnoms : ce ſont

sont des ridicules qui ne pouvoient échaper à ce génie vraiment Philosophique, & à cet esprit de fraternité, qui, réünis en vous, Monsieur, né cessent point de vous intéresser à la réformation de tout ce qui n'honore point les hommes, comme de tout ce qui peut les tromper.

Vous placez la grande époque de la fixation des surnoms au douziéme siécle, après la réünion des Provinces que Philippe Auguste reconquit sur les Anglois : circonstance qui augmenta l'embarras que le grand nombre des noms caractéristiques avoit déja produit dans l'ordre public.

On ne sçauroit trop perpétuer les noms de famille, en distinguant cependant les branches par des noms distinctifs, comme on les distingue par une legere marque dans leurs armes : l'on peut regarder la prescription des noms originaires comme un désordre civil ; & cette superfluité de noms & de titres que certaines Nations affectent, n'est au fond qu'une branche de luxe, une source de confusion, & comme vous l'avez dit, un monument de leur orguëil.

La seconde partie de votre Dissertation, enrichie comme la premiere d'une érudi-

tion amusante, nous montre dans les Grecs un modèle de façon de penser sur le choix des noms : elle nous rappelle une singularité des Germains, qui ont pendant long-tems laissé les meres en possession de donner le nom à leurs enfans ; outre une espèce de caractère divin, prophétique même, qu'ils reconnoissent dans l'esprit des femmes, en effet plus délié, plus fin, plus avisé que celui des hommes ; ils croyoient peut-être que leur sagacité sçavoit tirer des conséquences des mouvemens qu'elles éprouvoient d'eux avant qu'ils eussent vû le jour. Vous approuvez, Monsieur, les motifs religieux qui ont porté les Chrétiens à donner des noms de Saints, & vous condamnez en Philosophe la superstitieuse distinction des jours heureux ou sinistres, & des noms de bon ou de mauvais augure. Vous estimez qu'il est sage de choisir pour les enfans des parrains dont le crédit & l'opulence puissent leur être utiles. Un Auteur de nos jours, ami du genre humain, le conseille de même, & semble mettre au nombre des ressources que la Providence a ménagé pour les petits, cette espèce d'alliance qu'ils peuvent contracter avec les Grands, devenus par là leurs protec-

teurs de droit. Elle doit auſſi opérer utilement en faveur du pauvre qui nomme l'enfant du riche, ce qui devient comme néceſſaire, lorſque le choix entre les parrains eſt embarraſſant; lors que ceux à qui la Nature ſemble déférer la nomination, ne ſont point aſſez honorables ou aſſez bien voulus, & lorſqu'on eſt d'une ſorte à ne pas faire un acte d'humilité, en paroiſſant chercher la protection de deux perſonnes puiſſantes:

Votre raiſon ſe refuſe à ces combinaiſons puériles des lettres dont les noms ſont compoſés, dans leſquelles des hommes mercénaires ou ſuperſtitieux ont prétendu trouver des rapports avec les plus grands événemens. Vous réclamez en faveur de l'honnêteté publique contre les noms obſcènes; vous aimez à voir la décence & la ſimplicité dans les noms comme dans les mœurs. Ce *Vous*, que vous regardez comme des inventions de la flatterie & du faſte François, & qui ne peut avoir d'autre ſignification que celle d'attribuer à un ſeul homme la valeur de pluſieurs, eſt ſi conſacré, que la politeſſe ne permet point d'adreſſer autrement la parole à tous ceux à qui on doit des égards; & ce *Tu*, qui eſt auſſi

ancien que la parole, qui eſt univerſel dans toutes les Langues, & qui étoit preſque le ſeul monument de la fraternité des hommes, eſt réſervé à la hauteur, à l'extrême familiarité, & par un privilége excluſif, à la Poëſie. Cela choque votre excellent diſcernement, qui trouve toujours dans la belle nature un préſervatif ſpécifique contre tout ce qui a la moindre teinte de faux ou de ridicule.

Ce que vous dites, Mr. a quelquefois l'air de n'être que de ſimple curioſité; mais comme l'or roule avec l'eau de certains fleuves, des réflexions précieuſes naiſſent en abondance à ceux qui ne ſe ſont promis que du plaiſir à vous entendre.

ODE SACRÉE,

Ou Paraphraſe du Pſeaume 45. Deus noſter refugium & virtus. *Par M. L'Abbé* YGOU.

CONtre nous ſont armés les élémens, les
hommes,
Qui nous défendra de leurs coups?
L'Eternel... en ſon ſein nous reſpirons, nous
ſommes,

Nous vaincrons : Dieu combat pour nous.

Quand la terre emportée en une Mer profonde,
S'écrouleroit avec fracas ;
J'espérerois encor, je marcherois sur l'onde ;
Dieu me soutiendroit de son bras.

Quelles sombres vapeurs sous les Cieux étenduës,
Volent sur les aîles des vents ?
Quelle main les retient dans les airs suspenduës ?
Qui les précipite en torrens ?

L'onde roule à grand bruit sur nos murs, sur nos Villes,
Elle ébranle leurs fondemens ;
Elle entraîne nos toits, nos uniques azyles,
Dans ses vastes débordemens.

Nos Bergers, sous les mers qui couvrent leurs campagnes,
Sont noyés avec leurs troupeaux !
Nous tremblons, nous voyons au sommet des montagnes,
Sous nos pieds s'élever les eaux.

Où fuirons-nous, Seigneur ? Dis-nous sur quels rivages
Nous pourrons rencontrer un port ?

La terre eſt ſous la mer, l'air eſt chargé d'orages ;
Tout nous vient préſenter la mort !
Quoi ! Ce déluge affreux engloutira l'enceinte
Où tu raſſemblas les Mortels ?
Ses flots renverſeront dans notre Cité ſainte,
Ta Loi, tes Temples, tes Autels ?

Dieu nous entend ... ſon doigt trace aux flots leurs limites ;
Il ſuſpend l'onde dans les airs ;
Il enchaîne les vents dans leurs bornes preſcrites ;
A la terre il ſoumet les mers.

Vien du Nord, Aquilon, de ton aîle rapide,
Repouſſe la mer dans ſes bords ;
Retourne ... & vous, Soleil, ouvrez la terre humide,
Du Ciel verſez-y les tréſors,

Peuples heureux ! Quels biens que le Ciel vous envoye,
Que la terre vous a produits !
Rendez graces à Dieu, courbez-vous avec joye,
Sous ces fleurs, ces moiſſons, ces fruits.

Qu'entends-je ? Tout s'émeut, tout reſpire la guerre ;
Sa voix nous appelle aux combats !

Les Rois tombent du Thrône & font trembler
la terre
Sous la chûte de leurs Etats.

❧

Voyez-les ces Héros, ces hommes ſangui-
naires,
Se joindre enſemble, ſe preſſer,
Porter leur fer ſanglant dans les flancs de
leurs freres,
Chercher leur cœur pour les percer !

❧

Ils foulent ſous leurs pieds leurs vieillards &
leurs peres,
Regrettant la vie, expirans!
Ils entaſſent près d'eux les enfans & leurs
meres,
Les uns ſur les autres mourans.

❧

Famille de Jacob ne ſois point alarmée,
Dieu va vaincre tes ennemis;
Eſpére... ſon nom ſeul eſt plus fort qu'une
armée....
Dieu parle ... le monde eſt ſoumis.

❧

Dieu verſe dans les cœurs aveuglés de furie,
Emportés par la cruauté,
La haine des forfaits, l'amour de la patrie,
La tendreſſe, l'humanité.

❧

Des mains des Nations il fait tomber les armes,
De leurs arcs il briſe les traits;
Il place ſur la terre où régnoient les alarmes,
L'aimable thrône de la Paix.

» Homme, dit l'Eternel, apprends à me connoître,
» Parcours ces prodiges divers:
» Tu joüis de ma gloire, & tu comprends
» mon être,
» Quand tu contemples l'Univers.

» Etonnez les Mortels, parlez de Dieu mes
» Anges...
» De mon bras vantez les effets;
» Remplissez tout le monde, & portez mes
» loüanges
» Aussi loin que vont mes bienfaits.

Famille de Jacob ne sois point alarmée:
Dieu va vaincre tes ennemis;
Espére... son nom seul est plus fort qu'une
armée...
Dieu parle... le monde est soumis.

Vû par l'Académie. MASSIEU DE CLERVAL Sécretaire.

A CAEN,
De l'Imprimerie de PIERRE CHALOPIN,
Imprimeur-Libraire ruë Froide-ruë.

ERRATA
DU TROISIÉME VOLUME.

P*Age* 7. *Ligne* 16. des chefs d'œuvres ; *lisez* des chef-d'œuvres.

Pag. 21. *lig.* 4. Idem.

Pag. 26. *lig.* 13. des préjugées, *l.* des préjugés.

Pag. 27. embraſſer, *l.* embrâſer.

Ibid. lig. 13. Eſchines, *l.* Eſchine.

Pag. 36. *lig.* 27. des Corneilles, *l.* des Corneille.

Pag. 38. *lig.* 4. les Morins, les Huets, les Bochards ; *lisez* les Morin, les Huet, les Bochart.

Pag. 45. *lig.* 10. c'eſt repreſailles, *l.* c'eſt repreſaille.

Pag. 46. *lig.* 8. traitter, *l.* traiter.

Pag. 48. *lig.* 26. crée, *l.* créé.

Pag. 50. *lig.* 7. terrain, *l.* terrein.

Pag. 76. *lig.* 23. pezé, *l.* peſé.

Pag. 81. *lig.* 1. *après le mot* ſollicitent, *ajoûtez* à les imiter ; & à la 2. ligne *effacez* à les imiter.

Pag. 87. *lig.* 22. affaiſent, *l.* affaiſſent.

Pag. 88. *lig.* 22. Medcin, *l.* Médecin.

Pag. 91. *lig.* 3. qui ſe fraye le ſang, *l.* que ſe fraye le ſang.

Pag. 101. *lig.* 21. fidel, *l.* fidèle.

Pag. 121. *vers* 7. qu'elle Ville, *l.* quelle Ville.

Pag. 122. *lig.* 7. *des Notes*, 2. *l.* 1.

Ibid. lig. 13. *des Notes*, 3. *l.* 2.

Ibid. lig. 14. *des Notes*, 4. *l.* 3.

Ibid. lig. 15. *des Notes*, 5. *l.* 4.

Pag. 137. *lig.* 20. ces corps, *l.* ce corps.

Pag. 142. *lig.* 8. inquiette, *l.* inquiete.

Pag. 144. *lig.* 26. exemple, *l.* exemples.

Pag. 145. *lig.* 16. & 17. leur, *l.* leurs.

Pag. 152. *lig.* 6. point vûë. *l.* point de vûë.

Pag. 159. *lig.* 3. il eſt lié, *lisez* il eſt ſi lié, & *ajoûtez une virgule après le mot* décidé.

Pag. 169. *lig.* 10. ſénérité, *l.* ſérénité.
Pag. 179. *lig.* 26. & 27. enfraint, *liſ.* enfreint.
Pag. 198. *lig.* 8. chefs d'œuvre, *l.* chef-d'œuvres.
Pag. 199. *lig.* 3. Lycurge, *liſ.* Licurgue.
Pag. 209. *lig.* 24. les fons, *liſ.* les fons.
Pag. 212. *lig.* 23. au *liſ.* à ce.

ERRATA
DU QUATRIÉME VOLUME.

PAge 5. ligne 26. les chefs d'œuvrés, *lisez* les chef-d'œuvres.
Pag. 6. *lig.* 1. satissantes, *lis.* satisfaisantes.
Pag. 8. *lig.* 6. m'insplrer, *lis.* m'inspirer.
Pag. 15. *lig.* 20. chefs d'œuvres, *lis.* chef-d'œuvres.
Pag. 65. *lig.* 4. singularite, *lis.* singularité.
Pag. 77. *lig.* 22. meilleurs, *lis.* meilleur.
Pag. 80. *lig.* 6. renverse, *lis.* renversé.
Idem. Ajoûtez des guillemets aux quatre dernleres lignes.
Pag. 81. *lig.* 6. avec autant de politesse que de vérité, *lis.* obligeamment.
Pag. 106. *lig.* 17. des, *lis.* de.
Pag. 126. *lig.* 18. Savans, *lis.* Sçavans.
Pag. 133. *lig.* 2. recherches, *lis.* recherchés.
Pag. 135. *lig.* 3. l'autorite, *lis.* l'autorité.
Pag. 161. *lig.* 16. ami, *lis.* avis.

